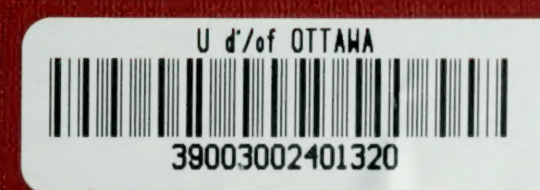
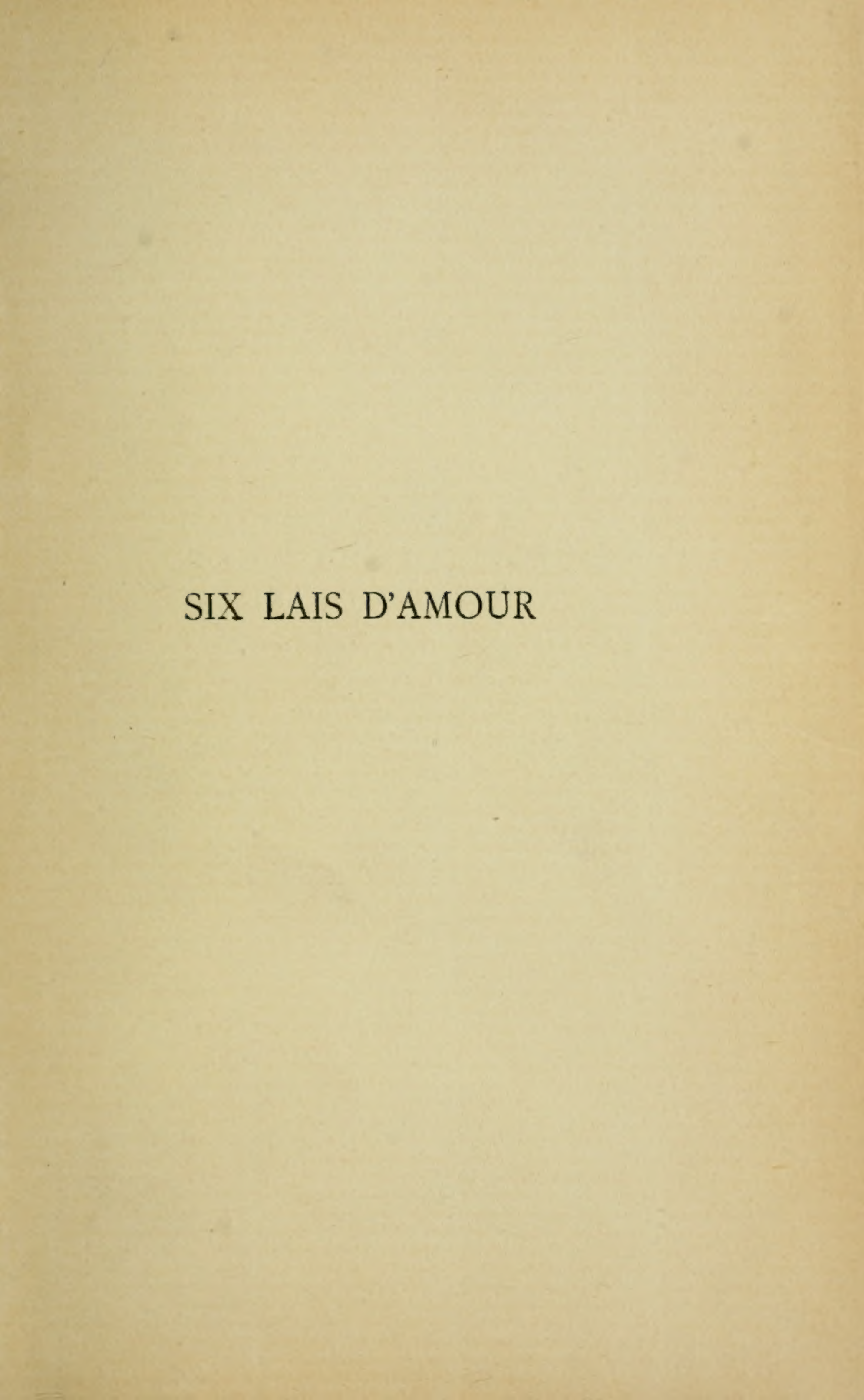




PRIVAS. — IMPRIMERIE LUCIEN VOLLE.

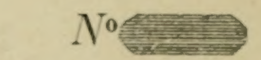


SIX LAIS D'AMOUR

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE,

DOUZE EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN,

NUMÉROTÉS DE 1 A 12.



Collection Rétrospective

MARIE DE FRANCE

1175 ....

Six Lais d'Amour

MODERNISÉS EN REGARD DE L'ORIGINAL
AVEC UNE NOTICE HISTORIQUE SUR L'AUTEUR
ET SES OUVRAGES

par

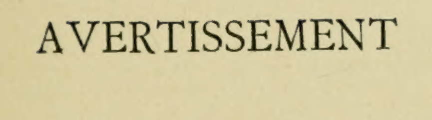
PHILÉAS LEBESGUE

LANVAL — LE CHÈVREFEUILLE — ELIDUC — GUIGEMAR
LE LAUSTIC — YONEC



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
9, RUE DE L'ÉPERON, 9.

[1913]



AVERTISSEMENT



AVERTISSEMENT

AU *seuil de sa galerie parallèle à la* Collection rétrospective, *la* « Petite Bibliothèque surannée », *que son ingénieux créateur destine à sauver de l'oubli certaines œuvres délaissées de l'ancienne France, a placé les* Galanteries *de Pierre Corneille et* Les Amours de Grisette *de Madame Deshoulières.*

On peut juger par là que son titre se justifiera surtout par le choix de productions, où domine la grâce légère et souriante, la tendresse, la verve émue ou spirituelle, caractéristiques essentielles du goût français. Mais de ces dons spéciaux et charmants, qui donc précisément vint semer en notre sol la graine délicate? N'est-ce pas encore une main de femme? Inclinés,

pour notre part, par l'attrait de recherches personnelles sur le Moyen-Age, à étudier les manifestations littéraires du Pays d'oïl au long de l'ancienne frontière anglo-normande, nous songeâmes à Marie de France. Elle vaut, plus qu'on n'a dit, d'être lue, et les Lais *principaux qu'on lui attribue sans conteste posent déjà certains problèmes de conscience et de sentiment capables de retenir tout au moins la curiosité.*

Hors de toute transcendance, en tout cas, leur affabulation demeure intéressante ; leur ingénuité séduit, leur féminité captive. Mais qui donc, en dehors des spécialistes, en connaît l'original ? La majorité du public lettré lui-même ignore ce trésor des vieux siècles. Et il en va de même pour la plus large part de notre prodigieuse littérature du Moyen-Age. On n'en sait généralement que ce qu'en révèlent les manuels classiques et les anthologies ou encore de vagues transpositions en français moderne, trop souvent infidèles et tout aussi peu lisibles que les textes, quoiqu'on s'y trouve rebuté pour des raisons différentes.

C'est que, si les savantes éditions critiques ont leur utilité historique incontestable et primordiale, elles ne

sauraient jamais s'adresser qu'à une élite tout à fait restreinte de romanistes, de chercheurs ou de curieux. Leurs destination ne requiert pas le véritable public, malgré l'intérêt que celui-ci aurait à connaître au moins l'essentiel.

Mais le moyen de rendre accessibles à première lecture, et sans annotations fastidieuses, de tels originaux surannés ? Il y a là un problème à résoudre et des plus malaisés.

Nous l'avions envisagé de longue date.

La langue du Moyen-âge, en effet, ne diffère pas seulement de la nôtre par le vocabulaire, mais surtout par la grammaire, par la syntaxe et par l'orthographe. Il nous a semblé que cette dernière, pour des raisons d'ordre strictement visuel, était une des causes prépondérantes d'incompréhensibilité pour le lecteur moderne. Nous avons donc songé tout de suite à transcrire le texte ancien en orthographe actuelle. Mais bientôt, nous nous sommes laissé entraîner plus loin : nous avons rapproché incontinent le plus possible les formes grammaticales anciennes des formes contemporaines. Ainsi, la déclinaison devait disparaître ; mais, pour certaine classe d'adjectifs autrefois dépour-

vus de la flexion féminine, nous ne pouvions pas toujours pousser jusqu'à eux la transformation. Pour les termes désuets, il eût fallu placer le sens en regard dans une note marginale marquée d'un astérisque, à seule fin d'éviter au lecteur l'ennui de quitter momentanément sa lecture, pour se reporter au bas de la page ; mais l'aspect d'une telle disposition typographique est disgracieux. Au reste, pour les passages vraiment trop rébarbatifs, il était nécessaire d'introduire momentanément une sorte d'adaptation rimée, en reproduisant en note la lettre du texte.

Alors, tout en pratiquant des coupures, de façon à éliminer les redites ou les vers de remplissage, si fréquents dans ces sortes de productions, nous avons enfin jugé meilleur de moderniser l'ensemble, en gardant le tour archaïque de l'expression et en donnant séparément, pour l'utilité des comparaisons, l'original. Pour cette expérience, nous empruntâmes six des meilleurs contes rimés attribués à la mystérieuse poétesse qui fut, dans notre littérature d'oïl, la plus originale et gracieuse figure du Cycle breton et qui, pour avoir passé toute son existence en Angleterre, n'en écrivit pas moins un français très savoureux, très fin et très soigné. Ces six

contes ou lais *pouvaient déjà former un volume. Nous fîmes part de notre idée à M. Sansot, qui l'accueillit avec empressement.*

Puisse le public répondre à son tour favorablement à notre effort et à notre initiative. Ce nous serait un encouragement à persévérer.

P. L.





MARIE DE FRANCE



MARIE DE FRANCE

I

C'EST dans la seconde moitié du XIIe siècle, aux environs de l'année 1175, qu'il faut placer l'époque où écrivit Marie de France. On doit également la supposer Normande de patrie et d'origine. Outre les Lais, qui propagèrent sa renommée jusqu'à nos jours, elle a laissé des fables, dont la plupart ont été reprises sans préméditation par La Fontaine, et un poème sur le *Purgatoire de St-Patrice*.

Elle a dédié ses fables à un comte Guillaume, que la critique s'est longuement et en vain efforcée d'identifier, ses lais à un Roi, qu'elle ne désigne pas davantage.

« Marie ai nom, si sui de France, »

voilà tout ce qu'elle a jugé bon de nous dire sur elle-même.

Par bonheur la savante édition de M. Karl Warncke publiée en 1885 (1) vint jeter quelque clarté dans ces ténèbres. On put tout à la fois situer l'œuvre dans le temps et dégager les origines probables de l'écrivain. Après cela, il devint facile de supposer que le roi mystérieux ne pouvait être un autre qu'Henri II Plantagenet et que l'énigmatique Guillaume devait être, selon toute vraisemblance, Guillaume Longue-Epée, fils naturel d'Henri II et de Rosemonde Clifford, comte de Salisbury (2).

Marie fut, d'ailleurs, longuement célèbre et ses lais de Bretagne furent recopiés un nombre considérable de fois. Ils furent même traduits à l'étranger et répandus jusqu'en Norvège.

(1) *Die Lais der Marie de France*, herausgegeben von Karl Warncke, (Bibliotheca Northmannica, Halle, 1885).

(2) M. Mall veut que Marie ait vécu non sous Henri II, mais sous Henr III d'Angleterre. (*Romania, XIV, 598*).

Marie a dédié ses Lais, non pas à Richard I[er] toujours absent d'Angleterre, mais bien à Henri II, dont on connait la libéralité envers les poètes français, et l'intérêt pour les vieilles histoires insulaires. (*Romania XXIV*, 290).

Pour M. de Roquefort (*Poésies de Marie de France*, Paris, 1832 ; Notice, page 12) comme pour Fauchet (*Œuvres*, page 579), Pasquier (*Recherches de la France*, liv. VIII, chap. I p. 754), Massieu (*Hist. de la Poésie française* p. 157). Le Grand d'Aussy. (*Fabliaux et Contes* in-8, t. III, p. 441, t. IV, p. 151), Marie de France florissait vers le milieu du XIII[e] siècle sous le règne d'Henri III d'Angleterre. M. de Roquefort en discute longuement et cite à l'appui de ses préferences le témoignage de Denys Pyramus à propos des Lais :

Ses Lais soleient as Dames plaire ;
De joie les oient et de gré ;
Car sunt selon lor volenté.

Mais que fut-elle en Angleterre ? Grande dame, ou suivante ou simple jongleresse ? Rien jusqu'ici ne nous permet sur ce point de risquer une hypothèse. L'examen de ses œuvres témoigne seulement qu'elle fut savante et qu'elle connaissait plusieurs langues, notamment le latin. Fut-elle, à cette époque mystérieuse entre toutes où deux Frances rivales se combattaient, le porte-parole inconscient de telle secte plus ou moins teintée d'hérésie et qui d'Aquitaine en Irlande s'efforçait de faire grandir, à l'abri d'un certain idéalisme amoureux et mystique, l'esprit individualiste de purification par l'épreuve personnelle ? On ne sait. En tout cas, Rome flaira le danger et,pour le conjurer à temps, sut faire momentanément alliance avec la royauté française, noyau de l'unité future.

Que les romans de chevalerie et notamment ceux que signa Chrestien de Troyes (1) aient eu d'autres fins que le simple délassement littéraire, auquel jusqu'ici la plupart des romanistes les ont cru voués, la thèse, croyons-nous, se peut logiquement démontrer. A l'époque où n'existait pas la presse, le récit du jongleur devait servir à entraîner l'opinion, à la condition d'user de déguisements efficaces. En recueillant de la bouche des harpeurs bretons les contes

(1) « Marie dut écrire ses Lais vers l'époque où Chrestien de Troyes composait son dernier ouvrage », dit M. Petit de Julleville qui résume ensuite très élégamment l'œuvre de notre poétesse *(Histoire de la Langue et de la Littérature française,* tome 1er, pages 285 à 302).

qu'elle prît la peine de transposer ensuite en rimes françaises. Marie pouvait donc être, même à son insu, l'instrument de divulgation d'idées nouvelles soigneusement encloses aux féeriques fantaisies amoureuses des *Lais*. Il se peut aussi qu'elle ait pris cette peine par simple amusement personnel, et c'est ce que son prologue nous laisse entendre. Son œuvre, en tout cas, fut le trait d'union qui permit au Troubadourisme de prendre contact avec les derniers vestiges de l'initiation bardique (1). Et cela garde bien son importance. Une triple révolution devrait s'ensuivre : dans les lettres, dans les mœurs, dans les directions religieuses et politiques. Inconsciemment et par réaction, le Celtisme

(1) Les *Mabinogion* gallois, où se retrouvent les prototypes des héros de la Table Ronde sous leur aspect mythique, mériteraient à ce propos une longue exégèse.

« M. de la Villemarqué, dit M. Petit de Julleville, avait vu dans le recueil gallois des *Mabinogion* la source directe des poèmes de Chrestien : mais on admet aujourd'hui le rapport inverse ou tout au moins une source commune sans dépendance. Les partisans de l'origine des légendes arthuriennes ne s'entendent pas, d'ailleurs, sur le point d'origine : les uns tiennent pour la grande Bretagne, les autres pour la petite ; enfin M. Gaston Paris, tout en croyant que les Romans de la Table Ronde sont particulièrement gallois, admet comme intermédiaires des poèmes anglo-normands qui seraient aujourd'hui perdus. La thèse de l'origine française a été soutenue par M. Fœrster, notamment dans la préface de son édition d'Erec. » (*Histoire de la Langue et de la Littérature française*, tome 1er, page 303).

A consulter également sur le même sujet : G. Paris, *Romania*, passim. *Hist. lit.* XXX p. 1-19. Nutt, *Revue celtique* XII p. 181-228 ; M. Wilmotte, *Moyen-âge* p. 186-191 ; J. Loth, *Revue Celtique* XIV, 1892 p. 475-503, H. Zimmer, *Zeitschrift f. fr. Spr. u. Lit.* XII, 231-256, XIII, 1-117.

allait aider, chacun de leur côté, la France et l'Angleterre à réaliser leur nationalité psychologique.

Ce sont là, au reste, questions complexes et bien en dehors des *lais* de Marie. Ne nous y attardons pas pour l'instant.

Pour nous, Marie de France reste, selon la belle pensée de M. Joseph Bédier, à qui l'on doit une magistrale étude :

« la plus ancienne de nos poétesses et avec Marguerite de Navarre, trois siècles avant elle, la plus aimable de nos conteuses françaises ». Elle peut se contenter de ces deux titres, qui la dispensent à nos yeux d'avoir eu du genie.

Elle semble s'être bornée à répéter d'anciennes légendes rythmées sur de vieux airs, et les musiques la séduisirent ; elle fut, sans s'en douter, une novatrice, ayant apporté, dit encore M. Joseph Bédier, « cette idée, grande en soi, que l'amour doit être la source des vertus sociales. « A la cour des Plantagenets put ainsi germer ce que l'on a appelé la Première Renaissance, et la gloire demeure à Marie d'y avoir contribué.

Revivifiant d'un individualisme éperdu et mystique l'idéal chevaleresque des Troubadours, la conception qu'elle apporte fournit en même temps à la littérature un élément créatif d'ordre *musical*. Cet élément, Wagner saura le retrouver, sept siècles plus tard, à travers les légendes arthuriennes adaptées par les

minnesinger. C'est de là aussi que la Poésie anglaise tirera ce caractère « aérien » qui la distingue. Marie de France prépare à la fois le *Roman de la Rose* et Chaucer, Wolfram d'Eschembach et l'Arioste ; elle est l'aïeule de Shelley, et, le canevas sur lequel elle brode ses arabesques de fantaisie, Racine y dessina ses cas de conscience passionnels, encore qu'il n'en ait rien connu.

Mais il n'est rien peut-être, qui se rapproche autant, pour le songe et l'atmosphère, du mouvement inauguré jadis par les *Lais* bretons de Marie, que le récent Symbolisme.

En lisant *Eliduc* ou *Lanval*, maintes fois je leur comparai mentalement les drames d'un Maeterlinck, les premiers poèmes d'un Henri de Régnier, ou les contes d'un Camille Mauclair, de construction si éperdûment musicale, au point de fondre toute visualité de phrase et de pensée dans une architecture subtile de sentiments et de lignes, où s'accrochent à la fois l'émotion et le songe.

Cette âme de la Table-Ronde est moins éloignée de nous qu'on ne pourrait penser, moins distante surtout que celle, féodale et barbare, des Chansons de geste.

Il ne serait peut-être pas paradoxal de démontrer que cette âme raisonnante et tendre est venue s'épanouir dans le grand mouvement révolutionnaire, dont le Romantisme fut en littérature la répercussion, et qu'elle n'a cessé d'animer le don-quichottisme de nos

aspirations humanitaires. Son mérite suprême est d'avoir persuadé à la force masculine et brutale de chercher sa perfection rédemptrice dans le culte de la féminité transcendante, hors des contraintes du dogme comme des abus de l'autorité.

Marie de France conta, et, ce faisant, ne parut pas s'apercevoir qu'elle propageait un nouvel évangile, celui de la grâce. Gœthe, esprit profond s'il en fut, la trouvait exquise et ne chercha pas plus loin.

Faisons comme lui. Il ne saurait être déplaisant pour nous de retrouver dans un visage ancien certains traits qui continuent de parer les nôtres.

Avec Marie de France, on commence à pouvoir rêver ; et c'est ce que nul avant elle ne nous permet de faire.

Pour ma part, je trouve à l'aimer une raison supplémentaire, très spécieuse ; je découvre dans ces récits l'atmosphère de cette frontière anglo-normande d'autrefois, où j'ai ma famille et mes affections. Peut être vit-elle le jour un peu par de là, aux environs de ce Pont de l'Arche où elle situe l'action de son *Lai des Deux Amants*. Qui le dira ? En tout cas, sa façon de conter révèle déjà un tour d'esprit qui demeure celui de ce coin de province, théâtre de tant de luttes.

D'aucuns la veulent originaire de Compiègne. Mais sur quelles preuves s'appuient-ils ? Nous l'ignorons. Pour nous, il nous parait plus logique d'accepter l'avis de M. Bédier, qui était déjà celui de M. de Roquefort

en 1832. Elle était Normande, comme Ambroise l'auteur de l'*Estoire de la Guerre Sainte*, et comme tant d'autres trouvères. Quant à son titre de Française, elle y tint, quoique émigrée en Angleterre, puisque c'est le seul détail personnel sur lequel elle ait pris la peine de nous renseigner expressément (1).

Pour le reste, elle se fiait vraisemblablement davantage en ses travaux qu'aux autres qualités dont elle aurait pu se réclamer.

Revenons donc aux Lais. Ceux-ci en thèse générale furent à l'épopée arthurienne ce que la cantilène est aux Chansons de geste, avec cette différence que le roman d'aventures fut dès sa naissance destiné sans doute à propager, sous le couvert de la fantaisie littéraire, une doctrine secrète.

Quoique empruntés pour la plupart à la *matière de Bretagne*, les lais de Marie pouvaient souffrir exception: la preuve en est fournie par ce *Lai des Deux Amants*, dont la scène est en Normandie et auquel nous faisions allusion tout à l'heure. Il sont aussi d'importance et d'étendue assez variables. Le caractère seul est stable, et c'est l'aventure du héros qui constitue tout l'attrait du récit, sans autre considération.

Ils tirent de là leur sens et leur portée.

Comme nous n'en reproduisons ici que six sur une

(1) M. Warncke pense qu'il faut chercher l'origine de Marie en dehors du royaume anglo-normand. (*Romania, XIV, 598*).

quinzaine que l'on possède, nous ne pouvons faire mieux que d'indiquer succinctement le thème de quelques autres parmi les significatifs.

Nous emprunterons d'abord à M. Bédier l'analyse de *Gugemar* et quelques-unes de ses opinions. Nul mieux que l'auteur de *Tristan et Yseult* n'était qualifié pour prendre la parole à propos de Marie, et il nous est précieux de pouvoir, en ces difficiles matières, nous appuyer de temps en temps sur sa sûre érudition.

Il pense que Marie de France a dû recueillir la matière de ses lais indistinctement sur des lèvres galloises et sur des lèvres bretonnes. Sept lais sont localisés en effet sur le Continent et de préférence dans la zône romanisée de la Bretagne, à Dol, à St-Malo, à Nantes. Ce sont *Gugemar,* le *Frêne,* le *Bisclavret*, le *Laustic,* le *Chaitivel*, *Lanval*, les *Deux Amants*. Les autres, ceux qui sont anonymes ou ceux dont l'attribution à Marie de France est douteuse se passent, comme ceux de Marie, tantôt en petite Bretagne, (*Tydorel, Guingamor*, *Ignaures, Le Léchéor, Graelent*), tantôt en Grande-Bretagne (*Tyolet, Melion, Le Trot, Doon, L'Epine).*

Il pense également que les lais des jongleurs étaient mi parlés, mi chantés. «Les jongleurs racontaient leur récit en une prose plus ou moins improvisée et plus ou moins informe, et l'interrompaient de temps en temps pour chanter sur la harpe certaines parties de la légende plus propres à revêtir une forme lyrique.

Telle est la charmante chante-fable d'*Aucassin et Nicolette*, où des couplets de chanson interrompent la prose du récit. »

Quoi qu'il en soit, l'avènement de la Poésie arthurienne signale en même temps celui de la Musique. De même, ultérieurement, chaque réveil de la conception idéaliste, qu'elle mit en œuvre pour la première fois, vint manifester un progrès dans cet art à la fois métaphysique et sensuel. Et le Symbolisme français, pour y revenir encore une fois, ne fit que prolonger littérairement les échos de la Musique de Wagner.

Déjà, dans sa trame vaporeuse de fantaisie teintée de surnaturel, chaque lai semble enfermer le germe d'un livret d'opéra.

Par l'entremise de M. Bédier, écoutons conter Marie:

« Il vivait au temps ancien, en Petite Bretagne, dans « le Pays de Léon, un chevalier récemment armé, « Gugemar, preux et beau mais dédaigneux de « l'amour. Un jour qu'il chassait en forêt, il poursuivit « une biche blanche et son faon. Il la blesssa ; mais, « par un enchantement la flèche se retourna contre le « chasseur et vint le frapper à son tour. Et comme il « était tombé sur l'herbe drue, la biche, qui était fée, « jeta sur lui ce sort :

— « Vassal, qui m'as navrée, jamais herbages, ni « philtres ne te sauront guérir, mais seule, si tu peux « la rencontrer, une femme qui souffrira pour toi plus

« que jamais n'a souffert aucune femme, et pour qui tu « souffrirais plus que jamais homme n'a souffert.

« Maintenant, va t'en d'ici, laisse-moi ! » —

« Le blessé erre par la forêt, jusqu'à ce que soudain un « bras de mer s'étende devant lui. Au rivage est une « barque d'ébène, une voile de soie flotte à son mât. « Il y monte pour chercher secours ; pas de matelots « ni de pilote, mais un lit de cyprès et d'ivoire, « incrusté d'or, couvert de martre zibeline et de « pourpre d'Alexandrie ; dans des candélabres d'or fin « deux cierges brûlent. Il se couche épuisé sur le lit, « et la barque merveilleuse l'emporte vers la haute « mer. Elle aborde sur une rive inconnue, au pied « d'un donjon de marbre vert, où vit en recluse la « jeune femme d'un vieux jaloux, gardée par un prêtre « plus vieux encore. Elle recueille, soigne, aime le « blessé. Mais comme ils savent qu'ils ne pourront « longtemps celer leurs amours, ils font une conven- « tion : la jeune femme fait un nœud au vêtement du « chevalier ; le chevalier attache une ceinture aux « flancs de son amie, et tous deux jurent de n'aimer « jamais que celle qui pourra défaire ce nœud, ou « celui qui saura détacher cette ceinture. Et quand ils « sont, en effet, surpris et séparés, les nœuds symbo- « liques résistent, comme leur amour, à qui les veut « délier, jusqu'au jour où, après mille souffrances « endurées, se rencontrent les amants.

« Or a trespassée leur peine. »

« Dans le lai d'*Yonec* — laissons encore parler « M. Bédier — une jeune dame s'ennuie, enfermée « avec ses servantes, et soupire « au mois d'avril « entrant. Elle rêve « aux aventures de Bretagne. » « J'ai souvent ouï conter, dit-elle, que l'on trouvait « jadis en ce pays des aventures qui délivraient les « affligées. Les dames y trouvaient des amants beaux « et courtois, preux et vaillants, et n'en étaient point « blâmées ; car personne ne les voyait. Si cela fut « jamais vrai, ô Dieu qui peux tout, qu'il vienne donc « Celui qui fera de moi sa volonté ! » Et l'oiseau bleu « vient, en effet, la visiter, sous la forme d'un autour, « jusqu'au jour où il se déchire et perce le cœur aux « pointes de fer dont une main jalouse a hérissé la « fenêtre. Mais Yonec naitra de cet amour et vengera « plus tard les misères infligées aux auteurs de ses « jours. »

Comme la mère d'Yonec, l'amante de *Milon* s'ennuyait dans son château. La renommée du brillant chevalier lui inspira l'amour, et elle en prévint celui qu'elle admirait. Milon lui fait remettre un annel d'or et le rendez-vous a lieu bientôt

Delez la chambre en un vergier,
Où elle aleit esbaneier ;
Là instorent leur parlement
Milon e elle bien suvent :
Tant i vint Milon, tant l'aima,
Que la Dameisele enceinta.

Et voilà la pauvre amante au désespoir. Si sa faute est découverte, elle va être vendue à l'étranger. La complaisance d'une vieille servante facilita les choses. L'enfant naquit à l'insu de chacun et fut porté en Northumbrie chez une sœur de sa mère, riche dame, instruite et sage. Milon quitta la contrée et bientôt, par la volonté de son père, la tendre amoureuse fut mariée à « moult riche homme du pays ». Que va-t-elle devenir, si l'époux découvre que « jà n'est une pucelle » ? Enfin les noces eurent lieu et tout se passa bien. Milon fut de retour et désira le faire savoir à son amie. Que va-t-il faire ? Un cygne bien dressé sera son messager fidèle, et il suffira de le priver de manger pendant trois jours, pour qu'il rapporte la réponse à chaque missive. Ainsi la triste dame apprend-elle

« Les granz peines et la doulour
Que Milon souffre nuit et jour ».

Vingt ans durant, par ce moyen, fut entretenue la correspondance. Le fils de Milon avait eu le temps de grandir ; il était devenu un redoutable et parfait chevalier.

Après une joute où le fils triomphe de son père, ils se reconnaissent et, le mari de la sœur étant mort, Milon par les mains de son fils peut enfin s'unir définitivement à celle qu'il n'avait cessé d'aimer un seul jour.

Le beau lai du *Frêne* est une forme primitive de

la légende de *Griselidis*. Frêne est le symbole de la résignation et de la patience dans l'amour.

De *Graelent*, que sans doute il faut identifier avec le roi Graalon des légendes de la ville d'Ys, les aventures sont les mêmes que celles de *Lanval*, et font songer d'une part à Lohengrin, de l'autre à Psyché, tant se révèlent parentes et nées de graines analogues ces fleurs du jardin de la Tradition indo-européenne.

Le *Chaitivel*, « c'est, dit M. de Roquefort, l'histoire « d'une dame de Nantes qui, requise d'amour par « quatre chevaliers, promet son cœur à celui qui se « distinguerait davantage. Un tournoi a lieu. Les « quatre rivaux s'élancent dans la carrière et s'efforçent d'obtenir le don d'*amoureuse merci*. Trois d'entre « eux trouvent la mort au milieu du combat et le « quatrième est grièvement blessé. C'est lui qui prend « le nom de *Chaitivel* ou de malheureux. »

Dans *Guingamor* on voit un sanglier blanc poursuivi par un chasseur. L'animal le conduit jusqu'à une tour d'argent et d'ivoire où il vit trois siècles de bonheur, comme s'il avait vécu trois jours.

Disons-le en passant une fois de plus. On a beau nous affirmer que ces fantaisies sont vides de tout symbole, de toute signification ésotérique. Pour *Guingamor*, comme pour le *Frêne*, pour *Eliduc* et pour *Lanval*, je ne suis pas convaincu. Et je le suis encore moins, quand précisément je réfléchis que Marie se donna la peine de traduire, outre l'*Ysopet*, qui ne tire

pas à conséquence, le *Purgatoire de St-Patrice*. La légende qui s'attache à cette caverne d'Irlande, où se purifiaient par le jeûne et la méditation les initiés du bardisme, n'aurait-elle pas été le point de départ de cette invention de bonté que fut le Purgatoire catholique, lieu d'attente de futurs élus ?

L'hérésie détruite et les adeptes éparpillés, le dogme consentit à fléchir, mais, à l'époque où écrivait Marie, la lutte allait seulement s'ouvrir.

L'épreuve, voilà ce qu'on trouve à la base de toute initiation, même amoureuse, et c'est ce que nous enseigne à son tour le *Lai des Deux Amants*.

« Le seigneur de Pitre-sur-Seine, résume encore « M. Bédier, aimait si tendrement sa fille unique qu'il « ne voulait point la donner en mariage. Pour éconduire « les prétendants, il fit publier qu'elle n'appartiendrait « qu 'àcelui qui pourrait la porter entre ses bras au « sommet d'une côte qui dominait la ville. Plusieurs « s'y essayèrent, mais faillirent à mi-route. Pourtant, « sa fille aime en secret un jeune homme. Comment « mènera-t-il à bien l'entreprise ? Sur le conseil de « son amie, il part pour la savante Salerne, où une « vieille femme, habile en l'art de physique, lui com- « pose un philtre qui ranimera ses forces. Il revient et « s'offre à tenter l'épreuve. Il prend son amie dans « ses bras et gravit la côte, à grande allure, si joyeux « qu'il ne lui souvient pas de boire son philtre. Elle « sent qu'il se lasse. — « Ami, buvez ! » — « Belle,

« je sens tout fort mon cœur. Je ne m'arrêterai pas le « temps de boire, si longtemps que je pourrai marcher « trois pas encore. » Et plus loin : « Ami, buvez votre « philtre ! » Il refuse toujours et toujours monte. Il « atteint enfin le sommet de la montagne et tombe « mort. Son amie s'étend auprès de lui, baise « ses yeux et sa bouche et meurt aussi. Le philtre « s'est répandu sur la terre : le mont en est arrosé et « mainte bonne herbe en germe. »

De nombreux érudits ou simples lettrés, se sont occupés des *Lais* de Marie, depuis Le Grand d'Aussy, qui en traduisit quelques-uns, le Chanoine de la Rue et l'anglais Ellis, jusqu'à MM. de Reiffenberg et Constans. Toutefois la plupart des bibliographes la citèrent préférablement comme fabuliste et, depuis 1832, date où parurent les deux volumes de M. de Roquefort, il n'a été publié aucune édition française de ses œuvres complètes.

A cette lacune le présent ouvrage ne saurait, nous ne voulons pas nous le dissimuler, remédier qu'imparfaitement ; mais nous aurons eu l'initiative de rappeler l'attention sur un nom qui a droit à toutes sortes d'égards, et il ne peut se dégager de ces vieux contes (1) que de profitables méditations.

(1) Cinq manuscrits nous ont conservé des Lais de Marie de France ; ils ont tous été rédigés dans la seconde moitié du XIII[e] siècle ; c'est-à-dire environ cent ans après que les lais eurent été composés. *Note de M. Bedier.*

L'analyse des lais de l'édition Warncke a paru dans la *Revue de Philologie française* (Paris, Bouillon, t. VIII, p. 161 et suivantes).

II

Dès qu'on aborde la magnifique période de notre littérature qui a reçu le nom de *cycle breton*, les commentateurs perdent pied ; l'horizon est à la fois trop brumeux et trop vaste, la richesse d'imagination trop déconcertante, l'apparente incohérence des situations trop inexplicable. Ces poèmes sont en effet, d'ordre unique et ne s'apparient qu'au *Ramayâna*.

Qu'on songe à quelque cathédrale gothique exhumée tout-à-coup comme une autre Pompéi, après un ensevelissement de vingt siècles. Qui comprendra la signification des innombrables détails ? Et, si l'on n'est renseigné d'avance, devinera-t-on qu'un tel palais n'ait pu servir qu'à Dieu ?

Les poèmes de la Table Ronde sont le pendant des cathédrales de leur temps, et les lais peuvent servir à nous montrer comment se sont générés les motifs principaux qui les organisent. On commence à s'apercevoir que l'acception en est nettement symbolique, et cela, j'imagine, ne sera jamais réfuté ; car il est ridicule de penser que l'esprit humain ait pu divaguer ainsi au long d'interminables « laisses », par pur plaisir (1).

(1) Les poèmes de la Table Ronde rayonnèrent sur l'Europe entière. La *Chanson des Nibelunge* se rattache à leur influence ainsi que le poème crétois de *l'Erotocritos* et le roman de chevalerie portugais *Amadis de Gaule*.

Une certaine attitude prophétique des bardes de la grande île bretonne avait préparé le terrain. Quelle revanche pour ceux qui, en leur for, accusaient Rome et les conquérants germains de leur dépossession que de capter le cœur et l'esprit des belles châtelaines, en l'absence de leurs tyrans enrôlés pour la croisade ?

A ceux-ci la chanson de geste héroïque où le sang coule, où s'exalte l'enthousiasme guerrier, à celles-là la joie raffinée des discussions amoureuses, (1) commode et spécieux abri où se dissimule une doctrine hérétique de salut individuel.

Politiquement Thomas Becket en Angleterre devait porter à cette doctrine le premier coup, en s'appuyant à la fois sur Rome et sur les Saxons.

Ni en Angleterre, ni en France le Celtisme ne put retrouver son hégémonie ; mais il y fut l'élément fécondateur par excellence, et tout ce qui fut fait de généreux dans les deux pays est provenu de lui.

Si l'on essaie d'analyser la contexture mythique des principaux personnages de la Table Ronde, on est surpris du prodigieux travail de synthèse psychologique qu'ils représentent.

Quant aux interprétations possibles, elles peuvent varier selon le point de vue où l'on est placé, sentimental, politique ou doctrinal. Ces aventures sans

(1) Sous ce titre *L'Amour et les Amoureux dans les Lais de Marie de France*, M. Emile Schrott a rédigé en français, avec beaucoup de goût et de justesse, un memoire des plus intéressants.

vraisemblance ont quelque chose de « prismatique » en leur obscurité même.

Il est, dans un roman de Robert de Borron, une expression fort originale et reproduite depuis par les trouvères : Notre Seigneur, dit-il, voulut venir en terre et *s'aombra* dans le sein de la Vierge Marie. Ainsi *s'aombre* (1) la pensée au sein des récits de la Table Ronde.

Mais d'abord qu'est la *Table Ronde* ? Elle fut fondée par Merlin à l'imitation de la Table carrée de Joseph d'Arimathie et de la Table de la Cène.

Auprès de Jésus, la Table est vide. C'est la place de Judas.

Le faux dévôt Moyse voulut l'occuper et fut englouti.

La première Table est la Table de la Cène où Notre Seigneur se servit du Saint-Graal pour instituer le Sacrement de l'Eucharistie. (On voit la tentative de nouer le druidisme à l'enseignement chrétien).

La seconde Table est celle du St-Graal ou Table carrée imaginée par Joseph d'Arimathie (Hérésie d'Arius), pour éprouver les pécheurs.

La troisième est la Table Ronde établie par Merlin, pour exciter les Chevaliers d'Arthur à la pratique des vertus chrétiennes et notamment de la chasteté.

Ces trois Tables réalisent le symbole de la Trinité.

(1) L'initiation druidique procédait par les ombres de la baguette sacrée sur le bassin (*per* ou *graal*).

De même sont trois les possesseurs successifs du Graal : Joseph, Brons, Perceval.

Merlin est l'auxiliaire de Jésus ; il représente l'esprit divin en Celtide. L'Ennemi, le Démon s'aperçoit que l'homme lui échappe par l'œuvre spirituelle de Jésus (1); il complote alors de créer un homme qui soit à lui et répande parmi les hommes les principes corrupteurs. Cet homme, dans sa pensée, devait être Merlin ; mais chez ce dernier la nature divine l'emporte sur les perverses influences et, de toute la puissance de son esprit subtil, il travaille à développer les idées de retenue, d'honneur et d'humanité chez les chevaliers d'Artus.

La Table de la Cène signifie initiation par l'amour et le repentir, par le sacrifice de soi et l'idée du Bien. *(La Foi).*

La Table carrée signifie séparation du Bien et du Mal, l'équilibre de toutes facultés, ainsi qu'il est dit dans les *Triades (La Raison).*

La Table Ronde signifie Perfection, union de la Raison et de la Foi par la pureté, Amour et Connaissance (*La Vie*).

Tristan, c'est la force immanente des principes rédempteurs de la Vie et du Monde.

Artus, c'est la vertu celtique, l'héroïsme. Mais l'héroïsme ne suffit pas, s'il n'est aidé par la pureté : Perceval.

(1) Eugène Hucher : *Le St-Graal*, Le Mans.

L'autre de nom de Perceval est Galaad, le fils des Gaules, le *Gault* par excellence. Il est le parfait (par lui fait, par soi vaut). Son aïeul est Brons, le riche pêcheur, le peuple breton. Au petit-fils incombe la mission de le guérir.

Dans le Perceval reproduit par Eugène Hucher (Manuscrit Didot) les messagers de l'Empereur de Rome (le Pape) viennent trouver Arthur à Cardueil et le défient. Le roi Loth conseille à Arthur de *marcher sur Rome et de la conquérir.* Arthur y consent et répond aux messagers que dans neuf mois il sera aux portes de Rome. On se prépare de part et d'autre. Le Soudan des Sarrazins marche au secours de l'Empereur. Arthur, apprenant l'arrivée des Romains, confie sa femme et son royaume au traître Mordret (les Saxons) et part en campagne. Arthur défie l'Empereur qui périt dans le combat, puis il entre dans Rome dont les sénateurs se soumettent. Ainsi une seule puissance s'avérait supérieure au dogmatisme romain. C'était le libre esprit celtique, âme de la vraie chevalerie et de la France elle-même.

Survient la trahison de Mordret. Arthur blessé se fait porter en l'Ile d'Avallon où s'en vont tous les chevaliers à la fin de leurs aventures (Cf. *Lanval*, etc). Blessé d'un coup de lance à la poitrine, sa sœur Morgane le guérira.

Est-ce prescience, est-ce hasard ? Avallon (le lieu par où le soleil *avale* (descend), avale son ombre,

n'est-ce pas l'Amérique et doit-on penser qu'elle était connue déjà ?

Par ailleurs, demandez aujourd'hui aux fenians irlandais si leurs meilleurs espoirs de rédemption ne reposent pas sur l'Amérique ? Le Celte ne sait point désespérer.

Toujours on entend le cor d'Arthur ; séculairement on attend son retour.

Mais l'héroïsme, avons-nous dit, ne suffit pas ; il faut être sans orgueil. Quand Perceval veut remplir le lieu vide, la terre mugit et une voix surnaturelle se fait entendre. C'est qu'il est tout fier des exploits qu'il vient d'accomplir. Il part à la recherche de son aïeul Brons (1), qui habite les iles d'Irlande. Il est introduit dans sa demeure ; mais il reste muet devant la merveille du Graal.

Survient l'épisode de l'Echiquier. La damoiselle se débarrasse de ses instances en l'envoyant chasser le blanc cerf (Cf. *Gugemar*). Ce blanc cerf ne symbolise-t-il pas la pureté, comme le Gué amoureux ou périlleux, selon les versions, qu'il faut garder sept ans et près duquel veille le Blanc chevalier. (Cf. le Lai de l'*Epine*) représenterait le désir chaste.

Pour le Chevalier au Tombeau, ce ne peut être que

(1) Chez Chrestien de Troyes il n'est point le petit-fils, mais le neveu. Il n'en est pas moins le *tiers hom*, le troisième homme qui doit posséder le *Graal*.

celui qui est muré dans le dogme, et il a besoin d'être délivré.

Quand Perceval, après avoir franchi le carrefour des Quatre Voies, où sont des enfants qui courent sur un arbre, il arrive au pied du Mont Douloureux et rencontre une pucelle qui le dissuade de gravir et lui propose de l'accompagner, s'il veut éviter la montagne. N'est-ce point Fornication ? Il refuse et parvient au Pilier de cuivre entouré de quinze croix, dont cinq rouges, cinq blanches et cinq bleues. Singulier arrangement de couleurs, sans doute allégorique.

Perceval attache son cheval à l'anneau merveilleux que porte ce pilier. Aussitôt paraît la damoiselle à la blanche mule (la bonne conscience, le sentiment de la mission individuelle, de l'*awen*) (1). Le pilier se rattache à la naissance d'Arthur ; il avait été établi par Merlin pour connaître le meilleur chevalier de la terre.

Perceval arrive au chêne où brûlent plus de mille cierges ; mais, à mesure qu'il s'approche, ils disparaissent. Plus loin il rencontre une chapelle, sur l'autel un chevalier mort et devant lui un cierge allumé. C'est celui dont la personnalité a disparu. Coups de tonnerre ; une main noire apparaît derrière l'autel. Le cierge s'éteint. Perceval s'attarde jusqu'à minuit, puis il pénètre en forêt, rencontre un veneur poursuivant un sanglier, (le sanglier mangeur de glands est l'animal celtique

(1) Cf. *Triades des Bordes de l'Ile de Bretagne*. Bibliothèque de l'« *Occident* ». Paris 1906.

par excellence et atteint enfin le château. Cette fois Perceval doit demander la signification du Graal.

Ceci se passe chez Chrestien de Troyes ; chez Robert de Borron au contraire, il arrive chez le Roi pêcheur et ne demande rien. Il voit passer le Graal, la lame sanglante et le Tailloir d'argent ; il s'endort. Le lendemain, il trouve son cheval et ses armes et se dirige vers le bois, où il rencontre une demoiselle en pleurs. « Perceval, maudit sois-tu ! Tu as vu le Graal et tu n'as rien demandé ! »

Un autre épisode omis par Robert de Borron est la visite chez Blancheflor, au château de Beaurepaire. Blancheflor est la divine et chaste inspiratrice, la Radiance qui s'oppose à Viviane ou Niniane, en la légende de Merlin.

On pourrait s'attarder à l'infini et, si nous avons choisi pour cet essai d'interprétation la légende du St-Graal, autour de laquelle le beau travail de M. Eugène Hucher accumule de si utiles matériaux, c'est qu'elle se trouve au cœur même de la Table Ronde, et que les lais se peuvent ranger alentour, comme la plupart des variations romanesques de même ordre, à la façon de chapelles aux bas côtés d'un chœur de cathédrale.

Compléter une telle exégèse exigerait des volumes.

Que l'on reconnaisse ou non, d'ailleurs, à Marie la qualité d'initiée — ce sur quoi nous n'oserions nous prononcer nous-même —, elle n'en reste pas moins

une incomparable charmeresse. C'est à tort, selon nous, que l'on a voulu dater de la Renaissance la préoccupation du style, du mot. Un tel souci en effet, n'est pas étranger à notre conteuse et,si la conception qu'elle en a se différencie fortement de la nôtre, (car nous pensons en images et faisons volontiers parade de rhétorique), on ne saurait lui dénier le don de voir les gestes, d'interpréter au plus juste les mouvements de ses personnages. N'est-ce point la qualité suprême? Elle procède par assemblage de lignes, comme les architectes de son temps. En même temps son art se greffe directement sur le folk-lore.

Et quelle reconnaissance ne lui doit-on pas pour avoir signifié la première que la Beauté domine toutes choses ? A lui seul le lai de *Lanval* suffit à cette révélation, et je ne sais rien de plus étrangement consolateur dans aucune littérature.

« A un gout épuré, à des formes gracieuses, dit Roquefort, à des pensées agréables, Marie joignait une grande sensibilité. Les descriptions du poète sont tout à la fois fidèles et amusantes; il fixe l'attention par le choix des sujets, par l'intérêt qu'il sait y répandre et surtout par le charme d'un style simple et naturel. Malgré la rapidité de sa diction, rien ne lui échappe, lorsqu'il décrit, rien n'est omis dans les détails, l'action n'est point embarrassée et marche vivement.»

Avec quelle grâce et quelle noblesse ne dépeint-elle pas la charmante protectrice du malheureux Lanval !

Quelle impression sa beauté séduisante ne fait-elle pas sur cette multitude qui ne la suit que pour l'admirer ? Le coursier blanc qui lui sert de monture semble être orgueilleux de porter une divinité ; le lévrier qui la suit et le faucon qu'elle porte annoncent son illustre origine ; quelle splendeur et quel air imposant dans ses traits, que de grâce, quelle recherche et quelle magnificence dans ses vêtements !

M. Gaston Paris incrimine d'un peu de sécheresse le récit élégant et simple de Marie. « On y retrouve pourtant, dit-il, quelque chose de la grâce mélancolique et du doux parfum qu'ont dû avoir à l'origine les récits dont les chanteurs bretons accompagnaient ces mélodies d'un charme si pénétrant pour nos pères. » Pour lui, les meilleurs des contes de Marie sont *Lanval, Yonek, Le Laustic*, le *Frêne*, surtout *Eliduc* où, dans la composition de l'ensemble, comme dans l'attrait des détails, la poétesse française semble s'être dépassée elle-même. »

A de tels éloges nous n'ajouterons qu'un mot : Quand une femme se lève en pays celtique, sa venue est comme une aurore. L'Humanité ne saurait plus abandonner ce qu'apporta Marie : la Grâce.

III

Il y a un Esprit mystérieux qui flotte sur la France, et le monde entier le devine ; car il suffit que dans

cette Brocéliande, où Merlin se laisse endormir, un frisson se soit éveillé, pour que toutes les fibres de l'Humanité tressaillent à leur tour. Aussi la France, disons mieux la Gaule, demeure-t-elle tout ensemble la convoitise et l'effroi perpétuels des peuples. Les conquérants s'y enracinent domptés, et à peine ont-ils miré leur stature dans la source enchantée que leur visage farouche se métamorphose. Ils croient posséder la Gaule et ils sont à sa merci. Cependant, elle doit songer à son propre destin, et les hommes pourraient lui manquer, malgré sa séduction même, s'il ne jaillissait de sa chair et de son sol, aux heures fatidiques, des vapeurs d'illumination. Que lui importent les dieux ? Par le songe éperdu et par l'amour pur, le Héros peut égaler sa vertu à la divinité.

Ah ! ceux qui comprennent ce mystère de rédemption sont rares, et ils marchent longtemps vers un but qui les attire, mais qu'ils ne connaissent point. Peut-être même doivent-ils mourir pour que la courbe dessinée par leur effort puisse être bien aperçue.

A plusieurs reprises les tendances dogmatiques ou impérialistes s'évertuèrent à vouloir étouffer la Gaule. Mais celle-ci, trop subtile, échappait à leurs liens. Conquise, elle semblait rentrer sous terre pour mieux renaître à son heure, ayant capté la vigueur de ses ennemis. C'est qu'elle est autre chose et davantage qu'une nation ou qu'une race ; elle participe directement aux forces divines en action dans l'Humanité.

A l'époque qui nous occupe, elle s'apprête à ruiner la prépondérance césarienne de Rome, comme à subjuguer la Féodalité germanique. C'est l'heure des Croisades et des Communes.

De Galles en Aquitaine et jusqu'en Portugal à la faveur des entreprises normandes, le Celtisme chevaleresque jette feuilles et fleurs. Par la pureté, tout homme est proclamé capable d'atteindre à la perfection par ses seules forces, et le canon romain ne saurait plus prétendre seul conduire les âmes au salut. Le Druidisme breton va-t-il donner la main au troubadourisme d'Aquitaine ? Un instant l'union parut se faire ; le Poitou, ce champ de bataille, où le Celte, l'Ibère et le Sémite s'étaient naguère étreints, était le médiateur. Mais du grand corps qui s'ébauchait et qui allait tronçonner la Gaule en deux parties la tête était en Angleterre.

Or, dès Thomas Becket, l'Angleterre affirme sa révolte saxonne. En même temps, Rome avise.

Elle emmène vers le St-Sépulcre les barons suspects d'hérésie et fait alliance avec la Royauté.

En l'occurrence, la prescience de celui dont l'histoire nous a gardé le souvenir sous le nom de Raoul de Houdenc fut singulière. Le *Songe d'Enfer* s'attaque particulièrement aux Poitevins. Il s'agit de briser le trait d'union, la clef de voûte, et l'édifice en construction va s'effriter. La lutte de Méraugis et de Gorvein Cadruz nous montre ailleurs l'antagonisme du Nord

gallo-germain et de l'Aquitaine ibéro-latine. C'est la Gaule qui doit l'emporter, et c'est en France qu'elle va trouver chacun des organes qui lui manquent encore. Ce n'est pas la Bretagne et l'Aquitaine qu'il convient de joindre; c'est entre la Neustrie et l'Austrasie qu'il faut ménager le point de suture. Le cerveau de la Gaule ne peut pas accepter d'être transporté à Londres; il doit habiter Paris. Or, il ne reste au roi de France que des tronçons de Neustrie. Ce qu'était le Poitou, le Beauvaisis le deviendra. La forêt du Bray méridional est un vieux pays druidique ; là est demeuré vivace l'esprit de Gaule. Cet esprit superbe, le bouillant évêque Philippe de Dreux le brandit avec sa masse d'armes, tantôt contre la Flandre à Bouvines, tantôt contre les Plantagenêts et tour à tour contre chaque ennemi de la France.

Il faut que le Coq soit remis à sa place, au-dessus de toute puissance terrestre, même au-dessus de la Croix.

En attendant, la doctrine de St-Bernard précise la courbe des idées à mettre en œuvre ; la Dame s'identifie avec la Vierge, et les Chevaliers de France n'auront pas à cesser d'être des Fidèles d'amour pour mériter d'être haussés jusqu'aux gloires célestes ; ils n'auront surtout pas à cesser d'être bons et généreux ; car Rome, ayant senti chanceler sa domination, veut bien cette fois laisser fléchir le dogme et donner son adhésion à la loi de pardon, par l'institution du Purgatoire. Ainsi Raoul de Houdenc, quel qu'il ait pu être et

quand bien même on démontrerait qu'il fut double, (c'est-à-dire que la *Voye de Paradis* serait d'une autre plume que le *Songe d'Enfer*), nous apparait comme ayant été l'instrument choisi par l'Esprit de Gaule pour la fondation définitive du Royaume de France. Mais sans la restauration du Songe celtique qu'aurait été l'Esprit de Gaule. Ne le croyait-on pas étouffé sous l'alluvion des invasions multipliées ? Il vivait pourtant, comme le charbon sous la cendre, et il devait suffire de souffler pour lui faire jeter toutes ses étincelles. Est-ce que changer la conception de l'amour ne devait pas équivaloir à modifier l'appréciation des valeurs sociales ? Avec Marie de France et Chrestien de Troyes, c'est la Force qui passe au second plan. La Beauté pure monte à son pontificat, et cette Beauté pressentie par Platon dépasse celle des anciens Grecs. Grâce à la Table Ronde, la France a pu également s'élever plus haut qu'Hellas et sa sauvegarde est dans le Celtisme (1). Ah ! ses ennemis séculaires n'ont pas désarmé et, campés sur son propre sol, ils trouvent le moyen de s'y combattre chaque fois que sommeille l'Esprit celtique, qui doit leur servir de lien

(1) Il est difficile de dire sous quelle mesure nos poètes ont puisé à des sources étrangères. Mais l'amour qu'ils nous dépeignent nous paraît sensiblement différent de cet amour sauvage que nous offrent les histoires celtiques authentiques. Nous avons là, me semble-t-il, la première forme de l'amour français, de l'amour courtois, avec ses tendances infinies, ses scrupules délicats, son inaltérable constance. (Petit de Julleville : *Hist. de la Langue et de la Litterature française*, page 20).

et de point d'équilibre. Ainsi de nos jours, le Nord germanique et le Midi romain, malgré l'alliance, au dehors, de Rome unitaire et de l'Allemagne impériale, exagèrent leurs antagonismes. Le judaïsme en profite et nous sauve momentanément ; car s'il est une terre qui puisse réussir un jour à conquérir Israël, c'est bien la nôtre.

Dès le moyen-âge, les ghetti avignonnais fortifièrent de leur esprit la résistance à Rome et, en appuyant momentanément l'Hérésie, permirent au Celtisme de triompher plus tard.

A chaque race sa fonction, à chaque province de Gaule aussi la sienne ; et il est, entre toutes les terres de France, des pays privilégiés dont l'atmosphère et la configuration entretiennent plus particulièrement le songe celtique. Granits, bois et sources, soleils tamisés par la brume, sentiers qui se perdent sous les branches et se retrouvent tout à coup pour découvrir d'inattendues perspectives, voilà qui perpétue l'âme des Gaules, voilà qui aide à dégager, d'entre les atavismes mêlés de vingt races, l'ancestralité celtique. Et comme tout s'enchaîne, il n'est pas invraisemblable de supposer qu'une fécondation en quelque sorte cosmique vienne actionner l'entrée en scène de telle ou telle province demeurée inerte pendant quelques siècles.

Nous l'avons laissé deviner ; la Race est à chaque instant reconstituée par le milieu, tant à cause des attitudes, des gestes, des métiers que celui-ci impose

y compris les voix, que pour l'emprise de son atmosphère même où rayonnent les forces cachées. Les atavismes charriés de partout ne sauraient toutefois être considérés comme négligeables ; car ils doivent réagir.

Risquons une explication. Il y a des milieux celtiques, il y a concurremment des tempéraments celtiques, issus généralement, semble-t-il, d'un triple métissage ibéro-germano-scythique. Ce dernier terme fait équilibre au second et le premier n'est peut-être pas nécessaire. Au reste, le mot scythique n'est probablement pas exact ; il serait meilleur de désigner cet apport ethnique sous le terme d'*hallstattien*, pour mieux rappeler la descente en Europe d'un élément asiatique aux temps de la préhistoire, l'homme blond devant être seul considéré comme européen, par sélection peut-être du type ibère ou plutôt atlante. Le sang nègre au cours des siècles est venu peu à peu abâtardir ce dernier.

Concernant l'origine des Celtes, la légende bretonne de Merlin est fort instructive. Elle nous apprend que la mère de l'Enchanteur le conçut d'un Esprit noir, d'un Duz fertile en sortilèges. Ces Duz habitaient les bois et les bords des fontaines, et l'on ne se tromperait sans doute pas d'envisager en eux le souvenir d'une race de petits hommes bruns, industrieux et rusés, advenus d'Asie avec les Néolithiques, et refoulés plus tard par les Blonds européens, après avoir accepté un premier métissage avec les premiers occu-

pants du sol, les Ibéro-Ligures. Le Celte serait donc le produit des deux races opposées de l'Orient et de l'Occident, la Brachycéphale et la Dolichocéphale, avec un influx ibérique à la base, ce qui le différencie de l'Allemand du Sud ou du Slave. De fait, certaines populations de la Bretagne actuelle, les Bigoudènes notamment, ont gardé quelque chose d'oriental. En Poitou, en Quercy, en Bray, en Thiérache, en Bourgogne il y a des îlots semblables.

Avant d'être un phénomène intellectuel et moral fomenté par le milieu, le Celtisme serait donc déterminé par les réactions raciques. Si l'on fait apparaître en un groupe ethnique, ibéro-dolichocéphale un élément brachycéphale supérieur c'est-à-dire légèrement métissé de sang nordique, il y aura celtisme. Cela s'est passé en Espagne et vraisemblablement aussi dans la Perse antique. Quand se fut épuisé l'apport fécondateur, il y eût chute.

Il y aura celtisme, lorsque dans un groupe germano-dolichocéphale se vient fondre un élément brachycéphale, et alors tous les individus de l'élite se rapprocheront de ce dernier type. L'Angleterre, la Scandinavie sont dans ce cas.

Ce sont là spermatogénèses d'ordre plus ou moins précaire. Il y aura celtisme durable et transcendant, si progressivement, au sein d'atavismes brachycéphaliques,une double fécondation dolichocéphale se trouve introduite.

C'est le cas de la France. A mesure que la mésocéphalie se réalise, il y a appétence de nouveaux éléments dolichocéphales. Les conditions ethnologiques du XIIIe siècle durent être ainsi diamétralement opposées à celles du XXe. Il y eut, dès les invasions germaniques et sarrazines, surabondance de dolichocéphalie.

La première réaction est signalée par la Table Ronde. L'évolution, jusqu'à nos jours, montre l'ascendant progressif des Brachycéphales et aussi de la Féminité. Dorénavant, la race semble refuser de se perpétuer, la natalité l'effraye. Faut-il que l'étranger revienne ?

Entre la France actuelle et la Grèce antique le parallélisme est frappant. La Grèce triomphe de l'impérialisme persan pour tomber sous le joug de l'impérialisme romain, administratif, unitaire et juridique.

A la création de l'empire perse avaient dû largement contribuer, sans doute, les Ibères du Caucase, métissés de Touraniens et d'Européens blonds, de Gaulois.

Ainsi la France ne s'échappe de Charles-Quint, c'est-à-dire de l'Ibérie alliée à la Germanie, que pour retrouver la Prusse. Cela prend des siècles, je le sais ; mais les moyens de la Prusse sont les moyens de Rome, et les vices de Paris sont ceux d'Athènes.

Après cela, nous avons plus de chances de survie que n'en eut la Grèce antique ; car l'apport nordique ne pouvait descendre en Hellas que par l'Epire. Elle fut submergée par les Touraniens et les Sémites.

Nulle part mieux qu'en Gaule, en raison des sentiers naturels qui devaient y conduire les peuples, ne se mêlèrent toutes les espèces. La douceur de la vie les y épuise, et c'est un perpétuel renouvellement qui s'y élabore. Il ne faut point croire à sa fin. C'est la terre des idées et des formes; c'est une incomparable matrice spirituelle, et cela peut s'expliquer physiologiquement par le jeu des atavismes contradictoires, qui se veulent harmoniser à tout prix et qui, par leur choc même, laissent émaner de l'individu une plus subtile atmosphère psychique. Aux heures critiques, pendant que les détrousseurs de cadavres et les marchands habiles emplissent leurs poches et alors que le découragement ou le désespoir viennent obscurcir toutes les âmes, il en est ainsi qui préparent les renaissances. Il y a par là même une Gaule universelle. César triomphe et tout aussitôt la Galilée, que jadis peut être colonisèrent les Gaulois, produit Christ. Le Songe celtique recommence Nul impérialisme triomphant, nul nemrodisme ne peut empêcher d'éclore ces libres vocations, où toute l'Humanité retrouve ses voies à travers le rêve d'une race. A l'époque des Croisades la Gaule refait vers l'Orient sa route séculaire ; un peu plus tard le Songe celtique pousse le Portugal à travers les océans, et chaque fois que l'Humanité a besoin d'une notion nouvelle, c'est la Gaule qui la lui fournit ou la lui fait fournir. Les inventions du siècle XIX[e] marchent d'accord avec la Révolution et, si le monde

doit être encore une fois renouvelé tout entier, la France dût-elle en mourir, c'est la Gaule encore qui aura mis tout en œuvre au prix d'elle-même.

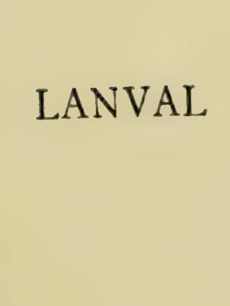
Ainsi les moindres courants d'idées qui ont pu se faire jour en elle, au long des siècles, offrent un sujet passionnant d'étude. Discerner leurs sources sous l'enchevêtrement des convulsions historiques ou à travers les passions heurtées, connaître les confluents qui les fortifient, les mariages où ils ont pu se perdre, les rochers qui les arrêtent, les hauteurs qu'ils doivent contourner, quels problèmes dont la solution serait supérieurement instructive !

Notre actualité se rattache à tant de causes lointaines, et tant de théories généreuses doivent succomber pour n'avoir pas prévu assez tôt tel obstacle tout à coup surgi au détour du chemin !

Le songe de Marie de France et de Chrestien de Troyes s'amalgama à son heure au rêve éperdu de la France grandissante ; si le Celtisme chevaleresque à cette date ne se fût pas fait jour, elle ne serait pas ce qu'elle est devenue. Les idées que Marie sema sous la trame légère de ses contes avaient donc leur valeur. Elles eurent le mérite de prendre racine. Que cette constatation excuse notre digression terminale et nos inductions sans doute audacieuses.

PHILÉAS LEBESGUE.

LANVAL





LANVAL

L'aventure d'un altre lai,
Cum ele avint, vus cunterai.
Faiz fu d'un mult gentil vassal ;
En Bretanz l'apelent Lanval.

A Kardoeil surjurnot li reis,
Artur, li pruz e li curteis,
Pur les Escoz e pur les Pis

LAI DE LANVAL

L'aventure d'un autre Lai, — Comme elle advint, vous conterai ; — Fut fait d'un moult gentil vassal ; — En breton l'appellent Lanval.

A Cardueil séjournait le Roi — Arthur, le preux et le

Ki destrueient le païs ;
En la terre de Loengre entroënt
E mult suvent la damajoënt.
A la pentecuste en esté
I aveit li reis surjurné.
Asez i duna riches duns.
E as cuntes e as baruns,

A cels de la Table roünde
(N'ot tant de tels en tut le munde !)
Femmes et terres departi,
Fors a un sul ki l'ot servi.
Ceo fu Lanval ; ne l'en sovint,
Ne nuls des soens bien ne li tint.
Pur sa valur, pur sa largesce,
Pur sa bealté, pur sa pruësce

courtois, — Car les Ecossais et les Pictes — Venaient saccager le pays :— En terre de Logres entraient — Et fort souvent la dommageaient. — A la Pentecôte, en été, — Y avait le Roi séjourné : — Assez donna de riches dons — Et aux comtes et aux barons ;

. . . .

Honneurs et terre départit, — Fors (1) à un seul qui le servit : — Ce fut Lanval. . . . .

. . . .

(1) *Fors*, hormis.

L'envioënt tuit li plusur ;
Tels li mustrout semblant d'amur,
S'al chevalier mesavenist,
Ja une feiz ne l'en pleinsist.
Fiz a rei fu, de halt parage,
Mes luin ert de sun heritage.
De la maisniee le rei fu.
Tut sun aveir a despendu ;
Kar li reis rien ne li dona,
Ne Lanval ne li demanda.
Ore est Lanval mult entrepris,
Mult est dolenz, mult est pensis.
Seignur, ne vus en merveilliez :
Huem estranges, desconseilliez
Mult est dolenz en altre terre,
Quant il ne set u sucurs querre.

Pour sa valeur, pour sa largesse, — Pour sa beauté, pour sa prouesse — Il était envié de tous.

. . . .

Fils de roi et de haut parage, — Loin était de son héritage ;

. . . .

Tout son avoir a dépensé; — Car le Roi rien ne lui donna, — Ni Lanval ne lui demanda. — Or est Lanval moult entre-pris ; — Moult est dolent, moult est pensif : — Seigneur, ne vous en étonnez ! — Homme étranger, d'aide privé, — Moult est dolent en autre terre, — Quand le sort lui

Li chevaliers dunt jeo vus di,
Ki tant aveit le rei servi,
Un jur munta sur sun destrier,
Si s'est alez esbaneier.
Fors de la vile en est eissuz ;
Tuz suls est en un pre venuz.
Sur une ewe curant descent ;
Mes sis chevals tremble forment :
Il le descengle, si s'en vait,
En mi le pre vultrer le fait.
Le pan de sun mantel plia
Desuz sun chief, si se culcha.
Mult est pensis pur sa mesaise,
Il ne veit chose ki li plaise.
La u il gist en tel maniere,
Guarda a val lez la riviere,

devient contraire. — Le chevalier que je vous dis, — Qui tant avait le roi servi, — Un jour monta son destrier — Pour à travers champs folâtrer ; — Hors de la ville il est issu ; — Tout seul est en un pré venu ; — Vers une eau courante descend ; — Mais son cheval marche en tremblant. — Il le dessangle, et par le pré, — Le fait librement se vautrer.— Le pan de son manteau ploya — Dessous son chef, puis se coucha ; — Moult est pensif pour son mésaise : — Il ne voit chose qui lui plaise. — Etendu de cette manière, — Aval regarde la rivière : — Il voit venir

Si vit venir dous dameiseles;
Unc nen ot veües plus beles.
Vestues furent richement
E laciees estreitement
En dous blialz de purpre bis;
Mult par aveient bels les vis.
L'einznee portant uns bacins
D'or esmeré, bien faiz e fins:
Le veir vus en dirai senz faille;
L'altre portout une tuaille.
Eles en sunt alees dreit
La u li chevaliers giseit.
Lanval, ki mult fu enseigniez,
Cuntre eles s'est levez en piez.
Celes l'unt primes salué,
Lur message li unt cunté.

deux damoiselles; — Oncques n'avait vu de plus belles, — Ni de plus richement vêtues.

. . . .

L'ainée apportait un bassin — D'or pur, d'un beau travail, et fin; — Le vrai je vous en dis sans faille (1): — L'autre portait une touaille (1). — Elles vinrent sans dévier — Là où gisait le chevalier. — Lanval, qui était fort courtois, — Devant elles s'est levé droit. — Elles l'ont d'abord salué; — Le message lui ont conté: — « Sire Lanval, ma damoiselle, —

(1) *Faille*, erreur — (2) *Touaille*, serviette.

« Sire Lanval, ma dameisele,
Ki mult par est curteise et bele,
Ele nus enveie pur vus :
Kar i venez ensemble od nus !
Salvement vus i cunduiruns.
Veez, pres est sis paveilluns ! »
Li chevaliers od eles vait ;
De sun cheval ne tient nul plait,
Ki devant lui peisseit el pré.
Des i qu'al tref l'unt amené,
Ki mult fu beals et bien asis.
La reïne Semiramis,
Quant ele ot unkes plus aveir
E plus puissance e plus saveir,
Ne l'emperere Octovian
N'eslijassent le destre pan.

Qui moult est courtoise et moult belle, — Voulut nous envoyer vers vous ; — Vous allez venir avec nous. — Sain et sauf nous vous conduirons: — Voyez, proche est son pavillon. » — Lanval les suit d'allure prompte ; — De son cheval ne tient nul compte, — Qui devant lui paissait au pré. — Vers la tente l'ont amené.

. . . .

Dessus, un aigle d'or est mis, — Dont je ne sais dire le prix, — Ni des lances ni des cordons — Qui soutiennent le pavillon.

. . . .

Un aigle d'or ot desus mis ;
De cel ne sai dire le pris
Ne des cordes ne des pessuns
Ki del tref tienent les giruns :
Suz ciel n'a rei kis eslijast
Pur nul aveir qu'il i donast.
Dedenz cel tref fu la pucele.
Flur de lis e rose nuvele,
Quant ele pert el tens d'esté,
Trespassot ele de bealté.
Ele jut sur un lit mult bel
(li drap valeient un chastel)
En sa chemise senglement.
Mult ot le cors bien fait e gent.
Un chier mantel de blanc hermine,
Covert de purpre Alexandrine,

Dans la tente était la Pucelle : — Fleur de lys et rose nouvelle, — Quand elle appert au temps d'été, — Surpassait-elle de beauté. — Elle gît sur un lit fort beau ; — Les draps valaient bien un château. — La chemise étroite serrait — Son corps gentil, svelte et parfait ; — Son cher manteau de blanche hermine — Doublé de pourpre alexandrine, — Elle avait un peu rejeté ; — Ayant découvert le côté, — Le vis (1), le col et la poitrine : — Plus blanche était que fleur

(1) *Vis*, visage.

Ot pur le chalt sur li geté ;
Tut ot descovert le costé,
Le vis, le col e la peitrine :
Plus ert blanche que flurs d'espine

Li chevaliers avant ala
E la pucele l'apela.
Il s'est devant le lit asis.
« Lanval, fet ele, bels amis,
Pur vus vinc jeo fors de ma terre ;
De luinz vus sui venue querre.
Se vus estes pruz e curteis,
Emperere ne quens ne reis
N'ot unkes tant joie ne bien ;
Kar jo vus aim sur tute rien. »
Il l'esguarda, si la vit bele ;

d'épine. — Lors le chevalier s'avança, — Et la Pucelle l'appela ; — Puis s'est devant le lit assis : — « Lanval, dit-elle, bel ami, — Pour vous je vins hors de ma terre, — De loin je vous suis venue querre (1). — Si vous êtes preux et courtois, — Empereur, ni Comte, ni Roi — Ne se vit pareils biens d'un coup ; — Car je vous aime plus que tout. » — Amour point Lanval promptement; — Tout son cœur s'allume et s'éprend : — « Belle, dit-il, s'il vous plaisait, — Si pareille

(1) *Querré*, chercher.

Amurs le puint de l'estencele
Ki sun quer alume e esprent.
Il li respunt avenantment.
« Bele, fet-il, se vus plaiseit
E cele joie m'aveneit
Que vus me volsissiez amer,
Ne savriëz rien comander
Que jeo ne face a mun poeir,
Turt a folie u a saveir.
Jeo ferai voz comandemenz ;
Pur vus guerpirai tutes genz.
Ja mes ne quier de vus partir :
Ceo est la riens que plus desir. »
Quant la pucele oï parler
Celui ki tant la pout amer,
S'amur e sun cuer li otreie.

joie m'advenait — Que vous me voulussiez aimer, — Vous ne sauriez rien commander — Que je ne fasse à mon pouvoir.

. . . .

Jamais ne veux de vous partir ; — Vous garder est mon seul désir. » — Quand la Pucelle entend parler — Celui qui tant la peut aimer, — L'amour de son cœur lui octroie. — Voilà Lanval en droite voie, — Il reçoit cadeau sur cadeau.

. . . .

Lanval a tout ce qu'il lui faut : — Plus dépensera largement,

Ore est Lanval en dreite veie !
Un dun li a duné après :
Ja cele rien ne vuldra mes
Que il nen ait a sun talent ;
Doinst e despende largement,
Ele li trovera asez.
Ore est Lanval bien assenez :
Cum plus despendra richement,
E plus avra or e argent.
« Amis, fet ele, or vus chasti,
Si vus comant e si vus pri :
Ne vus descovrez a nul hume !
De ces vus dirai jeo la sume.
A tuz jurs m'avriëz perdue,
Se ceste amurs esteit seüe ;
Mes ne me purriëz veeir

— Et plus aura or et argent. — « Ami, dit-elle, oyez avis ; — Je vous commande et je vous prie, — Ne vous découvrez à nul homme ; — De ce vous dirai-je la somme. — Pour toujours vous m'auriez perdue, — Si cette amour était connue ; — Jamais ne me pourriez revoir, — Ni de mon cœur saisine (1), avoir. » — Il lui répond que bien tiendra — Tout ce qu'elle commandera. — Auprès d'elle est au lit couché ; — Or est Lanval bien hébergé. — Avec elle, la

(1) *Saisine*, possession.

Ne de mun cors saisine aveir. »
Il li respunt que bien tendra
Ceo qu'ele li comandera.
De lez li s'est el lit culchiez :
Ore est Lanval bien herbergiez
Ensemble od li. La relevee
Demura jusqu'a la vespree,
E plus i fust, se il poïst
E s'amie li cunsentist.
Amis, fet ele, levez sus !
Vus n'i poëz demurer plus.
Alez vus en ; jeo remeindrai.
Mes une chose vus dirai :
Quant vus voldrez a mei parler,
Ja ne savrez cel liu penser,
U nuls peüst aveir s'amie

relevée, — Demeura jusqu'à la vêprée, — Et davantage y fût s'il pût — Et si son Amie le voulût. — « Ami, dit-elle, levez sus ; — Vous ne pouvez demeurer plus ;— Allez-vous en, je resterai ; — Mais une chose vous dirai : — Lorsque vous me voudrez parler, — Jà ne saurez endroit penser — Où quelqu'un pût trouver s'Amie,— Sans reproche et sans vilenie, — Que je ne vous soie en présent (1) — A faire vos commandements. — Nul homme hors vous ne me verra, —

(1) *En présent*, présente.

Senz repruece e senz vileinie,
Que jeo ne vus seie en present
A faire tut vostre talent ;
Nuls huem fors vus ne me verra
Ne ma parole nen orra. »
Quant il l'oï, mult en fu liez ;
Il la baise, puis s'est dresciez.
Celes ki al tref l'amenerent
De riches dras le cunreerent.
Quant il fu vestuz de nuvel,
Suz ciel nen ot plus bel dancel ;
N'esteit mie fols ne vileins.
L'ewe li donent a ses meins
E la tuaille a essuier ;
Puis li aportent a mangier.
Od s'amie prist le super ;

Ni ma parole n'entendra.» — Quand il l'ouït, moult lui fût doux ; — Il la baise, puis est debout. — Celles qui là le conduisirent — De riches habits le vêtirent : — Quand il eût vêtement nouveau, — Sous ciel n'eut plus beau damoiseau.

. . . .

On lui donne l'eau pour ses mains, — La serviette pour essuyer ; — On lui donne ensuite à manger. - Avec s'Amie prend le souper : — Ce n'était point à refuser. — Moult fut servi courtoisement — Et lui avec bonheur le prend. — Un

Ne faiseit mie a refuser.
Mult fu serviz curteisement,
E il a grant joie le prent.
Un entremés i ot plenier,
Ki mult plaiseit al chevalier :
Kar s'amie baisout sovent
E acolot estreitement.

Quant del mangier furent levé,
Sun cheval li unt amené.
Bien li ourent la sele mise ;
Mult a trové riche servise.
Il prent cungié, si est muntez,
Vers la cité en est alez.
Suvent reguarde ariere sei.
Mult est Lanval en grant esfrei ;

entremets y eut plénier, — Qui moult plaisait au chevalier ; — Car s'Amie embrassait souvent, — Et accolait étroitement.

Quand du manger furent levés, – Son cheval lui ont amené, — Bien lui eurent la selle mise ; — Moult a trouvé riche service : — Il prend congé ; il est monté ; — Vers la cité s'en est allé. — Souvent regarde arrière soi ; — Moult est Lanval en grand émoi : — De l'aventure va songeant — Et en son courage doutant : — Il s'ébahit, ne sait que croire.

. . . .

De s'aventure vait pensant
E en sun curage dotant.
Esbaïz est, ne set que creire ;
Il ne la quide mie a veire.
Il est a sun ostel venuz ;
Ses humes trueve bien vestuz.
Icele nuit bon ostel tint ;
Mes nuls ne sot dunt ceo li vint.
N'ot en la vile chevalier
Ki de surjur ait grant mestier,
Que il ne face à lui venir
E richement e bien servir.
Lanval donout les riches duns,
Lanval aquitout les prisuns,
Lanval vesteit les jugleürs,
Lanval faiseit les granz honurs,

Il est à son hôtel venu ; — Ses hommes trouve bien vêtus.

. . . .

Dans la ville n'eut chevalier, — Qui eut besoin de séjourner, — Qu'il ne fasse vers lui venir — Et richement et bien servir. — Lanval donnait de riches dons ; — Lanval rachetait de prisons ; — Lanval habillait les jongleurs ; — Lanval faisait les grands honneurs. — Lanval dépensait largement — Lanval donnait or et argent.

. . . .

Lanval despendeit largement,
Lanval donout or e argent :
N'i ot estrange ne privé
A qui Lanval n'eüst doné.
Mult ot Lanval joie e deduit :
U seit par jur u seit par nuit,
S'amie puet veeir sovent,
Tut est a sun comandement.
Ceo m'est a vis, meïsmes l'an
Après la feste Seint Johan
Des i qu'a trente chevalier
S'erent alé esbaneier
En un vergier desuz la tur
U la reïne ert a surjur.
Ensemble od els esteit Walwains
E sis cusins, li beals Iwains,

Lanval eut moult joie et déduit ; — Ou soit par jour ou soit par nuit, — S'Amie pouvait voir souvent : — Tout est à son commandement.

S'il me souvient bien, ce même an, — Après la fête de St-Jean, — Environ trente chevaliers — S'en étaient allés folâtrer — En un verger, dessous la tour — Où la Reine avait son séjour. — Avec eux se trouvait Gauvain — Et son cousin le bel Yvain. — Ce dit Gauvain, le preux parfait, — Qui de tous aimer se faisait : — « Pour

Ceo dist Walwains, li frans, li pruz,
Ki tant se fist amer a tuz :
« Par deu, seignur, nus faimes mal
Endreit nostre cumpain Lanval,
Ki tant est larges et curteis
E sis pere est si riches reis,
Que nus ne l'avum amené. »
A tant sunt ariere turné.
A sun ostel revunt ariere,
Lanval ameinent par preiere.

A une fenestre entailliee
S'esteit la reïne apuiee;
Treis dames ot ensemble od li.
La maisniee le rei choisi ;
Lanval conut e esguarda.

Dieu, Seigneurs, nous faisons mal — De notre compagnon Lanval — Qui tant est large et tant courtois. — Et son père est si riche Roi ! — Que ne l'avons-nous amené ? » — Alors se sont acheminés ; — A son hôtel revont arrière : — Lanval amènent par prière.

A une fenêtre entaillée, — La Reine s'était appuyée : — Trois Dames avec elle avait.

. . . .

Lanval connut et regarda. — Une des dames appela ; —

Une des dames apela;
Par li manda ses dameiseles,
Les plus quointes e les plus beles;
Od li s'irrunt esbaneier
La u cil erent el vergier.
Trente en mena od li e plus;
Par les degrez descendent jus.
Li chevalier encuntre vunt,
Ki pur eles grant joie funt.
Il les unt prises par les mains :
Cil parlemenz n'ert pas vilains.
Lanval s'en vait de l'altre part,
Luin des altres. Mult li est tart
Que s'amie puisse tenir,
Baisier, acoler et sentir;
L'altrui joie prise petit,

Bientôt manda ses damoiselles, — Les plus cointes(1) et les plus belles; — Avec elle iront folâtrer — Au verger près des chevaliers. — Trente en mena et même plus; — Par les degrès ont descendu; — Les chevaliers encontre vont, — Qui pour elle grande joie font, — Ils les ont prises par les mains. — L'amusement n'est pas vilain.

Mais Lanval s'en va d'autre part, — Loin des autres;

(1) *Cointes*, élégantes, (breton *koant*).

Se il nen a le suen delit.
Quant la reïne sul le veit,
Al chevalier en va tut dreit.
Lez lui s'asist, si l'apela,
Tut sun curage li mustra.
« Lanval, mult vus ai honuré
E mult cheri et mult amé.
Tute m'amur poëz aveir :
Kar me dites vostre voleir !
Ma druërie vous otrei ;
Mult devez estre liez de mei ! »
« Dame, fet il, laissiez m'ester !
Jeo n'ai cure de vus amer.
Lungement ai servi le rei,
Ni li vueil pas mentir ma fei.
Ja pur vus ne pur vostre amur

moult lui est tard — Que s'Amie puisse tenir, — Baiser, accoler et sentir.

. . . .

Lorsque la Reine seul le voit, — Vers le chevalier marche droit. — Près de lui s'assit, l'appela ; — Tous ses sentiments lui montra : — « Lanval, moult vous ai honoré, — Et moult chéri et moult aimé : — Toute m'amour pouvez avoir ; — Dites m'en donc votre vouloir : — Moult devez réjouir de moi. — Quand ma *druerie* je vous octroie ! » — « Dame, fait-il, laissez ceci ; — De votre amour je n'ai souci ! —

Ne mesferai a mun seignur ! »
La reïne se curuça,
Iriee fu, si mesparla.
« Lanval, fet ele, bien le quit,
Vus n'amez guaires tel deduit.
Asez le m'a hum dit sovent,
Que de femme n'avez talent.
Vaslez amez bien afaitiez,
Ensemble od els vus deduiez.
Vileins cuarz, malvais failliz,
Mult est mis sire mal bailliz,
Ki pres de lui vus a sufert,
Mien esciënt que deu en pert ! »

Quant il l'oï, mult fu dolenz.
Del respundre ne fu pas lenz ;

Longuement ai servi le Roi : — Ne lui veux pas mentir ma foi. — Jà pour vous, ni pour votre amour — Je ne veux trahir mon seigneur ! » — Lors la Reine se courrouça, — Fut irritée et mal parla : — « Lanval, fait-elle, j'ai compris. — Vous n'aimez guères ce déduit : — On me l'a dit souvent assez — Que de femme désir n'avez ; — Varlets avez bien attifés, — Et avec eux vous amusez ! »

. . . .

Quand il l'ouït, moult fut dolent ; — De répondre ne fut pas lent. — De ce qu'il dit en maugréant, — Certe il se

Tel chose dist par maltalent,
Dunt il se repenti sovent.
« Dame, dist il, de cel mestier
Ne me sai jeo niënt aidier.
Mes jo aim e si suis amis
Cele ki deit aveir le pris
Sur tutes celes que jeo sai.
E une chose vus dirai :
Bien le saciez à descovert,
Qu'une de celes ki la sert,
Tute la plus povre meschine,
Valt mielz de vus, dame reïne,
De cors, de vis e de bealté,
D'enseignement e de bunté. »
La reïne s'en part a tant ;
En sa chambre s'en vait plurant.

repentit souvent : — « Dame, dit-il, de tel métier — Je ne sais en rien me mêler ; — Mais j'aime, étant aimé aussi, — Celle qui doit avoir le prix — Sur toutes celles que je sai, — Et une chose vous dirai ; — Sachez-le bien à découvert : — « Une de celles qui la sert, — La plus pauvre de ses suivantes — Vaut mieux que vous, Reine brillante, — De corps, de vis et de beauté, — D'enseignement et de bonté ! » — La Reine s'éloigne à l'instant ; — En sa chambre s'en va pleurant ; — Moult fut dolente et courroucée — De ce qu'il l'eut tant méprisée. — En son lit, malade, coucha : — Elle ne

Mult fu dolente e curuciee
De ceo qu'il l'out si avilliee.
En sun lit malade culcha ;
Ja mes, ceo dit, n'en levera,
Se li reis ne li faiseit dreit
De ceo dunt el se pleindreit.

Li reis fu de bois repairiez.
Mult out esté le jur haitiez.
Es chambres la reïne entra.
Quant el le vit, si se clama,
As piez li chiet, merci li crie
E dit que Lanval l'a hunie :
De druërie la requist ;
Pur ceo qu'ele l'en escundist,
Mult la laidi e avilla :

s'en relèvera, — Sanglote-t-elle, si le Roi — A sa plainte ne fait pas droit !

Lorsque le Roi fut de retour, — Ayant au bois passé le jour, — Aux chambres de la Reine entra. — Quand elle le vit, se clama. — Aux pieds lui tombe, merci crie — Et dit que Lanval l'a honnie, — Qui de *druerie* la requit. — Pour ce qu'elle l'éconduisit, — La laidit moult et l'insulta ; — De telle amie se vanta, — Qui moult était jolie et fière — Et mieux valait sa chambrière, — La plus pauvre

De tel amie se vanta,
Ki tant ert cuinte, noble e fiere
Que mielz valeit sa chamberiere,
La plus povre ki la serveit,
Que la reïne ne faiseit.
Li reis s'en curuça forment ;
Juré en a sun sairement :
S'il ne s'en puet en curt defendre,
Il le fera ardeir u pendre.
Fors de la chambre eissi li reis ;
De ses baruns apela treis,
Il les enveie pur Lanval,
Ki asez a dolur e mal.
A sun ostel fu revenuz ;
Ja s'esteit bien aparceüz
Qu'il aveit perdue s'amie :

qui la servait — Que la Reine ne le pouvait. — Le Roi s'en fâcha fortement ; — Juré en a sincèrement : — S'il ne se peut en cour défendre, — Il le fera brûler et pendre. — Hors de la chambre sort le Roi; — De ses barons demande trois;— Il les envoye chez Lanval, — Qui assez a douleur et mal. — A son hôtel est revenu : — Déjà s'était bien aperçu — Qu'il avait perdu son Amie, — D'avoir dévoilé sa druerie. — En une chambre était tout seul ; — Pensif était et angoisseux : — Sa mie appelle fort souvent; — Mais il appelle vainement. — Il se plaignait et soupirait ; — D'une heure à l'autre se

Descoverte ot la druërie.
En une chambre fu tuz sous,
Pensis esteit e anguissous.
S'amie apele mult sovent,
Mes ceo ne li valut niënt.
Il se pleigneit e suspirot,
D'ures en altres se pasmot ;
Puis li crie cent feiz merci,
Qu'ele parolt a sun ami.
Sun quer e sa buche maldit ;
C'est merveille qu'il ne s'ocit.
Il ne set tant criër ne braire
Ne debatre ne sei detraire,
Qu'ele en vueille merci aveir
Sul tant qu'il la puisse veeir.
A las, cument se cuntendra !

pàmait ; — Puis lui criait cent fois merci — Qu'elle parlât à son ami : — Son cœur et sa bouche maudit ; — C'est merveille s'il ne s'occit.

. . . .

Las ! comment va-t-il s'en tirer ?

Sont arrivés les envoyés — De la part du Roi lui ont dit — Qu'il vienne à la Cour sans répit ! — Par eux le Roi l'avait

Cil que li reis i enveia
I sunt venu, si li unt dit
Qu'a la curt vienge senz respit ;
Li reis l'aveit par els mandé,
La reïne l'a encusé.
Lanval i vet od sun grant doel,
Il l'eüssent ocis sun voel.
Il est devant le rei venuz.
Mult fu pensis, taisanz e muz ;
De grant dolur mustre semblant.
Li rei li dist par maltalant :
« Vassal, vous m'avez mult mesfait !
Trop començastes vilein plait
De mei hunir e avillier
E la reïne laidengier.
Vantez vus estes de folie !

mandé ; — La Reine l'avait accusé : — Lanval y marche à son grand deuil.

. . . .

Il est devant le Roi venu : — Moult est pensif et confondu; — Montrait semblant de grand souci. — Par colère le Roi lui dit : — « Vassal, vous m'avez moult méfait ; — Moult commençâtes vilain plaid — De me mépriser et honnir — Et de notre Reine avilir ! — Vanté vous êtes par folie, — Pour trop louanger votre amie, — Que plus est belle sa servante — Que votre Reine, et plus vaillante ! » — Lanval

Trop par est noble vostre amie,
Quant plus est bele sa meschine
E plus vaillanz que la reïne. »
  Lanval defent la deshonur
E la hunte de sun seignur
De mot en mot si cum il dist,
Que la reïne ne requist ;
Mes de ceo dunt il ot parlé
Reconut il la verité,
De l'amur dont il se vanta ;
Dolenz en est, perdue l'a.
De ceo lur dit que il fera
Quan que la curz esguardera.
Li reis fu mult vers lui iriez.
Tuz ses humes a enveiez,
Pur dire dreit qu'il en deit faire,

défend son déshonneur — Et la honte de son seigneur ; — De mot en mot, il conte et dit — Comme la Reine le requit ; — Mais de ce qu'il avait parlé — Reconnut-il la vérité. — De l'amour dont il se vanta, — Dolent en est, perdue il l'a. — Il les assure qu'il fera — Tout ce que la Cour jugera. — Le Roi vers lui est irrité ; — Tous ses hommes a conjurés — De dire ce qu'il en doit faire,— Qu'on ne lui puisse à mal retraire (1). — Ils font comme il a com-

(1) *A mal retraire*, reprocher.

Qu'um ne li puisse a mal retraire.
Cil unt sun comandement fait :
U els seit bel, u els seit lait,
Comunement i sunt alé,
Si unt jugié e esguardé
Que Lanval doit aveir un jur,
Mes pleges truisse à sun seignur
Qu'il atendra sun jugement
E revendra en sun present ;
Si sera la curz enforciee,
Kar dunc n'i ot fors sa maisniee
Al rei revienent li barun,
Si li mustrerent la raisun.
Li reis a pleges demandez.
Lanval fu suls e esguarez,
N'i aveit parent ne ami.

mandé ; — Ils ont jugé et décidé — Que Lanval plaide son honneur, — Qu'il donne gage à son seigneur, — Pour attendre le jugement — Et qu'il revienne en leur présent (2). Lors sera la cour au complet ; — Car plusieurs sont loin du palais.— Au Roi revinrent les Barons, — Et lui montrèrent la raison. — Garants a le Roi demandés. — Lanval fut seul et égaré : — N'avait ni parent ni ami. — Va Gauvain, qui le garantit; — Ses compagnons l'ont imité, — Et le Roi dit :

(1) *En leur present,* en leur présence.

Walwains i vait, ki l'a plevi,
E tuit si cumpaignun aprés.
Li reis lur dit : « E jol vus les
Sur quan que vus tenez de mei
Terres e fieus, chescuns par sei. »
Quant pleviz fu, dunc n'i ot el :
Alez s'en est a sun ostel.
Li chevalier l'unt conveié ;
Mult l'unt blasmé e chastié
Qu'il ne face si grant dolur,
E maldiënt si fole amur.
Chescun jur l'aloënt veeir.
Pur ceo qu'il voleient saveir
U il beüst, u il manjast ;
Mult dotouent qu'il s'afolast.

«Gage accepté · — Sur ce que vous tenez de moi, — Fiefs et terres, chacun pour soi ! » — Lanval ainsi fut appuyé : — A son hôtel s'en est allé ; — Les chevaliers l'ont convoyé ; — Moult l'ont blâmé et gourmandé, — D'entretenir chagrin si lourd — Et maudissent sa folle amour. — Et chaque jour ils l'allaient voir, Pour tout ce qu'ils voulaient savoir, — S'il but, s'il dormit, s'il mangea : — Moult doutaient qu'il ne s'affolât.

Al jur que cil orent numé,
Li barun furent asemblé.
Li reis e la reïne i fu,
E li plege unt Lanval rendu.
Mult furent tuit pur lui dolent ;
Jeo quid qu'il en i ot tels cent
Ki feïssent tut lur poeir
Pur lui senz plait delivre aveir ;
Il ert retez a mult grant tort.
Li reis demande le recort
Sulunc le cleim e le respuns :
Ore est trestut sur les baruns !
Il sunt al jugement alé ;
Mult sunt pensif e esguaré
Del franc hume d'altre païs,
Ki entre els ert si entrepris.

Au grand jour qu'ils avaient nommé, — Les Barons se sont assemblés : — Avec la Reine y va le Roi. — Les garants de Lanval font droit : — Moult étaient-ils pour lui dolents. — Je crois qu'il y en eut bien cent, — Qui faisaient de tout leur pouvoir, — Pour son acquittement avoir, — Etant accusé à grand tort. — Le Roi demande le record (1), — Selon le claim et les répons (2). — Il s'en rapporte à ses Barons. — Au jugement ils sont allés —

(1) Rappel de la cause. — (2) Par questions et réponses.

Encumbrer le vuelent plusur
Pur la volenté lur seignur.
Ceo dist li dus de Cornuaille :
Ja endreit nus n'i avra faille ;
Kar ki qu'en plurt ne ki qu'en chant,
Le dreit estuet aler avant !
Li reis parla vers sun vassal,
Que jo vus oi numer Lanval ;
De felunie le reta
E d'un mesdit l'achaisuna,
D'une amur dunt il se vanta,
E madame s'en curuça.
Nuls ne l'apele fors le rei :
Par cela fei que jeo vus dei,
Ki bien en vuelt dire le veir,
Ja n'i deüst respuns aveir,

Pensifs et le cœur égaré — Du franc homme d'autre pays, — Qui entre eux est si entrepris ; — Accabler le veulent plusieurs, — Pour mieux complaire à leur seigneur.

Ce dit le duc de Cornouailles :

. . . .

« Le roi parla contre un vassal :

. . . .

De félonie il l'accusa ;

. . . .

Se pur ceo nun qu'a sun seignur
Deit un par tut porter honur.
Un sairement l'en guagera,
E li reis le nus pardurra.
Et s'il puet aveir sun guarant
E s'amie venist avant
E ceo fust veirs que il en dist,
Dunt la reïne se marrist,
De ceo avra il bien merci,
Quant pur vilté nel dist de li.
E s'il ne puet guarant aveir,
Ceo li devum faire saveir :
Tut sun servise pert del rei,
E s'il deit cungeer de sei. »
Al chevalier unt enveié
E si li unt dit e nuncié

Et la Reine se courrouça, — Pour l'amour dont il se vanta.— Nul ne l'accuse, hors le Roi. — Par cette foi que je vous dois,

. . . .

Par serment il s'engagera ; — Le Roi nous le pardonnera. — Et s'il peut avoir son garant, — Si son amie arrive à temps, — Pour justifier le langage — Dont notre Reine a pris ombrage, — De ce aura-t-il bien merci, — Par vilenie ne l'ayant dit. — Mais, s'il ne peut garant avoir, — Ce lui de vous faire savoir : — Il ne peut plus servir le Roi — Qui

Que s'amie face venir
Pur lui tenser e guarentir.
Il lur a dit qu'il ne porreit :
Ja par li sucurs n'en avreit.
Cil s'en revunt as jugeürs,
Qu'il n'i atendent nul sucurs.
Li reis les hastot durement
Pur la reïne kis atend.
Quant il deveient departir,
Dous puceles virent venir
Sur dous beals palefreiz amblanz.
Mult par esteient avenanz ;
De cendal purpre sunt vestues
Tut senglement a lur chars nues.
Cil les esguardent volentiers
Walwains, od lui treis chevaliers,

le congédiera de soi ! » — Au chevalier ont envoyé, — Et ils lui ont notifié — Que son amie fasse venir — Pour le sauver et garantir. — Il leur a dit qu'il ne pourrait, — Que par elle secours n'aurait. — Ils s'en retournent vers les juges :

. . . .

Le Roi les hâte durement, — C'est parce que la Reine attend; — Mais, alors qu'ils allaient partir, — Deux Pucelles virent venir, — Sur deux blancs palefrois amblants, (1) —

(1) Qui marchent l'amble.

Vait a Lanval, si li cunta ;
Les dous puceles li mustra.
Mult fu haitiez, forment li prie
Qu'il li deïst se c'ert s'amie.
Il li a dit : « Ne sai ki sunt
Ne dunt vienent n'u eles vunt. »
Celes sunt alees avant
Tut a cheval ; par tel semblant
Descendirent devant le deis,
La u seeit Artur li reis.
Eles furent de grant belté,
Si unt curteisement parlé.
« Cil deus ki fet cler e oscur,
Il salt e guart le rei Artur !
Reis faites chambres delivrer
E de pailes encurtiner,

Et leur air était fort plaisant : — De soie vermeille sont vêtues, — Etroitement à leurs chairs nues : — On les regarde volontiers. — Gauvain avec trois chevaliers — Vint vers Lanval, et lui conta ; — Les deux Pucelles lui montra : — Moult est joyeux, bien fort le prie — De dire si c'est là s'Amie.

Incontinent elles s'avancent, — Et toujours avec élégance — Descendent de leurs palefrois, — Devant le Dais où sied le Roi. — Elles étaient de grand'beauté : — Fort

U madame puisse descendre :
Ensemble od vus vuelt ostel prendre. »
Il lur otreie volentiers,
Si apela dous chevaliers ;
As chambres les menerent sus.
A cele feiz ne distrent plus.

Li reis demande a ses baruns
Le jugement et le respuns,
E dit que mult l'unt curucié
De ceo que tant l'unt delaié.
« Sire, funt il, nus departimes.
Pur les dames que nus veïmes
Nen i avum nul esguart fait.
Or recumencerum le plait. »
Dunc assemblerent tuit pensif ;

courtoisement ont parlé : — « Roi, faites chambres préparer — Et de soie blanche encourtiner, — Où ma Dame puisse descendre, — Car chez vous veut son hôtel prendre ! » — Il leur fait droit bien volontiers ; — Puis appelle deux chevaliers. — Aux chambres les mènent là-haut. — Ce qui fut fait sans dire mot.

Le Roi demande à ses Barons — Le jugement et la réponse, — Et dît que moult l'ont courroucé — De ce qu'ils l'ont tort attardé. — « Sire, font-ils, nous départîmes,

Assez i ot noise e estrif.

Quant il erent en cel esfrei,
Dous puceles de gent cunrei
— Vestues de dous pailes freis,
Chevalchent dous muls Espaigneis —
Virent venir la rue a val.
Grant joie en ourent li vassal ;
Entre els diënt qu'ore est guariz
Lanval, li pruz e li hardiz.
Walwains en est a lui alez,
Ses cumpaignuns i a menez.
« Sire, fet il, rehaitiez vus !
Pur amur deu, parlez a nus !
Ici vienent dous dameiseles
Mult acesmees et mult beles.

— A cause des Dames que vîmes ; — Nous avions notre débat fait : — Nous recommencerons le plaid. » — Lors s'assemblèrent tout pensifs : — Assez y eut querelle et bruit.

Comme ils étaient en cet émoi, — Deux Pucelles de grand arroi, — Vêtues de bliauds brodés d'or, — Montant deux mulets espagnols, — On vit venir la rue a-val. — Grand'joie en eurent les Vassals : — Entr'eux dirent qu'était guéri — Lanval le preux et le hardi. — Gauvain près de lui est allé ; — Ses compagnons a emmenés : — « Seigneur,

C'est vostre amie veirement :
Lanval respunt hastivement
E dit qu'il pas nes avuot
N'il nes cunut n'il nes amot.
A tant furent celes venues ;
Devant le rei sunt descendues.
Mult les loërent li plusur
De cors, de vis et de colur ;
N'i ot cele mielz ne valsist
Qu'unkes la reïne ne fist.
L'ainznee fu curteise e sage,
Avenantment dist sun message.
« Reis, kar nus fai chambre baillier
A oés madame herbergier ;
Ele vient ci a vus parler. »
Il les cumanda a mener

dit-il, égayez-vous ; — Pour l'amour de Dieu, parlez-nous : — Jà viennent ci deux damoiselles — Moult élégantes et moult belles ; — C'est votre amie réellement ! » — Lanval leur répond simplement — Et dit que pas ne les a vues, — Ni aimées, ni même connues. — Cependant les voici venues ; — Devant le Roi sont descendues — Et moult les louangent plusieurs — Et de beauté et de couleur.

. . . .

L'ainée était courtoise et sage ; — Aimablement dit son message : — « Roi, fais-nous chambres arranger, — Avec

Od les altres ki anceis vindrent.
Unkes des muls nul plait ne tindrent :
Il fu assez ki guarde en prist
E qui es estables les mist.
Quant il fu d'eles delivrez,
Puis a tuz ses baruns mandez,
Que li jugemenz seit renduz ;
Trop a le jur esté tenuz ;
La reïne s'en curuçot,
Que trop lungement jeünot.

Ja departissent a itant,
Quant par la vile vint errant
Tut a cheval une pucele ;
En tut le siecle n'ot si bele.
Un blanc palefrei chevalchot,

notre Dame héberger : — Elle vient ici te parler ! » — Il ordonne de les mener — Près des autres qui avant vinrent ;

. . . .

Puis a tous ses barons mandés : — Il leur a dit que soit rendu — Le jugement trop retardé. — Mais la Reine se courrouçait — De ce que trop y demeurait. — Jà la sentence on allait rendre, — Quand par la ville on vit descendre — A cheval une Damoiselle : — En tout le monde n'eut si belle. — Un blanc palefroi chevauchait, — Qui bien doucement la portait, — Moult bien fait de col et de tête : — Sous

Ki bien e suëf la portot ;
Mult ot bien fet e col e teste :
Suz ciel nen ot plus gente beste.
Riche atur ot el palefrei :
Suz ciel nen a cunte ne rei
Ki tut le peüst eslegier
Senz terre vendre u enguagier.
Ele ert vestue en itel guise
De chainse blanc et de chemise,
Que tuit li costé li pareient
Ki de dous parz lacié esteient.
Le cors ot gent, basse la hanche.
Le col plus blanc que neif sur branche ;
Les uiz ot vairs e blanc le vis,
Bele buche, nes bien asis,
Les surcilz bruns e bel le frunt

cieux n'y eut plus gente bête. — Fiers atours a le palefroi : — Sous le ciel il n'est pas de roi, — Assez riche pour le payer, — Sans terre vendre ou engager. — La Damoiselle était vêtue — D'une chemise en soie écrue, — Qui tout le côté lui parait — Et des deux parts lacée était : — Le corps a gent, basse la hanche, — Le col plus blanc que neige aux branches ; — les yeux a vairs et blanc le vis, — Belle bouche, nez bien assis, — Les sourcils bruns et beau le front, — Le chef crêpé et un peu blond ; — Son mantel est de pourpre bise ; — Les pans autour d'elle en a mis. — Un épervier

E le chief cresp e alkes blunt ;
Fils d'or ne gete tel luur
Cum si chevel cuntre le jur.
Sis mantels fu de purpre bis,
Les pans en ot en sur li mis.
Un espervier sur sun poin tint,
E uns levriers aprés li vint.
Uns genz dameisels l'adestrout,
Un cor d'ivoire od lui portout,
Mult vindrent bel par mi la rue.
Tant granz bealtez ne fu veüe
En Venus, ki esteit reïne,
Ne en Dido ne en Lavine.
Il n'ot el burc petit ne grant,
Ne li veillard ne li enfant,
Ki ne l'alassent esguarder,
Si cum il la virent errer.

sur son poing tient : — Derrière elle un lévrier vient : — Au bourg n'y a petits ni grands, — Ni les varlets ni les sergents, — Qui ne la veulent contempler.

. . . .

Tous les juges qui la voyaient — A grand merveille la tenaient : — N'y eut un seul qui regardât, — Sans que d'amour ne s'échauffât. — Ceux qui aimaient le chevalier — S'empressaient pour lui raconter — De la Pucelle qui venait :

De sa bealté n'est mie gas.
Ele veneit meins que le pas.
Li jugeür, ki la veeient,
A grant merveille le teneient ;
N'i ot un sul ki l'esguardast,
De dreite joie n'eschalfast.
Ni ot tant vieil hume en la curt,
Ki volentiers sun ueil n'i turt
E volentiers ne la servist,
Pur ceo que sufrir le volsist.
Cil ki le chevaliers amoënt,
A lui vienent, si li cuntouent
De la pucele ki veneit,
Se deu plest, kil deliverreit.
Sire cunpain, ci en vient une,
Mes el n'est pas falve ne brune ;
Ceo'st la plus bele de cest mund,

— Grâce à Dieu le délivrerait. — « Sire compaing, ci en vient une ; — Mais elle n'est fauve ni brune : — C'est la plus belle de ce monde, — Pas une qu'elle ne confonde ! » — Lanval l'ouït, et soupira ; — Bien la connut, son chef leva : — De parler est un peu hâtif : — Tout son visage est rouge vif. — « Par ma foi, dit-il, c'est m'Amie ! — Or que m'importe qu'on m'occie, — Si elle n'a merci de moi. — Je suis guéri quand je la vois ! » — La Damoiselle entre au palais : — Oncques si belle n'y vint mais. — Devant le roi

De tutes celes ki i sunt.»
Lanval l'oï, sun chief dresça;
Bien la cunut, si suspira,
Li sans li est muntez el vis ;
De parler fu alkes hastis.
« Par fei, fet il, ceo est m'amie !
Or ne m'est guaires ki m'ocie,
S'ele nen a merci de mei :
Kar guariz sui, quant jeo la vei. »
La pucele entra el palais ;
Unkes si bele n'i vint mais !
Devant le rei est descendue,
Si que de tuz fu bien veüe.
Sun mantel a laissié chaeir,
Que mielz la peüssent veeir.
Li reis, ki mult fu enseigniez,
S'est tost encuntre li dresciez,

est descendue, — Afin que de tous soit bien vue ; — Son manteau elle a laissé choir, — Que mieux puissent son beau corps voir. — Le Roi, qui est bien élevé,— S'est par devant elle dressé, — Et tous les autres se levèrent, — Et de la servir se peinèrent. — Quand ils l'eurent bien contemplée, — Et sa beauté assez louée, — Elle parla d'une voix sûre; — Car de s'attarder n'avait cure : — « Roi, j'ai aimé un tien vassal : — Le voici, Seigneur, c'est Lanval ; — Maltraité fut-il en ta cour.

E tuit loi altre l'enurerent,
De li servir mult se penerent.
Quant il l'orent bien esguardee
E sa bealté assez loëe,
Ele parla en tel mesure,
Kar de demurer nen ot cure.
« Artur, fet ele, entent a mei,
E cist barun que jeo ci vei !
Jeo ai amé un tuen vassal.
Veez le ci ! Ceo est Lanval !
Achaisunez fu en ta curt,
Ne vueil mie qu'a mal li turt,
De ceo qu'il dist. Ceo saces tu
Que la reïne a tost eü :
Unkes nul jur ne la requist.
De la vantance que il fist,
Se par mei puet estre aquitez,

. . . .

Sur ce qu'il dit sache-le bien, — La Reine n'eut raison en rien : — Oncques nul jour ne la requit. — De la vantardise qu'il fit, — Si par moi peut être acquitté, — Par tes Barons soit délivré ! »

. . . .

Le Roi donne avis favorable : N'y a un seul qui n'ait

Par vos baruns seit delivrez !
Ceo qu'il en jugerunt par dreit,
Li reis otreie que si seit.
Ni a un sul ki n'ait jugié
Que Lanval a tut desraisnié.
Delivrez est par lur esguart,
E la pucele s'en depart.
Ne la pot li reis retenir ;
Asez ot gent a li servir.
Fors de la sale aveit un mis
Un grant perrun de marbre bis,
U li pesant hume muntoënt
Ki de la curt le rei aloënt.
Lanval esteit muntez desus.
Quant la pucele ist fors de l'us,
Sur le palefrei detriers li
De plein eslais Lanval sailli.

ugé — Que Lanval a son droit prouvé. — Est délivré par leur égard, — Et la Pucelle aussitôt part. — Le Roi ne la peut retenir.

. . . .

Hors de la salle on avait mis — Un grand perron de marbre bis, — Où les pesants hommes montaient, — Qui de la cour du Roi étaient : — Lanval était monté dessus. — Quand la Pucelle sort de l'huis, Derrière elle saute

Od li s'en vait en Avalun,
Ceo nus recuntent li Bretun,
En un isle qui mult est beals,
La fu raviz li dameiseals.
Nuls n'en oï puis plus parler,
Ne jeo n'en sai avant cunter.

Lanval — De plein élan sur le cheval ; — Part avec elle en Avalon. — Ce nous racontent les Bretons. — Dans une île qui moult est belle, — Là fut ravi le Damoisel, — Et nul n'en n'ouït plus parler ! — N'en sais davantage conter.



CHÈVREFEUILLE



CHIEVREFUEIL

Asez me plest e bien le vueil
Del lai qu'um nume Chievrefueil
Que la vérité vus en cunt
Coment fu fez, de quei e dunt.
Plusur le m'unt cunté e dit
E jeo l'ai trové en escrit
De Tristram e de la reïne
De lur amur ki tant fu fine

LAI DU CHÉVREFEUILLE

Assez me plait et bien le veuil — Du Lai qu'on nomme Chèvrefeuil — Que la vérité vous rapporte : — Pourquoi il fut chanté en rhote ? — Plusieurs me l'ont conté et dit — Et je l'ai trouvé en écrit. — Du beau Tristan et de a



Dunt il ourent meinte dolur ;
Puis en mururent en un jur.

Li reis Mars esteit curuciez,
Vers Tristram, sun nevu, iriez ;
De sa terre le cungea
Pur la reïne qu'il ama.
En sa cuntree en est alez.
En Suhtwales u il fu nez
Un an demura tut entier,
Ne pot ariere repairier ;
Mes puis se mit en abandun,
De mort et de destructiün.
Ne vus en merveilliez niënt
Kar cil ki eime leialment
Mult est dolenz e trespensez,

Reine — Je dirai l'amour et la peine, — Combien finement ils se plurent — Et comme en un jour ils moururent. — Vers Tristan, le roi Mark jaloux — Avait dirigé son courroux : — Le neveu dut quitter la cour, — A cause de son grand amour. — Au pays où il était né, — En South-Wales il est allé, — Y resta une année entière, — Ne put revenir en arrière, — Se mit ensuite en abandon — De mort et de destruction. — N'en ayez point d'étonnement ; — Car qui aime loyalement — Moult est dolent et tourmenté, — Quand il n'en a ses volontés. — Tristan est dolent et pensif ; — Pour ce s'en

Quant il nen a ses volentez.
Tristram est dolenz e pensis :
Pur ceo s'esmut de sun païs.
En Cornuaille vait tut dreit
La u la reïne maneit.
En la forest tuz suls se mist,
Ne voleit pas qu'um le veïst.
En la vespree s'en eisseit,
Quant tens de herbergier esteit.
Od païsanz, od povre gent
Perneit la nuit herbergement.
Les noveles lur enquereit
Del rei cum il se cunteneit.
Cil li diënt qu'il unt oï
Que li barun erent bani,
A Tintagel deivent venir,

va de son pays. — En Cornouailles va tout droit, — Où est la Reine comme il croit. — Ne désirant pas qu'on le vît, — En la forêt tout seul se mit ; — Il n'en sortait qu'au soir tombant, — Quand de manger il était temps ; — Chez paysans et pauvres gens — Prenait, la nuit, hébergement ; — Les nouvelles leur demandait — Comment le Roi se comportait. — Voici qu'un jour on lui répond — Qu'un ban appelle les barons ; — A Tintagel doivent venir; — Le Roi y veut sa cour tenir : — Pentecôte est le jour choisi ; — Il y aura joyeux déduit, — Et la Reine aussi s'y rendra. —

Li reis i vuelt ſeste tenir
A pentecuste i serunt tuit ;
Mult i avra joie e deduit,
E la reïne od lui sera.
Tristram l'oï, mult s'en haita.
Ele n'i purra mie aler
Qu'il ne la veie trespasser.
Le jur que li reis ſu meüz
Est Tristram el bois revenuz
Sur le chemin que il saveit
Que la rute passer deveit.
Une coldre trencha par mi,
Tute quarree la fendi.
Quant il a paré le bastun,
De sun cultel escrit sun nun.
Se la reïne s'aparceit,

Tristan l'ouït : moult se hâta. — Elle ne pourra mie aller — Qu'il ne sache la voir passer. — Le jour même où partit le Roi, — Tristan s'en est venu au bois, — Sur le chemin où il savait — Que la Reine traverserait. — De coudrier tranche un rameau ; — En carré le taille aussitôt. — Puis il a paré le bâton, — De son couteau écrit son nom,

. . . .

Lorsque la Reine apercevra — Le signe, elle reconnaitra — Qu'il appartient à son Ami ; — Elle saura qu'il l'attendit — Et que sans elle il ne peut vivre.

Ki mult grant guarde s'en perneit,
De sun ami bien conuistra
Le bastun quant el le verra ;
Altre feiz li fu avenu
Que si l'aveit aperceü.
Ceo fu la sume de l'escrit
Qu'il li aveit mandé e dit,
Que lunges ot ilec esté
E atendu e surjurné
Pur espiër e pur saveir
Coment il la peüst veeir,
Kar ne poeit vivre senz li.
D'els dous fu il tut altresi
Cume del chievrefueil esteit
Ki a la coldre se perneit :
Quant il s'i est laciez e pris

. . . .

Entre eux deux il en est ainsi — Comme du chèvrefeuille était — Qui à la branche se pressait. — Quand il est enlacé et pris — Et tout autour du bois s'est mis, — Ensemble peuvent bien durer, — Mais si l'on veut les séparer,— Le coudrier meurt promptement : — Le chèvrefeuille en fait autant. — Belle amie,ainsi est de nous : — Ni vous sans moi, ni moi sans vous !

La Reine s'en va chevauchant ; — Elle prend garde

E tut en tur le fust s'est mis,
Ensemble poeent bien durer ;
Mes ki puis les vuelt desevrer,
La coldre muert hastivement
E li chievrefueilz ensement.
« Bele amie, si est de nus :
Ne vus senz mei ne jeo senz vus ! »

La reïne vint chevalchant.
Ele esguarda un poi avant,
Le bastun vit, bien l'aparceut,
Tutes les letres i conut.
Les chevaliers, ki la menoënt
E ki ensemble od li erroënt,
Cumanda tost a arester :
Descendre vuelt e reposer.

un court instant ; — Le bâton vit, bien l'aperçut ; — Toutes les lettres y connut. — Les chevaliers qui la menaient, — Qui ensemble avec elle allaient, — Elle les fit tous arrêter. — Descendre veut et reposer. — On fait à son commandement. — Elle s'en va loin de ses gens ; — Sa confidente appelle à soi, — Brangien, qui fut de bonne foi. — Du chemin un peu s'écarta ; — Dedans le bois celui trouva — Qui l'aimait plus que chose au monde ; — Entre eux il y a joie profonde. — Il lui parle tout à loisir, — Et elle lui dit son plaisir. — Durement lui avait pesé — Qu'il

Cil unt fait sun comandement.
Ele s'en vet luinz de sa gent ;
Sa meschine apela a sei,
Brenguein, ki mult ot bone fei.
Del chemin un poi s'esluigna.
Dedenz le bois celui trova
Que plus amot que rien vivant.
Entre els meinent joie mult grant.
A li parla tut a leisir,
E ele li dist sun plaisir ;
Puis li mustra cumfaitement
Del rei avra acordement,
E que mult li aveit pesé
De ceo qu'il l'ot si cungeé,
Par encusement l'aveit fait.
A tant s'en part, sun ami lait ;

se soit fait donner congé ; -- Mais du Roi, qui est juste et bon, — Il peut espérer le pardon.

. . . .

Lorsqu'il leur faut se séparer. — Donc commencent-ils à pleurer. -- En Galles Tristan retourna, — Tant que son oncle le manda.

Pour la joie qu'il avait sentie — D'avoir revu sa douce Amie,

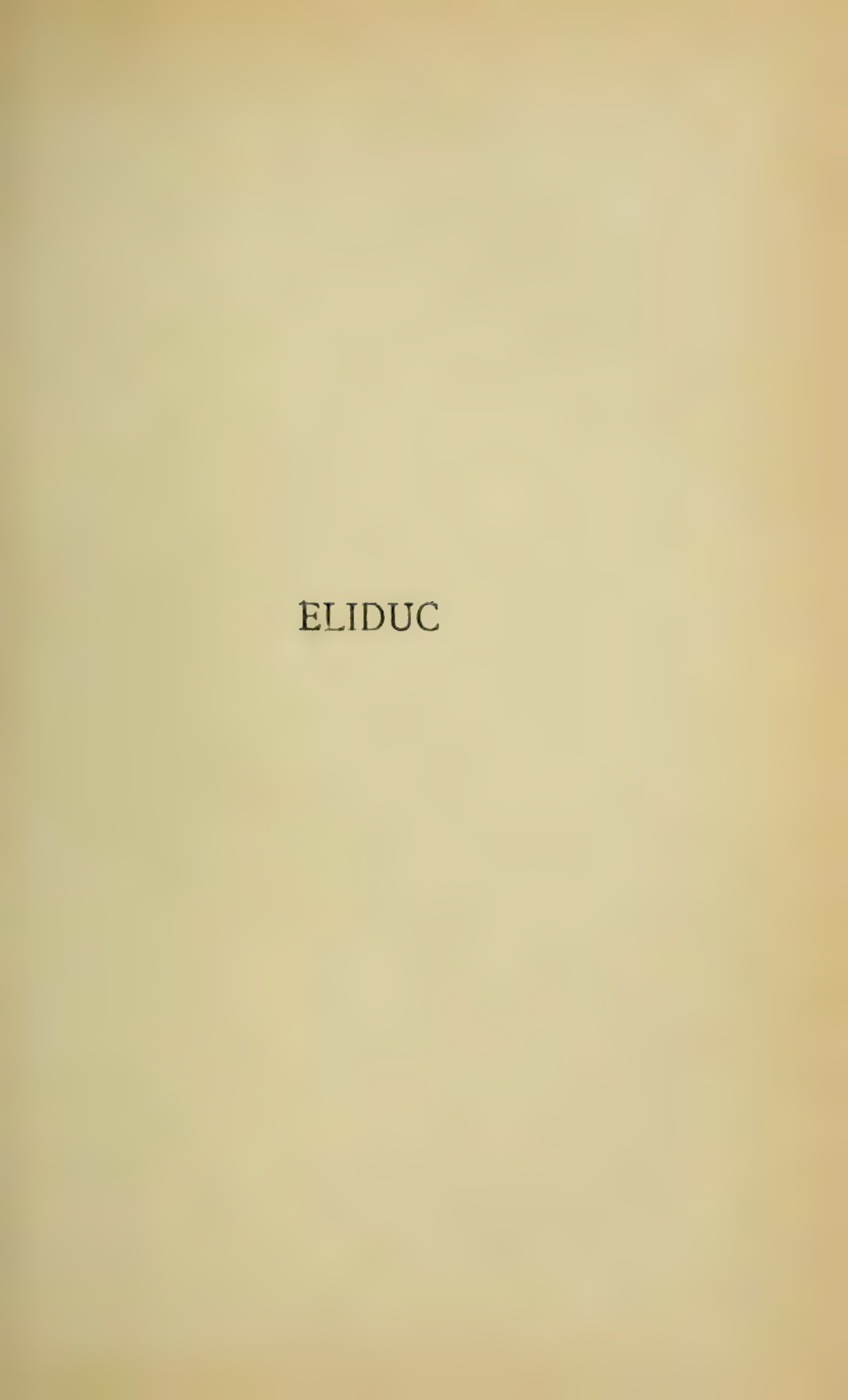
Mes quant ceo vint al desevrer,
Dunc comencierent a plurer.
Tristram en Wales s'en rala,
Tant que sis uncles le manda.

Pur la joie qu'il ot eüe
De s'amie qu'il ot veüe
Par le bastun qu'il ot escrit,
Si cum la reïne l'ot dit,
Pur les paroles remembrer,
Tristram, ki bien saveit harper,
En aveit fet un nuvel lai.
Asez briefment le numerai :
Gotelef l'apelent Engleis
Chievrefueil le nument Franceis.
Dit vus en ai la vérité,
Del lai que j'ai ici cunté.

. . . .

Pour les paroles rappeler, — Tristan qui savait bien harper, — En composa un nouveau Lai. — Brièvement le nommerai : — Goatleaf l'appellent en anglais, — Chèvrefeuil le nomment Français.





ELIDUC



ÉLIDUC

D'un mult anciën lai Breton
Le cunte e tute la raisun
Vus dirai, si cum jeo entent
La verité mun esciënt.

En Bretaigne ot un chevalier
Pruz e curteis, hardi e fier.

LAI D'ELIDUC.

En Bretagne eut un Chevalier — Preux et courtois, hardi et fier : — Eliduc eut nom; m'est avis — Qu'il n'y eut si brave au pays ; — Femme il épousa noble et sage, — De haute gent et grand parage. — Ensemble furent

Eliduc ot nun, ceo m'est vis,
N'ot si vaillant hume el païs.
Femme ot espuse, noble e sage,
De halte gent, de grant parage.
Ensemble furent lungement,
Mult s'entramerent leialment ;
Mes puis avint par une guerre
Que il ala soldees querre :
Iluec ama une meschine,
Fille ert a rei e a reïne,
Guilliadun ot nun la pucele,
El reialme nen ot plus bele.
La femme resteit apelee
Guildeluëc en sa cuntree,
D'eles dous a li lais a nun
Guildeluëc ha Guilliadun.

longuement ; — S'entr'aimèrent loyalement ; — Par une guerre advint ensuite — Qu'il alla prendre du service.

. . . .

Eliduc avait un seigneur, — Roi de Bretagne la Mineure, — Qui moult l'aimait et chérissait, — Loyalement il le servait. — Quand le Roi devait voyager,— Il avait la terre à garder. — Pour sa prouesse le retint ; — Pourtant de maux moult lui advint.

. . . .

Eliduc fu primes nomez,
Mes ore est li nuns remuëz,
Kar des dames est avenu
L'aventure dunt li lais fu.
Si cum avint, vus cunterai,
La verité vus en dirrai.

Elidus avait un seignur,
Rei de Bretaigne la Menur,
Ki mult l'amot e cherisseit,
E il leialment le serveit.
U que li reis déüst errer,
Il aveit la terre a guarder ;
Pur sa pruësce le retint.
Purtant de mielz mult li avint !
Par les forez poeit chacier ;
N'i ot si hardi forestier

A son Seigneur fut accusé,

. . . .

Qui bientôt lui donna congé.

. . . .

Eliduc ne savait pourquoi : — Il le requit souventefois — D'écarter les mauvais avis ;

. . . .

Moult l'avait volontiers servi ; — Mais le Roi pas ne répondit. — Ne pouvant rien lui faire ouïr, — Eliduc ne

Ki cuntredire li osast
Ne ja une feiz en grusçast.
Pur l'envie del bien de lui,
Si cum avient sovent d'altrui,
Esteit a sun seignur medlez
E empeiriez e encusez,
Que de la curt le cungea
Senz ceo qu'il ne l'araisuna.
Elidus ne saveit pur quei.
Soventes feiz requist le rei
Qu'il escundit de leis preïst
E que losenge ne creïst,
Mult l'aveit volentiers servi;
Mes li reis ne li respundi.
Quant il nel volt de rien oïr,
Si l'en covint idunc partir
A sa maisun en est alez,

peut que partir : — En sa maison s'en est allé ; — Il a tous ses amis mandés ; — Leur dit la colère du Roi. — Et combien il en a d'émoi

. . . .

En la terre ne veut rester ; — Il passera, dit-il, la mer ; — Au Royaume de Logre ira ;

Sa femme au pays laissera ; — A ses hommes commandera — Qu'ils la gardent fidèlement — Et ses amis également. — A ce conseil s'est arrêté ; — Puis s'est richement atourné ;—

Si a tuz ses amis mandez.
Del rei, sun seignur, lur mustra
E de l'ire que vers lui a.
Mult le servi a sun poeir,
Ja ne deüst mal gre aveir.
Li vileins dit par repruvier,
Quant tencë a sun charuier,
Qu'amurs de seignur n'est pas fiez.
Cil est sages e veziëz,
Ki leialté tient sun seignur,
Envers ses bons veisins amur.
Ne volt el païs arester,
Ainz passera, ceo dit, la mer ;
El reialme de Loengre ira.
Une piece s'i deduira.
Sa femme en la terre larra ;
A ses humes cumandera

Moult furent dolents ses amis, — Pour ce que d'eux se départit ; — Dix chevaliers il emmena, — Et sa femme le convoya ; — En voyant partir son seigneur — Elle démène grand'douleur ; — Mais il jure et elle le croit — Qu'il lui gardera bonne foi.

. . . .

A la mer vient, il est passé ; — En Totenois est arrivé.— Plusieurs Rois régnaient en la terre ; — Entre eux y eut

Que il la guardent leialement
E tuit si ami ensement.
A cel conseil s'est arestez,
Si s'est richement aturnez.
Mult furent dolent si ami
Pur ceo que d'els se departi.
Dis chevaliers od sei mena
E sa femme le cunveia.
Forment demeine grant dolur
Al departir de sun seignur ;
Mes il l'aseüra de sei
Qu'il li portera bone fei.
De lui se departi a tant.
Il tient sun chemin tut avant,
A la mer vient, si est passez ;
En Toteneis est arivez.
Plusurs reis ot en cele terre,

querelle et guerre. — Vers Excester en ce pays, — Un Roi puissant avait vieilli ;

. . . .

Une fille eut à marier. — Pour ce qu'il ne la veut donner, —

. . . .

Son royaume fut dévasté. — En un château l'avait enclose;

. . . .

Eliduc en ouit parler ; — Plus avant ne voulut aller. — D'autant qu'il a guerre trouvée, — Il veut rester en la

Entre els ourent estrif e guerre.
Vers Excestre en icel païs
Maneit uns huem mult poëstis.
Vielz huem e anciëns esteit
Ne nul heir madle nen aveit.
Une fille ot a mariër.
Pur ceo qu'il ne la volt doner
A sun per, cil le guerreiot,
Tute sa terre li guastot.
En un chastel l'aveit enclos.
N'ot el chastel hume si os
Ki cuntre lui osast eissir,
Estur ne meslee tenir.
Elidus en oï parler.
Ne voleit mes avant aler :
Quant iluec a guerre trovee,
Remaneir volt en la cuntree.

contrée;— Il veut porter secours au Roi, — Dont la terre est en désarroi; — Il veut à son pouvoir l'aider — Et à sa solde demeurer. — Un message lui envoya — Et par sa lettre lui manda — Que de chez soi était issu, — En ce pays était venu,

. . . .

Et, s'il le voulût retenir, — Sauf-conduit donnât par sa terre.

. . . .

Le rei ki plus esteit grevez
E damagiez e encumbrez
Voldra aidier a sun pocir
E en soldees remaneir.
Ses messages i enveia
E par ses letres li manda
Que de sun païs ert eissuz
E en s'aïe esteit venuz ;
Mes li remandast sun plaisir,
E s'il nel voleit retenir,
Cunduit li donast par sa terre,
Avant ireit soldees querre.
Quant li reis vit les messagiers,
Mult les ama, mult les ot chiers.
Sun cunestable a apelé,
E hastivement comandé
Que cunduit li apareillast

Le Roi ouït les messagers, — Moult les aima, moult les eut chers ; — Il appelle son connétable — Lui donne des ordres en hâte.

. . . .

Le sauf-conduit fut octroyé — Et pour Eliduc envoyé. — A grand honneur, il l'a reçu ; — Du Roi, il fut le bienvenu. — Son hôtel fut chez un Bourgeois,— Qui moult était sage et courtois ; — Fort belle chambre encourtinée — Lui a son hôte délivrée.

E que le barun amenast,
Si face ostels apareillier
U il peüssent herbergier ;
Tant lur face livrer e rendre
Cum il voldrunt le meis despendre.
Li cunduiz fu apareilliez
E pur Eliduc enveiez.
A grant honur fu receüz :
Mult par fu bien al rei venuz.
Sis ostels fu chiés un burgeis,
Ki mult fu sages e curteis ;
Sa bele chambre encurtinee
Li a li ostes delivree.
Elidus se fist bien servir.
A sun mangier faiseit venir
Les chevaliers mesaaisiez
Ki el burc erent herbergiez.

. . . .

Au *tiers* jour qu'il eut séjourné,— Le cri monta en la cité — Que les ennemis sont venus.— Par la contrée sont épandus ; — Jà voudront la ville assaillir — Et jusques aux portes venir ! — De la gent qui est étourdie — Eliduc a la noise ouïe : — Il s'est armé incontinent, — Ses compagnons également.

. . . .

« Seigneur, avec vous nous irons — Et ce que vous ferez

A tuz ses humes defendi
Que n'i eüst nul si hardi
Qui des quarante jurs primiers
Preïst livresiun ne deniers.
Al tierz jur qu'il ot surjurné
Li criz leva en la cité
Que lur enemi sunt venu
E par la cuntree espandu :
Ja voldrunt la vile asaillir
E des i qu'as portes venir.
Elidus a la noise oïe
De la gent ki est esturdie.
Il s'est armez plus n'i atent,
E si cumpaignun ensement.
Quatorze chevaliers muntanz
Ot en la vile surjurnanz
(Plusurs en i aveit nafrez

ferons ! » — Il leur répond : « *A vons merci* ! — Y aurait-il quelqu'un ici, — Qui connût un étroit passage — Où on leur pût faire dommage ?— Ils lui disent ; « Sire, par foi,— Dans ce détour, près de ce bois,— Il est une étroite carrière :

. . . .

Désarmés sur leurs palefrois — Ils s'en revont souventefois. »

. . . .

Eliduc leur a dit : «Amis, — La mienne foi vous garantis,

E des prisuns i ot asez).
Cil virent Eliduc munter.
Par les ostels se vunt armer ;
Fors de la porte od lui eissirent,
Que sumunse n'i atendirent.
« Sire, funt il, od vus irum
E ceo que vus ferez ferum ! »
Il lur respunt : « Vostre merci !
Avreit i nul de vus ici
Ki mal pas u destreit seüst
U l'um encumbrer les peüst ?
Se nus ici les atenduns,
Puet cel estre, nus justeruns ;
Mes ceo n'ateint a nul espleit
Ki altre cunseil en savreit. »
Cil li diënt : Sire, par fei,
Pres de cel bois en cel rosei

— En pareil lieu ne va souvent, — Qui doit perdre à bon escient.

. . . .

Vous êtes tous hommes du Roi — Et lui devez porter grand'foi : — Venez avec moi où j'irai ; — Et faites ce que je ferai. »

. . . .

Ils s'en sont jusqu'au bois allés ! — Près du chemin sont embusqués ;

La a une estreite charriere,
Par unt il repairent ariere.
Quant il avrunt fet lur eschec,
Si returnerunt par ilec ;
Desarmé sur leur palefreiz
S'en revunt il soventes feiz,
Si se metent en aventure
Cume de murir a dreiture. »
Bien tost les purreit damagier
E els laidir e empeirier.
Elidus lur a dit : « Amis,
La meie fei vus en plevis :
Ki en tel liu ne va suvent
U quide perdre a esciënt
Ja guaires ne guaaignera
Ne en grant pris ne muntera.
Vus estes tuit hume le rei,

. . . .

Eliduc leur a tout montré,— Et enseigné et devisé, — De quelle manière ils poindront — Quel cri d'armes ils pousseront. — Quand au détroit sont arrivés, — Eliduc a son cri poussé ; — Tous appela ses compagnons, — De bien faire les a semons (1) : — Ils y frappèrent durement,— Sans épargner homme vivant ; — L'ennemi fut tout ébahi ; —

(1) Admonestés, fait semonce.

Si li devez porter grant fei.
Venez od mei la u j'irai,
Si faites ceo que jeo ferai !
Jo vus asseür leialment,
Ja n'i avrez encumbrement,
Pur tant cume jo puis aidier.
Se nus poüm rien guaaignier,
Ceo nus iert turné a grant pris
De damagier noz enemis. »
Icil unt pris la seürté
Si l'unt des i qu'al bois mené.
Pres del chemin sunt embuschié,
Tant que cil se sunt repairié.
Elidus lur a tut mustré
E enseignié e devisé,
De quel maniere a els puindrunt
E cum il les escriërunt.

Tôt fut rompu et départi ; — En peu d'heures il fut vaincu. — Le connétable ont retenu — Et tant des autres chevaliers.

. . . .

Sur une tour était le Roi. — Pour ses gens il a grand effroi, — D'Eliduc il se plaignait fort ; — Car il croyait de prime abord — Qu'il avait mis en abandon — Ses chevaliers par trahison. — Ils s'en viennent tout attroupés — Et d'un lourd butin tout chargés ; — Comme ils revenaient au

Quant al destreit furent venu...
Elidus les a escriëz.
Tuz apela ses cumpaignuns,
De bien faire les a sumuns.
Il i ferirent durement.
Ne nes espargnierent nient.
Cil esteient tuit esbaï :
Tost furent rut e departi,
En poi d'ure furent vencu.
Lur cunestable unt retenu
E tant des altres chevaliers :
Tuit en chargent lur esquiërs.
Vint e cinc furent cil de ça,
Trente en pristrent de cels de la.
Del harneis pristrent a espleit :
Merveillus guaain i aveit.
Ariere s'en revunt tuit lié :

rempart — Bien plus nombreux qu'à leur départ, — Le Roi ne les reconnut point.

. . . .

La porte ordonna de fermer, — Et les gens sur les murs monter, — Pour leur tirer sus et frapper; — Point n'est besoin de ce métier. — Ils ont envoyé en avant — Un écuyer éperonnant, — Qui l'aventure leur raconte.

. . . .

Le Roi, quand la nouvelle ouït, — A merveille s'en

Mult aveient bien espleitié.
Li reis esteit sur une tur.
De ses humes a grant poür ;
D'Eliduc forment se pleigneit,
Kar il quidout e si cremeit
Que il ait mis en abandun
Ses chevaliers par traïsun.
Cil s'en vienent tuit aruté
E tuit chargié e tuit trussé.
Mult furent plus al revenir
Qu'ils n'esteient al fors eissir ;
Pur ceo les descunut li reis,
Si fu en dute e en suspeis.
Les portes cumande a fermer
E les genz sur les murs munter
Pur traire a els e pur lancier ;
Mes il n'en avrunt nul mestier,

réjouit : — Près de la tour est descendu ; — Encontre Eliduc est venu ; — De son exploit le remercie.

. . . .

Après ce fait que je vous dis, — Moult l'aima le Roi et chérit : — Un an entier l'a retenu — Et tous ceux avec lui venus ;

. . . .

De sa terre gardeur en fit.

Cil ourent envelé avant
Un esquiër esperunant,
Ki l'aventure li mustra
E del soldeier li cunta,
Cum il ot cels de la vencuz
E cum il s'esteit cuntenuz ;
Unkes tels chevaliers ne fu :
Lur cunestable a retenu
E vint e noef des altres pris
E mulz nafrez e mulz ocis.
Li reis quant la novele oï,
A merveille s'en esjoï.
Jus de la tur est descenduz
E encuntre Eliduc venuz.
De sun bien fait le mercia,
E il les prisuns li livra.
As altres depart le harneis ;

Eliduc fut courtois et sage, — Beau chevalier et preux et large. — La fille du Roi l'ouit nommer — Et les hauts faits de lui conter. — Par un sien chambellan privé — L'a requis, prié et mandé — Qu'il voulût la favorser — De quelque entretien familier.

. . . .

Eliduc répond qu'il ira — Et volontiers conversera. — Il a monté son destrier ; — Avec lui mène un chevalier ; — A la Pucelle va parler.

a sun ués ne retient que treis
Chevals ki li erent loé ;
Tut a departie duné
La sue part comunement
As prisuns et a l'altre gent.
Aprés cel fet que jeo vus di,
Mult l'ama li reis e cheri.
Un an entier l'a retenu
E cels ki sunt od lui venu,
La fiance de lui en prist ;
De sa terre guardein en fist.
Elidus fu curteis e sages,
Beals chevaliers e pruz et larges
La fille al rei l'oï numer
E les biens de lui recunter.
Par un suen chamberlenc privé
L'a requis, preié e mandé

. . . .

Par la main la Dame l'a pris — Et sur un lit se sont assis; — De plusieurs choses ont parlé : — Elle l'a longtemps contemplé — D'aspect de corps et de visage.

. . . .

Amour lui lance son message, — Qui lui conseille de l'aimer, — La fait pâlir et soupirer.

Eliduc, morne en son penser, — A son hôtel s'en est allé. — Pour la belle est en grand émoi, — La fille de son

Qu'a li venist esbaneier
E parler e bien acuintier ;
Mult durement s'esmerveillot
Que il a li ne repairot.
Elidus respunt qu'il irra,
Volentiers s'i acuintera.
Il est muntez sur sun destrier,
Od lui mena un chevalier ;
A la pucele vait parler,
Quant en la chambre dut entrer,
Le chamberlenc enveie avant ;
Cil s'ala alkes atarjant,
De ci que cil revint ariere.
Od dulz semblant, od simple chiere,
Od mult noble cuntenement
Parla mult afaitieement
E mercia la dameisele

Seigneur Roi — Qui tant doucement l'appela — Et de ce qu'elle soupira.

. . . .

De sa femme il lui ressouvint — Et du beau discours qu'il lui tint — Que bonne foi lui garderait, — Loyalement se contiendrait. — La Pucelle qui l'a connu — Voudra de lui faire son dru : — Jamais autant nul ne prisa ; — Si elle peut le retiendra. — Toute la nuit veilla ainsi, — Ne reposa ni ne

Guilliadun, ki mult fu bele,
De ceo que li plot a mander
Que il venist a li parler.
Cele l'aveit par la mein pris,
Desur un lit erent asis.
De plusurs choses unt parlé.
Icele l'a mult esguardé,
Sun vis, sun cors e sun semblant ;
Dit : en lui n'a mesavenant.
Forment le prise en sun curage.
Amurs i lance sun message
Ki la somunt de lui amer ;
Palir la fist e suspirer.
Mes el nel volt metre a raisun,
Qu'il ne li turt a mesprisun,
Une grant piece i demura ;
Puis prist cungié, si s'en ala.

dormit : — L'endemain est matin levée ;— A sa fenêtre elle est allée — Son chambellan a fait venir :

. . . .

«Mon Dieu, fait-elle, j'ai souci; — En mauvais exploit me voici ; — J'aime le nouveau Soudoyer, — Eliduc, le bon chevalier. — Oncques la nuit n'en ai repos, — Ni pour dormir les yeux ne clos. — Si par amour me veut aimer — Et de tout son corps assurer, — Je ferai trestout son plaisir, — Il lui peut grands biens advenir : — De cette terre il sera

El li duna mult a enviz ;
Mes nepurquant s'en est partiz.
A sun ostel s'en est alez.
Tuz est murnes et trespensez ;
Pur la bele est en grant esfrei
La fille sun seignur le rei,
Que tant dulcement l'apela
E de ceo qu'ele suspira.
Mult par se tient a entrepris
Que tant a esté el païs
Que ne la veüe sovent.
Quant ceo ot dit, si se repent :
De sa femme li remembra
E cum il li asseüra
Que bone fei li portereit
E leialment se cuntendreit.
La pucele ki l'ot veü

Roi. — Tant est sage, preux et courtois, — Que s'il ne m'aime par amour, — Me faut mourir de chagrin lourd. » — Quand elle a dit ce qu'il lui plaît, — Le chambellan qu'elle appelait — Lui a donné conseil loyal : — Ne lui doit-on tourner à mal. — « Dame, fait-il, si vous l'aimez, — Envoyez-lui et lui mandez — Ceinture ou lacet ou anneau.

. . . .

S'il le reçoit tout bonnement — Et joyeux soit du mandement, — Sûre soyez de son amour. — Il n'est empereur

Voldra de lui faire sun dru,
Unkes mes tant nul ne preisa ;
Se ele puet, sil retendra.
Tute la nuit veilla issi,
Ne reposa ne ne dormi.
El demain est matin levée ;
A une fenestre est alee.
Sun chamberlenc a apelé,
Tut sun estre li a mustré.
« Par fei, fet ele, mal m'estait !
Je sui cheüe en malvés plait:
Jeo eim le novel soldeier,
Eliduc, le bon chevalier !
Unkes anuit nen oi repos
Ne pur dormir les uiz ne clos.
Se par amur me vuelt amer
E de sun cors asseürer,

sous les cieux — Qui moult ne dût être joyeux — De pouvoir vous faire la cour.» — La damoiselle répondit, — Quand le conseil ouït de lui : — « Comment pourrai-je deviner, — S'il a de moi désir d'aimer ? — Oncque ne vis nul chevalier — Qui de cela se fit prier ; — Et s'il aimât ou s'il haït — Qui volontiers ne tînt et prît — Le présent qu'on lui envoyât : — Bien confuse qu'il me raillât ! — Sur le visage cependant — N'est-il ancun renseignement ? — Préparez-vous donc et allez ! » — « Je suis, fait-il, tout préparé. »

Jeo ferai trestut sun plaisir,
Si l'en puet granz biens avenir,
De ceste terre sera reis.
Tant par est sages e curteis,
Que s'il ne m'aime par amur,
Murir m'estuet a grant dolur ! »
Quant ele ot dit ceo que li plot,
Li chamberlens qu'ele apelot
Li a duné cunseil leial ;
Ne li deit hum turner a mal.
« Dame, fet il, quant vus l'amez,
Enveiez i si li mandez.
U ceinture u laz u anel
Enveiz li, si li tert bel.
Se il le receit bonement
E joius sei del mandement,
Seüre seiez de s'amur !

— « Un anneau d'or lui porterez ; — Ma ceinture lui donnerez, — Et mille fois le saluerez. » Le chambellan s'en est tourné.

. . . .

Elle reste à se désoler ; — « Lasse ! comme est mon cœur surpris — Pour un homme d'autre pays ! — Ne sais s'il est de haute gent, — S'il s'en ira hâtivement.

. . . .

Il n'a suz ciel empereür,
Se vus amez le voliëz,
Ki mult n'en deüst estre liez. »
La dameisele respundi,
Quant le cunseil de lui oï :
« Coment savrai par mun present
S'il a de mei amer talent ?
Jeo ne vi unkes chevalier
Ki se feïst de ceo preier,
Se il amast u il haïst,
Que volentiers ne retenist
Cel present qu'un li enveiast.
Mult harreie qu'il me gabast.
Mes nepurquant par les semblanz
Puet l'um conuistre les alquanz.
Aturnez vus e si alez ! »
« Jeo sui, fet il, tuz aturnez. »

Je pense s'il me blâmera. — S'il est courtois, gré me saura.

. . . .

Hélas ! s'il n'a de m'aimer cure, — Moult me tiendrai pour mal lotie : — Jamais n'aurai joie en ma vie ! » — Tant comme elle se tourmenta — Le chambellan moult se hâta ; — Vers Eliduc il est venu ; — A conseil lui a dit salut — Que la Pucelle lui manda — Et l'annelet lui présenta. — La ceinture lui a donnée ; — Le chevalier l'a remerciée. —

Un anel d'or li porterez
E ma ceinture li durrez !
Mil feiz le me saluërez ! »
Li chamberlens s'en est turnez
Ele remeint en tel maniere,
Pur poi ne l'apelë ariere.
E nequedent le lait aler,
Si se cumence a dementer :
«Lasse ! cum est mis quers suzpris
Pur un hume d'altre païs !
Ne sai s'il est de halte gent,
Si s'en ira hastivement,
Jeo remeindrai cume dolente.
Folement ai mise m'entente
Unkes mes n'i parlai fors ier
E or le faz d'amer preier.
Jeo quid que il me blasmera ;

L'annelet d'or met à son doigt ; — La ceinture ceint entour soi.

. . . .

Le chambellan s'en est parti ; — A sa Damoiselle reva, — Dedans sa chambre la trouva :

. . . .

— « Consent-il par amour m'aimer ? » — Il lui répond: « Ce m'est avis ;

. . . .

S'il est curteis, gre me savra
Ore est del tut en aventure,
E se il n'a de m'amur cure,
Mult me tendrai a mal baillie;
Ja mes n'avrai joie en ma vie. »
  Tant cum ele se dementa,
Li chamberlens mult se hasta.
A Eliduc esteit venuz.
A cunseil li a dit saluz
Que la pucele li mandot,
E l'anelet li presentot,
La ceinture li a donee.
Li chevaliers l'a merciëe.
L'anelet d'or mist en sun dei,
La ceinture ceinst en tur sei ;
Ne li vadlez plus ne li dist ;
Ne il niënt ne li requist,

— « De votre part le saluai — Et vos cadeaux lui présentai ; — De votre ceinture se ceint. — Et parmi les flancs bien s'étreint, — Et l'annelet met à son doigt. — Il n'en fut pas dit davantage. »

. . . .

« Or, oyez ce que je dirai : — S'il ne vous voulût moult grand bien, — De vous il n'eût accepté rien.

. . . .

«Dame,le Roi l'a retenu — Jusque dans un an par serment,

Fors tant que del suen li offri.
Cil n'en prist rien, si s'en parti.
A sa dameisele reva ;
Dedenz sa chambre la trova.
De part celui la salua
E del present la mercia.
« Di va, fet el, nel me celer !
Vuelt il mei par amurs amer ? »
Il li respunt : « Ceo m'est a vis.
Li chevaliers n'est pas jolis ;
Jeol tienc a curteis e a sage,
Que bien set celer sun curage.
De vostre part le saluai
E voz aveirs li presentai.
De vostre ceinture se ceinst
E par mi les flancs bien s'estreinst
E l'anelet mist en sun dei.

— Pour qu'il le serve noblement : — Assez pourrez avoir loisir — De lui montrer votre plaisir. » — Quand elle ouït qu'il demeurait, — Rudement se réjouissait.

. . . .

Ne savait rien de la douleur, — Où il fut depuis qu'il la vit ; — Oncques n'eut joie, mais grand ennui ;

. . . .

Car à sa femme avait promis.

. . . .

Ne li dis plus ne il a mei. »
« Nel receut il pur druerie ?
Puet cel estre, jeo sui traïe. »
Cil li a dit : « Par fei ne sai.
Ore oëz ceo que jeo dirai ! »
S'il ne vus volsist mult grant bien,
Il ne volsist del vostre rien !»
« Tu paroles, fet ele, en gas.
Jeo sai bien qu'il ne me het pas :
Unc ne li forfis de niënt,
Fors tant que jeo l'aim durement ;
E se purtant me vuelt haïr,
Dunc est il dignes de murir.
Ja mes par tei ne par altrui,
Des i que jeo parolge a lui,
Ne li voldrai rien demander ;
Jeo mëismes li vueil mustrer

En grand peine fut Eliduc; — Il est monté, ne tarde plus; — Ses compagnons appelle à soi; — Au château veut parler au Roi. — La Pucelle verra s'il peut : — C'est le motif pourquoi s'émeut. — De table le roi s'est levé ; — Auprès de sa fille est entré ; — Aux échecs commence à jouer, — Avec un baron d'outre-mer.

. . . .

Eliduc est allé avant ; — Le Roi lui fit moult beau semblant ; — Auprès de lui asseoir le fit ; — Appela sa fille et lui

Cum l'amurs de lui me destreint.
Mes jeo ne sai se il remeint. »
Li chamberlens a respundu:
« Dame, li reis l'a retenu
Desqu'a un an par sairement,
Qu'il le servira leialment.
Asez purrez aveir leisir
De mustrer lui vostre plaisir. »
Quant ele oï qu'il remaneit,
Mult durement s'en esjoeit ;
Mult esteit liee del sujur.
Ne saveit rien de la dolur
U il esteit, puis qu'il la vit.
Unkes n'ot joie me delit,
Fors tant com il pensa de li.
Mult se teneit a mal bailli,
Kar a sa femme aveit premis,

dit : — « Damoiselle, vous devriez — Condescendre à ce chevalier — Et lui faire moult grand honneur : — Entre cinq cents n'y a meilleur. » — Oh ! quand elle eut bien écouté — Ce que le maître a commandé, — Joyeuse fut la Damoiselle. — S'est dressée, son ami appelle ; — Loin des autres se sont assis. — Tous deux étaient d'amour épris ; — Elle ne l'ose interpeller, — Et il hésite à lui parler. — Pourtant il la remercia — Du beau présent qu'elle envoya : — Jamais il n'eut rien de si cher. — Elle répond au chevalier :

Ainz qu'il turnast de sun païs,
Que il n'amereit se li nun.
Ore est sis quers en grant friçun.
Sa leialté voleit guarder ;
Mes ne s'en puet niënt oster
Que il nen eint la dameisele,
Guilliadun, ki tant fu bele,
De li veeir e de parler
E de baisier e d'acoler ;
Mes ja ne li querra amur,
Que ne li turt a deshonur,
Tant pur sa femme guarder fei,
Tant pur ceo qu'il est od le rei.
En grant peine fu Elidus.
Il est muntez, ne targe plus ;
Ses cumpaignuns apele a sei.
Al chastel vet parler al rei.

. . . .

De lui veut faire son seigneur, — Pour tout l'amour qu'elle a au cœur.— Si elle ne peut l'obtenir, — Qu'il sache ceci retenir : — Jamais n'aura homme vivant !

. . . .

« Dame, fait-il, grand gré vous sai — De votre amour ; grand joie en ai.

. . . .

Pour un an j'ai promis au Roi ; — La fiance il a de moi

La pucele verra s'il puet :
C'est l'achaisuns pur quei s'esmuet.
Li reis est del mangier levez,
Es chambres sa fille est entrez.
As eschés cumence a juër
A un chevalier d'ultre mer ;
De l'oltre part de l'eschekier
Sa fille deveit enseignier.
Elidus est alez avant.
Li reis li fist mult bel semblant,
De juste lui seeir le fist.
Sa fille apele, si li dist :
« Damoiselle a cest chevalier
Vus devriëz bien aquintier
E faire lui mult grant honur ;
Entre cinc cenz nen a meillur. »
Quant la meschine ot esculté

prise : — N'en partirai en nulle guise, — Si sa guerre n'est terminée ; — Puis m'en irai en ma contrée ; — Car je ne veux ici rester, — Si de vous puis avoir congé. » — La Pucelle lui répondit : — « Ami, la vôtre grand merci ! — Tant vous êtes sage et courtois, — D'avance vous aurez fait choix — De ce qui sera fait de moi : — Par dessus tout vous aime et crois. »

. . . .

Tous les deux alors se sont tus — En son hôtel va Eliduc,

Ceo que sis sire ot cumandé,
Mult en fu liee la pucele.
Dresciee s'est, celui apele ;
Luinz des altres se sunt asis.
Amdui erent d'amur espris.
El ne l'osot araisuner,
E il dutot a li parler,
Fors tant que il la mercia
Del present qu'el li enveia,
Unkes mes n'ot aveir si chier.
Ele respunt al chevalier
Que de ceo li esteit mult bel.
Put ceo li enveia l'anel
E la ceinturete altresi,
Que de sun cors l'aveit saisi ;
Ele l'ama de tel amur,
De lui volt faire sun seignur ;

— Moult est joyeux, moult est content ; — A s'amie peut parler souvent: — Elle est sa *drue*, il est son *dru*.

Tant s'est de la guerre entremis, — Que bientôt a tenu et pris — Celui que le Roi guerroya, — Et toute la terre acquitta. — Moult fut prisé pour sa prouesse, — Pour son sens, et pour sa largesse ; — Moult lui était bien advenu. —

Dedans le terme que ce fut, — Son seigneur l'envoya

E s'ele ne puit lui aveir,
Une chose sace de veir :
Ja mes n'avra hume vivant.
Or li redie sun talent !
« Dame, fet-il ! grant gre vus sai
De vostre amur, grant joie en ai.
Quant jo sui tant de vus preisiez,
Durement en dei estre liez ;
Ne remeindra pas endreit mei.
Un an sui remés od le rei.
La fiance en a de mei prise ;
N'en partirai en nule guise ;
Des i que sa guerre ait finee.
Puis m'en irai en ma cuntree ;
Kar ne vueil mie remaneir,
Se cungié puis de vus aveir. »
La pucele li respundi :

chercher — Hors terre par trois messagers : — Moult est grevé et dommagé,— Encombré, pillé, saccagé : — Tous ses châteaux allait perdant — Et toute sa terre gâtant. — Moult s'était souvent repenti :

. . . .

Mauvais conseil avait suivi ;

. . . .

Pour son grand besoin le mandait, — Et suppliait, et conjurait,

« Amis, la vostre grant merci !
Tant estes sages e curteis,
Bien avrez perveü anceis
Que vus voldrez faire de mei.
Sur tute rien vus aim e crei. »
Bien s'esteient aseüré.
A cele feiz n'unt plus parlé.
A sun ostel Elidus vet ;
Mult est joius, mult a bien fet.
Sovent puet parler a s'amie,
Granz est entre els la druërie.
Tant s'est de la guerre entremis
Qu'il avait retenu e pris
Celui ki le rei guerreia,
E tute la terre aquita.
Mult fu preisiez pur sa pruesce,
Pur sun sen e pur sa largesce.

. . . .

Qu'il vint l'aider, ne tardât point ; — Car moult en avait grand besoin.— Eliduc ouït la nouvelle ; — Moult lui pesa pour la Pucelle ; — Car l'aimait de cœur anxieux — Et elle lui que plus ne peut ; — Mais n'eut entre eux nulle folie, — Légèreté ni vilenie.

. . . .

Dans un échange de cadeaux — Etait toute la druerie ; —

Mult li esteit bien avenu !
Dedenz le terme que ceo fu
Sis sire l'ot enveié querre
Treis messages fors de sa terre.
Mult ert grevez e damagiez
E encumbrez e empeiriez ;
Tuz ses chastels alot perdant
E tute sa terre guastant.
Mult s'esteit sovent repentiz
Que il de lui esteit partiz ;
Mal cunseil en aveit eü,
Quant malement l'aveit veü.
Les traïturs ki l'encuserent
E empeirierent e medlerent
Aveit jetez fors del païs
E en eissil a tuz jurs mis.
Par sun grant busuin le mandot

Ils se plaisaient de compagnie.— Elle se flattait de l'avoir,— Et retenir à son pouvoir.

. . . .

« Hélas ! fait-il, mal ai erré ; — En ce pays suis trop resté; — Par malheur vis cette contrée : — Une pucelle j'ai aimée, — Guilliardon, la fille du Roi, — Moult rudement et elle moi. — Si, loin d'elle, il me faut partir,— Un de nous deux devra mourir — Ou tous les deux hélas ! plutôt,— Et cependant aller me faut ! — Mon Seigneur m'a par bref mandé

E sumuneit e cunjurot
Par la fiance qu'il li fist
Quant il l'umage de lui prist,
Que s'en venist pur lui aidier ;
Kar mult en aveit grand mestier.
Elidus oï la novele.
Mult li pesa pur la pucele ;
Kar anguissusement l'amot
E ele lui que plus ne pot.
Mes n'ot entre els nule folie,
Jolivetė ne vilenie ;
De duneier e de parler
E de lur beals aveirs doner
Esteit tute la drüerie
Par amur en lur cumpaignie.
Ceo fu s'entente eu sun espeir.
El le quidot del tut aveir

— Et par un serment conjuré,— Et puis ma femme, d'autre part ; — Il me convient que j'aie égard : — Je ne puis rester davantage.

. . . .

Je ne puis épouser m'Amie : — Chrétienté ne le veut mie. — Il en va mal de toutes parts : — Mon Dieu ! pourquoi pareil départ ?

. . . .

Pour le besoin de mon seigneur, — Prendrai congé

E retenir s'ele peüst ;
Ne saveit pas que femme eüst.
« A las, fet il, mal ai erré !
Trop ai en cest païs esté !
Mar vi unkes ceste cuntree !
Une meschine i ai amee,
Guilliadun, la fille al rei,
Mult durement e ele mei.
Quant si de li m'estuet partir.
Un de nus estuvra murir
U ambedous, estre ceo puet.
E nepurquant aler m'estuet ;
Mis sire m'a par brief mandé
E par sairement conjuré
E ma femme de l'altre part.
Or me covient que jeo me guart !
Jeo ne puis mie remaneir,

devant le jour — Où je dois être de retour, — Selon l'engagement d'honneur. — A la Pucelle irai parler, — Toute mon affaire montrer. — Elle me dira son vouloir, — Et je ferai à mon pouvoir. »

Le Chevalier n'a plus tardé : — Au Roi va prendre son congé ; — L'aventure lui conte et dit. — Il lui montre la lettre et lit : — Par grand détresse son seigneur — A fait appel à sa valeur. — Le Roi ouït le mandement —

Ainz m'en irai par estuveir.
Sa m'amie esteie espusez,
Nel suferreit crestiëntez.
De tutes parz va malement.
Deus tant dut le departement !
Mes qui qu'il turt a mesprisun,
Vers li ferai tuz jurs raisun ;
Tute sa volenté ferai
E par sun cunseil errerai.
Li reis, sis sire a bone pais,
Ne quit que nuls le guerreit mais.
Pur le busuin de mun seignur
Querrai cungié devant le jur
Que mis termes esteit asis
Que od lui sereie el païs.
A la pucele irai parler
E tut mun afaire mustrer ;

Qu'il ne peut rester plus longtemps. — Moult est dolent et tourmenté; — Du sien lui a offert assez, — La tierce part de royauté, — Et son trésor abandonné ; — S'il veut rester, tant lui fera — Que pour toujours il le louera.— « Par Dieu, pour aujourd'hui, fait-il, — C'est que mon prince est en péril, — Et il m'a mandé de si loin ! — Je m'en irai pour son besoin; — Ne tarderai en nulle sorte ; — S'il me faut vous prêter main-forte — A vous reviendrai volontiers,— Avec grand train de chevaliers.» — De ce le Roi

Ele me dira sun voleir
E jol ferai a mun poeir. »
   Li chevaliers n'a plus targié ;
Al rei vait prendre le cungié.
L'aventure li cunte e dit,
Le brief li a mustré e lit
Que sis sire li enveia
Ki par destresce le manda.
Li reis oï le mandement
E qu'il ne remeindra niënt ;
Mult est dolenz e trespensez.
Del suen li a offert asez,
La tierce part de s'erité.
E sun tresur abandoné ;
Pur remaneir tant li fera
Dunt a tuz jurs le loëra.
« Par deu, fet il, a ceste feiz,

l'a remercié — Et bonnement congé donné ; — Tous les avoirs de sa maison — Lui met le Roi en abandon : — Or et argent, chiens et chevaux, — Et draps de soie, et bons et beaux. — Il en prit mesurablement. — Puis lui a dit aimablement — Qu'à sa fille parler irait — Moult volontiers, si lui plaisait. — Le Roi répond : « Ce m'est moult bel ! » — Lors, il envoie un damoisel, — Qui ouvre de la chambre l'huis : — Eliduc s'avance sans bruit ; — Quant elle le vit, l'appela — Et mille fois le salua.

Puis que mis sire est si destreiz
E il m'a mandé de si loin,
Jo m'en irai pur sun busoin,
Ne remeindrai en nule guise.
S'avez mestier de mun servise,
A vus revendrai volentiers
Od grant esforz de chevaliers. »
De ceo l'a li reis mercié
E bonement cungié doné.
Tuz les aveirs de sa maisun
Li met li reis en abandun,
Or et argent chiens et chevals
E dras de seie bons et beals,
Il en prist mesurablement
Puis il a dit avenantment
Qu'a sa fille parler ireit
Mult volentiers se lui plaiseit.

. . . .

Avant qu'il lui eût tout montré, — Ni congé pris, ni demandé, — Se pâma-t-elle de douleur — Et perdit toute sa couleur.— Quand Eliduc la voit pâmer,— Il se commence à désoler ; — La bouche lui baise souvent — Et il pleure moult tendrement; — Entre ses bras la prend et tient,—Tant que de pâmoison revient. — « Par Dieu, fait-il,ma douce Amie,— Souffrez un peu que je vous dise :— Vous êtes ma vie et ma mort, — Et en vous est tout mon confort. » —

Li reis respunt : « Ceo m'est mult bel. »
Avant enveie un dameisel,
Ki l'us de la chambre aovri.
Elidus vet parler a li.
Quant el le vit, si l'apela,
Sis milie fez le salua.
De sun afaire cunseil prent,
Sun eire li mustre briefment.
Ainz qu'il li eüst tut mustré
Ne cungié pris ne demândé,
Se pasma ele de dolur
E perdi tute sa culur.
Quant Elidus la veit pasmer,
Si se cumence a dementer.
La buche li baise sovent
Et si plure mult tendrement ;
Entre ses braz la prist e tint,

Pour ce prends-je conseil de vous, — Car confiance est entre nous. — Pour besoin vais en mon pays ;— De votre père ai congé pris ; — Mais je ferai votre plaisir — Quoi qu'un jour me doive advenir. » — « Or avec vous, m'emmènerez, — Fait-elle, puisque vous partez ; — Si ne pouvez, je m'occirai ; — Jamais joie ni bonheur n'aurai !» — Eliduc répond par douceur — Que moult l'aimait de tout son cœur : — «A votre père, douce amie, — Un serment ancien me lie : — Si je vous emmène avec moi,— Je lui parjurerai ma foi.

Tant que de pasmeisuns revint.
« Par deu, fet il, ma dulce amie,
Sufrez un poi que jo vus die :
Vus estes ma vie e ma morz,
En vus est trestuz mi conforz ;
Pur ceo preng jeo cunseil de vus,
Que la fiance a entre nus.
Pur busuin vois en mun païs,
A vostre pere ai cungié pris
Mes jeo ferai vostre plaisir,
Que que me deië avenir. »
« Od vus, fet ele, m'en menez,
Puis que remaneir ne volez !
U se ceo nun, jeo m'ocirai ;
Ja mes joie ne bien n'avrai. »
Elidus respunt par dulçur,
Ki mult l'amot de bone amur :

. . . .

Si congé me voulez donner — Et répit mettre, et jour nommer,— Si vous voulez que je revienne, — N'est rien au monde qui me tienne, — Pourvu que je sois vif et sain ; — Ma vie est toute entre vos mains ! » — Elle avait de lui grand amour ; — Terme lui donne et nomme jour.

. . . .

Grand deuil firent en se quittant ; — Leurs anneaux d'or entr'échangèrent, — Et doucement s'entrebaisèrent.

« Bele jeo sui par sairement
A vostre pere veirement
(Se jeo vus en menoe od mei,
Jeo li mentireie ma fei)
Des i qu'al terme ki fu mis.
Leialment vus jur e plevis,
Se cungié me volez doner
E respit metre e jur nomer,
Se vus volez que jeo revienge,
N'est riens el mund ki me retienge,
Pur ceo que sire vis e seins.
Ma vie est tute entre voz meins. »
Cele ot de lui la grant amur ;
Terme li dune et nume jur
De venir e pur li mener.
Grant duel firent al desevrer ;
Lur anels d'or s'entrechangierent

Il est jusqu'à la mer allé ;— Bon eut le vent, tôt est passé. — Quand Eliduc fut retourné, — Son Seigneur fut joyeux et gai, — Et ses amis et ses parents, — Et les autres également,— Et sa bonne femme surtout — Qui moult est belle, sage et douce ; — Mais il était toujours songeant.

. . . .

Sa femme en eut le cœur dolent ;

. . . .

Elle lui demandait souvent,— Si parfois il avait eu vent—

Et dulcement s'entrebaisierent.
Il est desqu'a la mer alez.
Bon ot le vent, tost est passez.
Quant Elidus est repairiez,
Sis sire en est joius e liez
E si ami e si parent
E li altre comunement
E sa bone femme sur tuz,
Ki mult est bele, sage e pruz.
Mes il esteit tuz jurs pensis.
Pur l'amur dunt il ert suzpris ;
Unkes pur rien que il veïst
Joie ne bel semblant ne fist,
Ne ja mes joie n'en avra,
Des i que s'amie verra.
Mult se cuntint sutivement.
Sa femme en ot le quer dolent,

Qu'elle eût méfait pour son mépris — Quand il était hors du pays.

. . . .

« Dame, fait-il, qu'on ne vous ait — Ni à mépris ni à méfait ; — Mais au pays où j'ai été — J'ai au Roi promis et juré — Que vers lui retourner je dois ; — Car il a grand besoin de moi. — Si le Roi, mon Sire, avait paix, — Ne resterais huit jours après :— Grand travail me faudra souffrir, Avant de pouvoir revenir.

Ne sot mie que ceo deveit ;
A sei meismes se pleigneit.
Ele li demandot suvent,
S'il ot oï de nule gent
Qu'ele eüst mesfet u mespris,
Tant cum il fu hors del païs ;
Volentiers s'en esdrescera
Devant sa gent, quant li plaira.
« Dame, fet il, pas ne vus ret
De mesprisun ne de mesfet.
Mes el païs u j'ai esté
Ai al rei plevi e juré
Que jeo dei a lui repairier ;
Kar de mei a mult grant mestier.
Se li reis mis sire aveit pais
Ne remeindreie uit jurs aprés
Grant travail m'estuvra sufrir,

. . . .

Avec son prince Eliduc fut ; — Moult l'a aidé et secouru ; — Par son conseil il voyagea, — Et toute la terre garda ; — Mais lorsque le terme approcha — Que la Pucelle lui nomma, — De paix faire s'est entremis. — Tous accorda ses ennemis ; — Puis à partir s'est préparé — Avec les gens qu'il doit mener. — Prend avec lui son chambellan, — Ses deux neveux qu'il aime tant,

. . . .

Ainz que jeo puisse revenir.
Ja, des i que revenuz seie,
N'avrai joie de rien que veie ;
Kar ne vueil ma fei trespasser. »
A tant le lait la dame ester.
Elidus od sun seignur fu.
Mult li a aidié e valu ;
Par le cunseil de lui errot
E tute la terre guardot.
Mes quant li termes apreça,
Que la pucele li numa,
De pais faire s'est entremis :
Tuz acorda ses enemis.
Puis s'est apareilliez d'errer
Od quel gent il voldra mener.
Ses dous nevuz qu'il mult ama
E un suen chamberlenc mena

Et ses écuyers seulement : — Il n'eut point souci d'autres gens. — Il leur fit promettre et jurer — De toute l'affaire celer.

En mer se mit, plus n'y attend : — Outre furent hâtivement ; — En la contrée est arrivé — Où il était plus désiré. — Or, Eliduc fut moult rusé ; — Loin du hâvre s'est hébergé. — Il ne voulait mie être vu, — Ni découvert, ni reconnu ; — Son chambellan appareilla — Et à sa douce

(Cil ot de lur cunseil esté
E le message aveit porté)
E ses esquiërs sulement ;
Il nen ot cure d'altre gent.
A cels fist plevir e jurer
De tut sun afaire celer.
En mer se mist, plus n'i atent.
Ultre furent hastivement.
En la cuntree est arrivez,
U il esteit plus desirez.
Elidus fu mult veziëz,
Luin des hafnes s'est herbergiez :
Ne voleit mie estre veüz
Ne trovez ne recuneüz.
Sun chamberlenc apareilla
E a s'amie l'enveia,
Si li manda que venuz fu

l'envoya. — Il lui mande qu'il est venu — Qu'il s'est à son ordre tenu. — La nuit, quand tout est avespré (1), — Il sortira de la cité — Le chambellan à son côté,

. . . .

Il avait tout changé d'habits ; — A pied s'en alla sans sursis ; — A la cité marcha tout droit, — Où était la fille du Roi. — Tant a cherché, tout s'est enquis, — Que dedans la chambre s'est mis ; — A la Pucelle dit salut — Et que son

(1) Dans l'ombre du soir.

Bien aveit sun cumand tenu ;
La nuit quant tut iert avespré,
S'en eissira de la cité ;
Li chamberlens od li ira,
E li encuntre li sera.
Cil aveit tuz changiez ses dras.
A pié s'en vet trestut le pas ;
A la cité ala tut dreit,
U la fille le rei esteit.
Tant aveit purchacié e quis,
Que dedenz la chambre s'est mis.
A la pucele dist saluz
E que sis amis ert venuz.
Quant ele a la novele oïe,
Tute fu murne e esbaïe ;
De joie plure tendrement
E celui a baisié suvent.

Ami est venu. — Quand elle a la nouvelle ouïe, — Elle reste toute ébahie, — De bonheur pleure tendrement. — Plusieurs fois l'embrasse gaîment — Il lui a dit qu'au soir tombant, — Ils partiront incontinent, — Tout le jour ont ainsi été, — Et leur chemin bien concerté. — La nuit, quand tout fut endormi, — De la ville s'en sont partis.

. . . .

Pour que personne ne la voie,—S'est revêtue d'un drap de soie - D'or délicatement brodé, - D'un court mantel s'est affublée.

Il li a dit qu'a l'avesprer
L'en estuvra od lui aler.
Tut le jur unt issi esté
E lur eire bien devisé.
La nuit quant tu fu aseri,
De la vile s'en sunt parti
Li dameisels e ele od lui,
E ne furent mais que il dui.
Grant poür a qu'um ne la veie.
Vestue fu d'un drap de seie,
Menuëment a or brosdé ;
Un curt mantel ot afublé.
Luinz de la porte al trait d'un arc
La ot un bois, clos d'un bel parc.
Suz le paliz les atendeit
Sis amis, ki pur li veneit.
Li chamberlens la l'amena,

Loin de la porte, au trait d'un arc, — Là est un bois clos d'un beau parc : — Sous le palis les attendait — Son ami qui la souhaitait. — Le chambellan là l'amena ; — Eliduc descend,la baisa. — Grand joie ont de se retrouver ; — Sur un cheval la fait monter. — Et il monte ; les rênes prend :— Ensemble vont hâtivement ; — En la nef entrent sans surseoir : — Viennent au hâvre à Totenois, — Nuls témoins que ses compagnons — Et sa douce Guilliardon. — Bon vent eurent à volonté — Et tout le temps bien assuré ;

E il descent, si la baisa.
Grant joie funt a l'assembler.
Sur un cheval la fis munter,
E il munta, sa resne prent,
Od li s'en vet hastivement.
Al hafne vient a Toteneis.
En la nef entrent demaneis ;
N'i ot hume se les suens nun
E s'amie Guilliadun.
Bon vent ourent e bon oré
E tut le tens aseüré.
Mes quant il durent ariver,
Une turmente ourent en mer,
E uns venz devant els leva
Ki luin del hafne les geta ;
Lur verge bruisa e fendi
E tut lur sigle desrumpi.

— Mais, quand ils durent arriver, — Une tourmente eurent en mer — Et un vent devant eux leva, — Qui loin du hâvre les jeta. — Leurs vergues brisa et fendit — Et toutes leurs voiles rompit. — Dieu réclament dévotement, — Saint-Nicolas et Saint-Clément, — Et Madame Sainte-Marie, — Qui vers son Fils pour eux supplie, — Qu'il les guérisse de périr — Et au hâvre puissent venir.— Une heure arrière,une autre avant, — Ainsi allaient en côtoyant ; — Moult étaient proches de tourment : — Un des matelots hautement —

Deu recleiment devotement,
Seint Nicholas e seint Clement
E madame seinte Marie
Que vers sun fiz lur querge aïe,
Qu'il les guarisse de perir
E qu'al hafne puissent venir.
Une hure ariere, une altre avant
Issi alouent costeiant.
Mult esteient pres de turment.
Uns des eschipres haltement
S'est escriëz : « Que faimes nus ?
Sire ça enz avez od vus
Cele par qui nus perissuns.
Ja mes a terre ne vendruns !
Femme leial espuse avez
E sur celi altre en menez
Cuntre deu e cuntre la lei,

S'est écrié : « Que faisons-nous ? — Seigneur, vous avez avec vous — Celle par qui nous périssons : — Jamais à terre ne viendrons ! — Femme loyale, épouse avez — Et, sur la nef, autre emmenez, — Contre Dieu et contre la loi, — Contre droiture et contre foi : — Laissez-nous la jeter en mer ; — Nous pourrons ensuite arriver ! » — Eliduc ouït ce qu'il dit :

. . . .

— « Fils à putain, fait-il, mauvais. — Traitre et félon, ne parle mais ! — Si je pouvais laisser m'Amie, — Tu me

Cuntre dreiture et cuntre fei.
Laissiez la nus geter en mer,
Si poüm sempres ariver. »
Elidus oï que cil dist,
E a poi d'ire nen esprist.
« Fiz a putain, fet il, malvais,
Fel traïtre, nel dire mais !
Se m'amie leüst laissier,
Jeol vus eüsse vendu chier. »
Mes entre ses braz la teneit
E cunfortout ceo qu'il poeit
Del mal que ele aveit en mer
E de ceo qu'ele oï numer
Que femme espuse ot sis amis,
Altre que li, en sun païs.
Desur sun vis cheï pasmee,
Tute pale, desculuree.

paîrais ta vilenie. » — Mais entre ses bras la tenait, — Et confortait comme il pouvait, — Du mal qu'elle avait en la mer — Et de ce qu'elle oyait nommer : — Avait épousé son Ami — Une autre qu'elle en son pays. — Sur le visage chut pâmée, — Toute pâle, décolorée ; — En la pâmoison demeura, — Et ne revint, ni soupira. — Eliduc avec lui l'emporte. — Pensait pour vrai qu'elle fût morte ; — Moult fait grand deuil; il s'est levé ; — Vers l'écuyer il est allé;— L'a féru d'un coup d'aviron; — L'a renversé tout de son long.

En la pasmeisun demura,
Qu'el ne revint ne suspira.
Cil ki ensemble od lui l'en porte
Quidot pur veir qu'ele fust morte.
Mult fet grant doel. Sus est levez,
Vers l'eschipre en est tost alez.
De l'avirun si l'a feru
Qu'il l'abati tut estendu.
Par le pié l'en a jeté fors ;
Les undes en portent le cors.
Puis qu'il l'ot lancié en la mer,
A l'estiere vait governer.
Tant guverna la nef e tint,
Le hafne prist, a terre vint.
Quant il furent bien arivé,
Le pont mist jus, ancre a geté.
Encor jut ele en pasmeisun,

— Par le pied il l'a jeté hors : — Les ondes emportent le corps. Après qu'il l'eut lancé en mer, – A la barre va gouverner. — Tant gouverna la nef et tint, — Le hâvre prit, à terre vint. — Quand ils furent bien arrivés, — Le pont mit bas, ancre a jeté, – Encor git-elle en pâmoison.

. . . .

Eliduc faisait moult grand deuil.

. . . .

Nen ot semblant se de mort nun.
Elidus faiseit mult grant doel ;
Iluec fust morz od li sun voel.
A ses cumpaignuns demanda
Quel cunseil chescuns li durra
U la pucele portera ;
Kar de li mais ne partira,
Si sera enfuïe e mise
Od grant honur, od bel servise
En cimiterie beneeit ;
Fille ert a rei, s'en aveit dreit.
Cil en furent tuit esguaré,
Ne li aveient rien loé.
Elidus prist a purpenser
Quel part il la purra porter.
Sis recez fu pres de la mer,
Estre i peüst a sun digner.

A ses compagnons demanda — Quel conseil chacun donnera, — Où la Pucelle portera ; — Car d'elle jà ne partira,— Qu'elle ne soit en terre mise,— A grand honneur et belle guise, — En un cimetière bénit, — Comme son rang voulait qu'on fit. — Ils en étaient tout égarés : — Ne lui surent rien conseiller. — Eliduc se prit à songer — En quel lieu la pourra porter : — Son manoir voisinait la mer ; — Etre y pouvait à son dîner; — Une forêt avait entour ;— Trente lieues avait de longueur : — Un saint ermite y

Une forest aveit en tur,
Trente liwes ot de lungur.
Uns seinz hermites i maneit
E une chapele i aveit ;
Quarante anz il aveit esté.
Meinte feiz ot a lui parlé.
A lui, ceo dist, la portera,
En sa chapele l'enforra ;
De sa terre tant i durra,
Une abeïe i fundera,
Si i metra cuvent de moignes
U de nuneins u de chanoignes,
Ki tuz jurs preierunt pur li ;
Deus li face bone merci !
Ses chevals a faiz amener,
Sis cumande tuz a munter.
Mes la fiance prend d'icels

demeurait — Et une chapelle y avait ; — Quarante ans y était resté ; — Maintes fois lui avait parlé. — A lui, dit-il, la portera ; — En la chapelle l'enfouira ; — De sa terre tant donnera, — Une abbaye y fondera ; — Il y mettra couvent de moines — Ou de nonnains ou de chanoines, — Qui tous les jours prieront pour elle ; — Dieu lui fasse grâce éternelle. — Ses chevaux a fait amener ; — Commande à ses gens de monter ; — Mais ils doivent d'abord jurer — Que le secret sera gardé. — Devant lui sur son palefroi — Son amie emporte

Que il n'iert descuverz par els.
Devant lui sur sun palefrei
S'amie porte ensemble od sei.
Le dreit chemin unt tant erré
Qu'il esteient el bois entré.
A la chapele sunt venu,
Apelé i unt e batu ;
N'i troverent kis respundist
Ne ki la porte lur ovrist.
Un des suens fist ultre passer,
La porte ovrir e desfermer.
Uit jurs esteit devant finiz
Li seinz hermites, li parfiz.
La tumbe novele trova.
Mult fu dolenz, mult s'esmaia.
Cil voleient la fosse faire,
(Mes il les fist ariere traire),

avec soi.— Le droit chemin ont tant marché — Que dans le bois ils sont entrés. — A la chapelle sont venus, — Appelé y ont et battu : — Ne trouvèrent qui répondît,— Ni qui la porte leur ouvrît.— Un des siens fit outrepasser, — La porte ouvrir et défermer : — Huit jours avant était fini — L'ermite que le ciel bénit. — La tombe nouvelle trouva; — Moult fut dolent et lamenta. — Les siens voulaient la fosse faire; — Où il devait placer s'Amie, — Mais il les fit mettre en arrière. — Il leur a dit : « Ce n'y a mie ; — Avant d'avoir

U il deüst metre s'amie.
Il lur a dit : « Ceo n'i a mie,
Ainz en avrai mun conseil pris
A la sage gent del païs,
Cum purrai le liu eshalcier
U d'abeïe u de mustier.
Devant l'alter la culcherum
E a deu la cumanderum. »
Il a fet aporter ses dras,
Un lit li funt ignelepas ;
La meschine desus culchierent
E cum pur morte la laissierent.
Mes quant ceo vint al departir,
Dunc quida il de doel murir ;
Les uiz li baisa e la face.
« Bele, fet il, ja deu ne place
Que ja mes puisse armes porter

mon conseil pris — Auprès des sages du pays,— Comment pourrai ce lieu orner — Ou d'abbaye ou de moûtier. — Devant l'autel la coucherons ; — A Dieu la recommanderons.» — Il a fait les draps apporter; — Un lit lui est fait sans tarder, — La Pucelle dessus placèrent — Et comme morte la laissèrent : — Mais quand il fallut la quitter, — Il pensa de deuil expirer.— Les yeux et la face il lui baise:— «Belle, fait-il, à Dieu ne plaise — Que jamais puisse armes porter, — Ni au siècle vivre et durer ! — Pour votre malheur vous

N'el siecle vivre ne durer !
Bele amie, mar me veïstes !
Dulce chiere, mar me siwistes !
Bele, ja fussiez vus reïne,
Ne fust l'amurs leials e fine,
Dunt vus m'amastes leialment.
Mult ai pur vus mun quer dolent.
Le jur que jeo vus enforrai,
Ordre de moigne recevrai ;
Sur vostre tumbe chescun jur
Ferai refreindre ma dolur. »
Atant s'en part de la pucele,
Si ferme l'us de la chapele.

A sun ostel a enveié
Sun message, si a nuncié
A sa femme que il veneit,

me vîtes, — Ma douce chère, et me suivîtes, — Vous auriez couronne royale, — Ne fût l'amour fine et loyale, — Dont vous m'aimâtes fervemment ; — Moult ai pour vous mon cœur dolent. — Le jour que vous enterrerai, — Ordre de moine recevrai ; — Sur votre tombe chaque jour — Ferai refreindre mon amour ! » — Alors il quitte la Pucelle ; — Et ferme l'huis de la chapelle.

A son hôtel a envoyé — Son message, fait annoncer —

Mes las e travailliez esteit.
Quant el l'oï, mult en fu liee.
Cuntre lui s'est apareilliee.
Sun seignur receit bonement,
Mes poi de joie l'en atent ;
Kar unkes bel semblant ne fist
Ne bone parole ne dist.
Nuls ne l'osot metre a raisun.
Dous jurs esteit en la maisun.
La messe oeit bien par matin,
Puis se meteit suls al chemin.
El bois alot a la chapele
La u giseit la dameisele.
En la pasmeisun la trovot :
Ne reveneit, ne suspirot.
De ceo li semblot granz merveille,

A sa femme qu'il arrivait; — Mais las et travaillé était, — Quand elle l'ouït, de plaisir — S'est préparée à l'accueillir ; — Son Seigneur reçoit bonnement ; — Mais bien peu de joie il lui rend, — Car oncques beau semblant ne fit, — Ni bonne parole ne dit. — Nul ne l'osait mettre à raison (1), — Deux jours resta en la maison. — La messe oyait bien le matin ; — Puis il se mettait en chemin ; — Au bois allait à la chapelle — Là où gisait la

(1) Adresser la parole.

Qu'il la veeit blanche et vermeille ;
Unkes la colur ne perdi
Fors un petit qu'ele enpali.
Mult anguissusement plurot
E pur l'alme de li preiot.
Quant aveit feite sa preiere,
A sa maison alot ariere.

Un jur a l'eissir del mustier
L'aveit sa femme fet guaitier
Un suen vadlet ; mult li premist
De luinz alast e si veïst
Quel part sis sire turnereit,
Chevals et armes li durreit.
Cil a sun comandement fait.
El bois se met, aprés lui vait,

Damoiselle : — En la pâmoison la trouvait, — Ne revenait, ne soupirait ; — De ce lui semblait grand merveille — Qu'il la voyait blanche et vermeille. — Oncques la couleur ne perdit, — Hormis un peu qu'elle pâlit. — Moult angoisseusement pleurait — Et pour l'âme d'elle priait. — Quand avait faite sa prière, — Vers sa demeure allait arrière :

Un jour, au sortir du moûtier, — L'avait sa femme fait guetter — Par son valet ; moult lui promit, — Pour qu'il allât et ainsi vît — Par où son seigneur tournerait : — Chevaux

Si qu'il ne l'a aparceü,
Bien a esguardé e veü
Cument en la chapele entra ;
Le duel oï qu'il demena.
Ainz qu'Elidus s'en seit eissuz,
Est a sa dame revenuz.
Tut li cunta que il oï,
La dolur la noise e le cri
Cum fet sis sire en l'ermitage.
Ele en mua tut sun curage.
La dame dist : « Sempres iruns !
Tut l'ermitage cercheruns !
Mis sire deit, ceo quit, errer ;
A la curt vet al rei parler.
Li hermites fu morz pieç'a ;
Jeo sai asez que il l'ama,

et armes recevrait. — Ses ordres suivit le varlet. — Suit Eliduc, au bois se met — Jusqu'à ce qu'il l'ait aperçu ; — Bien il l'a regardé et vu. — Comment en la chapelle entra ; — Le deuil ouït qu'il démena. — Avant qu'Eliduc soit issu, — Est vers sa Dame revenu ; — Et lui conta ce qu'il ouït, — La douleur, la noise et le cri, — Que fait son maître en l'ermitage ; — Elle en mua tout son courage. — La Dame dit : « Bien vite irons ; — Tout l'ermitage explorerons. »

. . . .

Mes ja pur lui ceo ne fereit
Ne tel dolur ne demerreit. »
A cele feiz le lait issi.

Cel jur meïsme aprés midi
Vait Elidus parler al rei.
Ele prent le vadlet od sei;
A l'ermitage l'a menee.
Quant en la chapele est entree
E vit le lit a la pucele,
Ki resemblot rose nuvele,
Del cuvertur la descovri
E vit le cors tout eschevi,
Les bras luns e blanches les meins
E les deiz grailes, luns e pleins.
Or set ele la verité,

L'ermite en ces lieux expira.—Je sais assez comme il l'aima; — Mais jà pour lui ce ne ferait,— Ni telle douleur ne crierait. »

. . . .

Ce jour même, l'après-midi, — Eliduc va parler au Roi : Elle prend le page avec soi; — A l'ermitage il l'a menée.— En la chapelle elle est entrée — Et voit le lit à la Pucelle — Qui ressemblait rose nouvelle;— Des courtines la découvrit — Et vit le beau corps tant joli,— Les bras longs et blanches les mains, — Et les doigt grêles, longs et pleins.— Or sait-

Pur quei sis sire a duel mené.
Le vadlet avant apela
E la merveille li mustra.
« Veiz tu, fet ele, ceste femme,
Ki de belté resemble gemme ?
Ceo est l'amie mun seignur,
Pur qui il meine tel dolur.
Par fei, jeo ne m'en merveil mie,
Quant si bele femme est perie.
Tant par pitié, tant par amur
Ja mes n'avrai joie nul jur. »
Ele cumença a plurer
E la meschine a regreter.
Devant le lit s'asist plurant.
Une musteile vint curant,
De suz l'alter esteit eissue ;

elle la vérité, — Pourquoi son Sire a deuil mené. — Lors elle appelle le Varlet — Et lui dévoile le secret : — «Vois-tu, fait-elle, cette femme — Dont la beauté semble une gemme; — Elle est l'amie de mon seigneur: — Tel est l'objet de sa douleur ! —Ma foi, je ne m'étonne mie -- Quand si belle femme est périe, — Tant par pitié, tant par amour, — Jamais n'aura bonheur nul jour.» – Lors, elle commence à pleurer, — Et la pucelle regretter.— Devant le lit s'assit pleurant ; — Une belette vint courant. — De sous l'autel était isssue, — Et le Varlet l'avait férue, — Pour ce que

E li vadlez l'aveit ferue
Pur ceo que sur le cors passa,
D'un bastun qu'il tint la tua.
En mi l'aire l'aveit getee.
Ne demura qu'une loëe,
Quand sa cumpaigne i acurut,
Si vit la place u ele jut.
En tur la teste li ala
E del pié suvent la marcha.
Quant ne la pot faire lever,
Semblant faiseit de duel mener.
De la chapele esteit eissue;
As herbes est el bois venue.
Od ses denz a prise une flur,
Tute de vermeille colur.
Hastivement revait ariere.

sur le corps passa ; — D'un bâton qu'il tint la tua. — Emmi l'aire l'avait jetée.

. . . .

Quand sa compagne vint et vit — La place où la belette gît, — Entour la tête lui alla, — Et du pied souvent la marcha. — Quand ne la put faire lever, — Semblant faisait de deuil mener ;— De la chapelle était issue; — Aux herbes est au bois venue ; — De ses dents a pris une fleur — Toute de vermeille couleur ; — Hâtivement revient arrière.

Dedenz la buche en tel maniere
A sa cumpaigne l'aveit mise,
Que li vadlez aveit ocise,
En es l'ure fu revescue.
La dame l'a aparceüe.
Al vadlet crie : « Retien la !
Getez, frans huem ! mar s'en ira ! »
E il geta, si la feri,
Que la florete li cheï.
La dame lieve, si la prent.
Ariere va hastivement.
Dedenz la buche a la pucele
Meteit la flur ki tant fu bele.
Un petitet i demura,
Cele revint e suspira ;
Aprés parla, les uiz ovri.

— Dans la bouche en telle manière — A sa compagne l'avait mise, — Que le varlet avait occise : — En même heure fut *revécue* (1). — La Dame l'a bien aperçue : — Au varlet crie : Va, retiens-la, — De ton bâton que jettera ! » — Et il jeta, et la frappa — Que la fleurette lui tomba. — La Dame se lève et la prend ; — Arrière va hâtivement ; — Dedans la bouche à la Pucelle — Place la fleur qui tant fut belle. — Un bref moment y demeura ; — La jeune fille soupira;

(1) Ressuscitée.

« Deus, fet ele, tant ai dormi ! »
Quant la dame l'oï parler,
Deu cumença a merciër.
Demande li ki ele esteit,
E la meschine li diseit :
« Dame, jo sui de Loengre nee,
Fille a un rei de la cuntree,
Mult ai amé un chevalier,
Eliduc, le bon soldeier.
Ensemble od lui m'en amena.
Pechié a fet qu'il m'engigna !
Femme ot espuse, nel me dist
Ne unkes semblant ne m'en fist.
Quant de sa femme oï parler,
De duel que oi m'estut pasmer.
Vileinement descunseilliee

— Après parla, les yeux ouvrit : — « Dieu, fait-elle, tant a dormi ! » — Quant la Dame l'ouït parler, — Dieu commence à remercier, — Lui demande qui elle était, — Et la Pucelle lui disait ; — « Dame, je suis de Logres née, — Fille d'un roi de la contrée ; — Moult ai aimé un Chevalier, — Eliduc, le bon soudoyer ; — Ensemble avec lui m'emmena ; — Péché a fait qu'il me charma. — Femme épousa ; ne me le dit, — Ni oncques semblant ne m'en fit. — Quand de sa femme ouïs parler, — De deuil je me sentis pâmer : — Vilainement deconseillée — M'a en autre terre laissée ; — M'a trahie et

M'a en altre terre laissiee.
Traïe m'a, ne sai que deit.
Mult est fole, ki hume creit ! »
« Bele, la dame li respunt,
N'a rien vivant en tut le munt
Ki joie li feïst aveir ;
Ceo vus puet hum dire pur veir.
Il quide que vus seiez morte,
A merveille se descunforte,
Chescun jur vus a reguardee,
Bien quid qu'il vus trova pasmee.
Jo sui s'espuse veirement ;
Mult ai pur lui mun quer dolent.
Pur la dolur que il menot
Saveir voleie u il alot.
Aprés lui vinc, si vus trovai :

ne sait que doit : — Moult est folle qui homme croit ! » — « Belle, la Dame lui répond, — Il n'est chose vivante au monde — Qui plaisir goûter lui ferait ; — On peut vous le dire pour vrai. — Il pense que vous êtes morte ; — A merveille se déconforte. — Chaque jour vous a regardée ; — Pense qu'il vous trouva pâmée. — Je suis son épouse vraiment ; — Moult ai pour lui mon cœur dolent, — Pour la grand'-douleur qu'il menait ; — Voulais savoir où il allait : — Après lui vins et vous trouvai. — Vous vois vivante ; joie en ai ; — Avec moi vous emmènerai — Et à votre ami vous rendrai. —

Que vive estes, grant joie en ai.
Ensemble od mei vus en merrai
E a vostre ami vus rendrai.
Del tut le vueil quite clamer,
E si ferai mun chief veler. »
Tant l'a la dame confortee
Qu'ensemble od li l'en a menee.

Sun vaslet a apareillié
E pur sun seignur enveié.
Tant erra cil qu'il le trova,
Avenantment le salua,
L'aventure li dit e cunte.
Sur un cheval Elidus munte,
Unc n'i atendi cumpaignun,
La nuit revint a sa maisun.

— De tout le veux quitte clamer (1), — Et ferai ma tête voiler. » — Tant l'a la dame confortée — Qu'avec elle *l'*a emmenée ; — Son varlet elle a dépêché — Et vers son seigneur envoyé. — Tant voyagea qu'il le trouva ; — Aimablement le salua. — L'aventure lui dit et conte ; — Sur un cheval Eliduc monte. — Oncques n'attendit compagnon : — La nuit revint à sa maison. — Quand vivante a trouvé s'Amie, — Doucement sa femme mercie; — Eliduc

(2) Tenir quitte.

Quant vive a trovee s'amie,
Dulcement sa femme mercie.
Mult par est Elidus haitiez,
Unkes nul jur ne fu si liez.
La pucele baise suvent
E ele lui mult dulcement;
Ensemble funt joie mult grant.
Quant la dame vit lur semblant,
Sun seignur a a raisun mis;
Cungié li a rové e quis
Qu'ele puisse de lui partir,
Nune vuelt estre, deu servir,
De sa terre li doint partie
U ele face une abeïe;
Cele prenge qu'il eime tant;
Kar n'est pas bien ne avenant

se sent tout heureux : — Jamais jour ne fut si joyeux ; — La Pucelle baise souvent, — Et elle lui, moult doucement. — Ensemble s'ébattent gaiment.— Quand la Dame vit leur semblant, — A son seigneur voulut parler ; — Son congé lui vint demander, — Qu'elle puisse de lui partir : — Nonnain veut être et Dieu servir ; — Qu'il lui donne part de sa terre — Pour y bâtir un monastère; — Prenne celle qu'il aime tant :— Car n'est pas bien ni avenant— De deux épouses maintenir, — Ni la loi n'y doit consentir. — Eliduc lui a octroyé — Et bonnement congé donné : — Toute sa

De dous espuses meintenir,
Ne la leis nel deit cunsentir.
Elidus li a otreié
E bonement doné cungié ;
Tute sa volunté fera
E de sa terre li durra.
Pres del chastel enz el boscage
A la chapele a l'ermitage
La a fet faire sun mustier
E ses maisuns edifiër.
Grant terre i met e grant aveir :
Bien i avra sun estuveir.
Quant tut a fet bien aturner,
La dame i fet sun chief veler,
Trente nuneins ensemble od li ;
Sa vie e sun ordre establi.

volonté fera ; — De sa terre lui donnera. — Près du château, dans le bocage,— A la chapelle à l'ermitage, — Là a fait faire son moûtier, — Et ses maisons édifier.

. . . .

Quant tout a fait bien arranger, — La Dame y fait son chef voiler ; — Avec elle trente nonnains — Viennent prier Dieu et les saints. — Lors Eliduc s'amie a prise : — A grand honneur et belle guise — En fut la fête démenée, — Le jour qu'il l'avait épousée. — Ensemble vécurent maint jour :

Elidus a s'amie prise ;
A grant honur, od bel servise
En fu la feste demenee
Le jur qu'il l'aveit espusee.
Ensemble vesquirent meint jur,
Mult ot entre els parfite amur.
Granz almosnes e granz biens firent,
Tant que a deu se cunvertirent.
Pres del chastel de l'altre part
Par grant cunseil e par esguart
Une eglise fist Elidus,
E de sa terre i mist le plus
E tut sun or e sun argent ;
Humes i mist e altre gent
De mult bone religiün
Pur tenir l'ordre e la maisun.

— Moult eut entre eux, parfait amour ; — Grandes aumônes, grands biens firent.— Tant qu'à Dieu ils se convertirent. — Près du château, de l'autre part, — Par grand conseil et par égard, — Une église fit Eliduc; — De sa terre il y mit le plus, — Et tout son or et son argent ; — Hommes y mit et autre gent — De moult bonne religion,— Pour tenir l'ordre en la maison.

. . . .

A eux se donne, à eux se rend, — Pour servir Dieu

Quant tut aveit apareillié,
Nen a puis gaires atargié :
Ensemble od els se dune e rent
Pur servir deu omnipotent.
Ensemble od sa femme premiere
Mist sa femme que tant ot chiere.
El la receut cum sa serur
E mult li porta grant honur ;
De deu servir l'amonesta
E sun ordre li enseigna.
Deu preiouent pur lur ami
Qu'il li feïst bone merci,
E il pur eles repreiot.
Ses messages lur enveiot
Pur saveir cument lur estot,
Cum chescune se cunfortot.

omnipotent ; — Avec sa femme la première — Mit sa femme que tant eut chère ; — Elle la reçut comme sœur,— Et moult lui porta grand honneur ; — De Dieu servir l'admonesta ; — Et son ordre lui enseigna.— Dieu prièrent pour leur ami — De lui faire bonne merci, — Et lui pour elles repriait ; — Ses messages leur envoyait, — Pour savoir comment leur était — Et comme elles se confortaient. — Moult se peina chacun pour soi — De Dieu aimer par belle foi, — Et moult firent tous belle fin.

. . . .

Mult se pena chescuns pur sei
De deu amer par bone fei
E mult par firent bele fin,
La merci deu, le veir devin !
De l'aventure de cez treis
Li anciën Bretun curteis
Firent le lai pur remembrer,
Qu'um nel deüst pas obliër.

De l'aventure de ces trois, — Les anciens Bretons courtois — Firent ce lai, pour rappeler — Qu'on ne doit pas les oublier.



GUIGEMAR



GUIGEMAR

Ki de bone matire traite,
Mult li peise, se bien n'est faite,
Oëz, seignur, que dit Marie,
Ki en sun tens pas ne s'oblie.
Celui deivent la genz loër,
Ki en bien fait de sei parler.
Mais quant il a en un paìs

LE LAI DE GUIGEMAR

Qui de bonne matière traite, — Moult lui pèse si n'est bien faite. — Oyez, Seigneur, je vous en prie,— Ce que veut vous dire Marie.

. . . .

Hume ne femme de grand pris,
Cil ki de sun bien unt envie
Sovent en diënt vileinie.
Sun pris li vuelent abaissier :
Pur ceo comencent le mestier
Del malvais chien coart, felun,
Ki mort la gent par traïsun.
Nel vueil mie pur ceo laissier,
Se jangleür u losengier
Le me vuelent a mal turner;
Ceo est lur dreiz de mesparler.

Les contes que jo sai verais,
Dunt li Bretun unt fait les lais,
Vos conterai assez briefment.
El chief de cest comencement
Sulunc la letre e l'escriture

Les contes que je tiens pour vrais, — Dont les Bretons ont fait leurs lais, — Vous conterai brièvement.

. . . .

Hoilas alors tenait la terre, — tantôt en paix, tantôt en guerre. — Le Roi avait un sien baron, — Qui était seigneur de Léon : — Oridial était appelé ; — De son seigneur était aimé.— C'était un chevalier vaillant : — De son épouse eut deux enfants,— Un fils et une fille belle; — Noguent eut nom la Demoiselle — Et Guigemar le damoiseau. — En nul

Vos mosterrai une aventure,
Ki en Bretaigne la Menur
Avint al tens anciënur.

En cel tens tint Hoilas la terre,
Sovent en pais, sovent en guerre.
Li reis aveit un suen barun,
Ki esteit sire de Liün,
Oridials esteit apelez.
De sun seignur ert mult amez ;
Chevaliers ert pruz e vaillanz.
De sa moillier out douz enfanz,
Un fiz e une fille bele.
Noguent ot nun la dameisele ;
Guigemar noment le dancel :
El reialme nen out plus bel.
A merveille l'amot sa mere,

royaume n'eut plus beau. — A merveille l'aimait sa mère, — Et moult était bien de son père.

. . . .

Quant fut arrivé le moment — Qu'il eut assez d'âge et de sens,— Le Roi richement l'adouba;— Armes à son vœu lui donna : — Lors Guigemar quitta la cour.

. . . .

En Flandre, où nulle paix ne dure, — Il alla chercher aventure.— En Lorraine,ni en Bourgogne,— Ni en Anjou,

E mult esteit bien de sun père.
Quant il le pout partir de sei,
Si l'enveia servir le rei.
Li vadlez fu sages e pruz ;
Mult se faiseit amer de tuz.
Quant fu venuz termes e tens
Que il aveit eage et sens,
Li reis l'adube richement ;
Armes li dune a sun talent,
Guigemar se part de la curt ;
Mult i dona ainz qu'il s'en turt.
En Flandres veit pur sun pris querre :
La out tuz jurs estrif e guerre.
En Lohereigne n'en Burguigne
Ne en Anjou ne en Gascuigne
A cel tens ne pout hom truver
Si bon chevalier ne sun per.

ni en Gascogne — Alors ne pouvait-on trouver — Son égal comme chevalier; — Mais y eut mépris de nature. — Oncques de nulle amour n'eut cure, — Sous ciel n'eut dame ni pucelle, — Qui tant fut avenante et belle, — Que, s'il l'eût requise d'amour, — Ne l'eut accepté sans détour. — Plusieurs le voulaient retenir; — Mais il n'en avait nul désir. — Nul ne se put apercevoir — Qu'il souhaitât amour avoir. — Pour ce le tiennent à danger — Ses amis et les étrangers.

En la fleur de son meilleur prix, — Le Baron vient en son

De tant i out mespris nature
Que unc de nule anur n'out cure.
Suz ciel n'out dame ne pucele,
Ki tant par fust noble ne bele,
Se il d'amer la requeïst,
Que volentiers nel retenist.
Plusurs l'en requistrent suvent,
Mais il n'aveit de ceo talent;
Nuls ne se pout aparceveir
Que il volsist amur aveir.
Pur ceo le tienent a peri
E li estrange e si ami.
 En la flur de sun meillur pris
S'en vait li ber en sun païs
Veeir sun pere e sun seignur,
Sa bone mere e sa sorur,

pays — Revoir son père, son seigneur, — Et sa bonne mère et sa sœur, — Qui longtemps l'avaient désiré. — A leurs côtés a séjourné, — Ce m'est avis, un mois entier. — Souhait le prit d'aller chasser ; — La nuit, convoque ses veneurs, — Ses cavaliers, ses rabatteurs : — Au matin vont en la forêt ; — Car ce jeu fortement lui plaît. — Sur un grand cerf se sont lancés — Et les chiens furent découplés. — Les veneurs courent par devant : — Le Damoiseau s'en va criant. — Un valet lui portait son arc, — L'épieu solide, le hansac (1).

(1) *Hansac* : couteau de chasse.

Ki mult l'aveient desiré.
Ensemble od els a sujurné,
Ceo m'est a vis, un meis entier.
Talenz li prist d'aler chacier.
La nuit somunt ses chevaliers,
Ses veneürs e ses berniers.
Al matin vait en la forest;
Kar cil deduiz forment li plest.
A un grant cerf sunt aruté,
E li chien furent descuplé.
Li veneür curent devant;
Li dameisels se vait tarjant.
Sun arc li portot uns vaslez,
Sun hansac e sun berserez.
Traire voleit, se mes eüst,
Ainz que d'iluec se remëust.
En l'espeisse d'un grant buissun

. . . .

En l'épaisseur d'un grand buisson — Vit une Biche avec son faon : — Toute était blanche cette bête ; — Bois de cerf avait sur la tête. — L'aboi des chiens retentissait : — Il tend son arc et lance un trait ; — Au pied il la blesse devant : — La voici qui choit maintenant. — La flèche ressort en arrière, — Frappe l'homme en telle manière — A la cuisse, que du cheval — Le fit tomber bientôt aval. — A terre choit sur l'herbe drue, — Près de la Bête qu'a férue. — La Biche, qui

Vit une bisse od sun foün.
Tute fu blanche cele beste ;
Perches de cerf out en la teste.
Pur l'abai del brachet sailli.
Il tent sun arc, si trait a li.
En l'esclot la feri devant ;
Ele chaï demeintenant.
La saiete resort ariere :
Guigemar fiert en tel maniere
En la quisse desqu'al cheval,
Que tost l'estuet descendre a val.
A terre chiet sur l'herbe drue
De lez la bisse qu'out ferue.
La bisse, ki nafree esteit,
Anguissuse ert, si se plaigneit.
Aprés parla en itel guise :
« Oï, lasse ! jo sui ocise !

navrée était, — Angoisseusement se plaignait ; — Parla ensuite en cette guise : — « Pauvre de moi, je suis occise! — Et toi, vassal, qui m'as navrée, — Puisse être ainsi la destinée — Que jamais tu n'aies médecine ; — Ni par herbe ni par racine, — Par tisane, ni par boisson, — Que tu n'aies jamais guérison — De la plaie que porte ta cuisse, — Avant que celle t'en guerisse — Qui souffrira pour ton amour — Si grand'peine et telle douleur — Que femme oncques tant ne souffrit. — Toi même tant feras aussi — Que tous s'en émerveilleront,

E tu, vassal, ki m'as nafree,
Tels seit la tue destinee :
Ja mais n'aies tu medecine!
Ne par herbe ne par racine,
Ne par mire ne par poisun
N'avras tu ja mes guarisun
De la plaie qu'as en la quisse,
Des i que cele te guerisse,
Ki suferra pur tue amur
Si grant peine e si grant dolur,
Qu'unkes femme tant ne sufri ;
E tu referas tant pur li,
Dunt tuit cil s'esmerveillerunt,
Ki aiment e amé avrunt
U ki puis amerunt aprés.
Va t'en de ci ! Lai m'aveir pes ! »
  Guigemar fu forment blesciez.

Qui aiment et aimé auront — Ou qui pourront aimer après. — Va t'en d'ici ; me laisse en paix!» — Guigemar, fortement blessé,— De ce qu'il eut reste pâmé. — Il commence à se pourpenser — En quel pays pourrait aller — Pour se faire plus tôt guérir ; — Car ne se veut laisser mourrir. — Il sait assez et bien le dit — Que femme aucune oncques ne vit, — Qui pût mériter son amour — Et voulût lui prêter secours. — Il appelle à lui son varlet : — « Ami, dit-il, va sans délai : — Fais mes compagnons retourner; — Car je désire leur parler. »

De ceo qu'il ot est esmaiez.
Comença sei a purpenser
En quel terre purra aler
Pur sa plaie faire guarir,
Kar ne se volt laissier murir.
Il set assez e bien le dit
Qu'unkes femne nule ne vit,
A qui il aturnast s'amur
Ne kil guaresist de dolur.
Sun vaslet apela avant.
« Amis, fait il, va tost poignant !
Fais mes compaignuns returner ;
Kar je voldrai a els parler. »
Cil point avant, e il remaint.
Mult anguissusement se pleint.
De sa chemise estreitement

— Le varlet va. Dans sa souffrance — Le blessé geint et se lamente ; — De sa chemise étroitement — Il bande sa plaie fermement ; — Puis remonte sur son coursier ; — Tant lui tarde d'être éloigné.

. . . .

A travers le bois est allé ; — Un chemin d'herbe l'a mené — Hors de la lande, emmi la plaine, — Voit la falaise et la montagne, — Voit une eau courante et la mer. — Un hâvre y avait : Guigemer — Y découvre une seule nef, — Dont il croit connaître le tref ; (1) — Moult était bien appareillée.

(1) Tref, pavillon.

Bende sa plaie fermement.
Puis est muntez, d'iluec s'en part ;
Qu'esloigniez seit, mult li est tart ;
Ne vuelt que nuls des suens i vienge,
Ki desturbast ne kil retienge.
Le travers del bois s'en ala
Un vert chemin, ki l'en mena
Fors de la landë. En la plaigne
Vit la faleise e la muntaigne
D'une ewe ki desuz cureit.
Braz fu de mer ; hafne i avait.
El hafne out une sule nef,
Dunt Guigemar choisi le tref.
Mult estoit bien aparilliee ;
Defors et dedenz fu peiee,
Nuls huem n'i pout trover jointure.
Ni out cheville ne closture

. . . .

N'y eut cheville ni clôture, — Qui d'ébène toute ne fût; — N'est sous ciel or qui vaille plus : — La voile était toute de soie ; — Moult est belle qui se déploie. — Le chevalier fut moult pensif ; — Car en la terre et le pays — Oncques n'entendit-on parler — Que nefs y pussent arriver. — Son fin cheval il a quitté ; — D'angoisse à bord il est monté: — Dedans pensait hommes trouver — Qui la nef auraient dû garder : — N'y avait nul et nul ne vit. — Emmi la nef trouva un lit

Ki ne fust tote d'ebēnus ;
Suz ciel n'a or ki vaille plus.
La veile fut tute de seie :
Mult est bele, ki la despleie.
Li chevaliers fu mult pensis ;
En la cuntree n'el païs
N'out unkes mes oï parler
Que nes i peüst ariver.
Il vait avant, si descent jus ;
A grant anguisse munta sus.
Dedenz quida humes truver,
Ki la nef deüssent guarder :
N'i aveit nul, ne nul ne vit.
En mi la nef trova un lit,
Dunt li pecol et li limun
Furent à l'œvre Salemun
Taillié a or, tut a trifoire,

. . . .

De cyprès et de blanc ivoire; — D'un drap d'Afrique à or tissu — Etait la çourtine dessus ; — Les autres draps ne sais priser;— Mais tant vous dis de l'oreiller : — Qui sus y eût son chef tenu — Jamais le poil n'eût eu chenu. — Deux candélabres de fin or, — (Le pire valait un trésor), — Au bout de la nef étaient mis;— Y brûlaient des cierges de prix. — Guigemar fut émerveillé; — Dessus le lit s'est appuyé.— Sa plaie fait mal : s'est reposé, — Puis, pour partir, il s'est

De ciprés et de blanc ivoire.
D'un drap de seie a or teissu
Ert la coilte ki desus fu.
Les altres dras ne sai preisier ;
Mes tant vos di de l'oreillier :
Ki sus eüst sun chief tenu,
Ja mais le peil n'avreit chanu.
Li coverturs de sabelin
Volz fu de purpre Alexandrin.
Dui chandelabre de fin or
(Li pire valeit un tresor)
El chief de la nef furent mis ;
Desus out dous cirges espris.
De ceo s'esteit il merveilliez.
Il s'est sur le lit apuiez ;
Repose sei, sa plaie duelt.
Puis est levez, aler s'en vuelt.

levé, — Mais le retour ne se peut pas ; — En haute mer la nef s'en va ; — Avec lui s'en va librement, — Au souffle propice du vent.

. . . .

Moult est dolent, ne sait que faire.

. . . .

Il prie Dieu, dans sa souffrance, — Qu'a son plaisir l'amène au port — Et le défende de la mort ; — Au lit se couche, s'y endort,

Il ne pout mie returner ;
La nes est ja en halte mer,
Od lui s'en va delivrement.
Bon oré ot e suëf vent,
N'i a niënt de sun repaire ;
Mult est dolenz, ne set que faire.
N'est merveille se il s'esmaie,
Kar grant dolur a en sa plaie.
Sufrir li estuet l'aventure.
A deu prie qu'en prenge cure,
Qu'a sun poeir l'ameint a port,
E sil defende de la mort.
El lit se colche, si s'endort.
Hui a trespassé le plus fort ;
Ainz la vespree arivera
La u sa guarisun avra,
Desuz une antive cité,

. . . .

Devers une antique cité, — Vers le soir, il est arrivé; — Le sire qui la maintenait — Etait fort vieux, et femme avait; — Une dame de haut parage — Franche et courtoise, belle et sage: — Jaloux était à démesure.

. . . .

En un verger, sous le donjon, — Un clos avait tout environ: — De marbre vert étaient les murs, — Qui étaient hauts, épais et sûrs; — N'y avait qu'une seule entrée, — Qui était

Ki esteit chiés de cel regné.

Li sire, ki la mainteneit,
Mult fu vielz huem e femme aveit,
Une dame de halt parage,
Franche, curteise, bele e sage.
Gelus esteit a desmesure ;
Car ceo purporte la nature
Que tuit li vieil seient gelus ;
Mult het chascuns que il seit cus.
Tels est d'eage li trespas !
Il ne la guardout mie a gas.
En un vergier suz le donjun
La out un clos tut envirun.
De vert marbre fu li muralz,
Mult par esteit espés e halz.
N'i out fors une sule entree ;

nuit et jour gardée. — D'autre côté c'était la mer. — Nul ne peut sortir ni entrer, — Qui besoin aurait au château, — Si ce n'est avec un bateau. — Le seigneur, au dedans des murs, — A mis sa femme en lieu très sûr ; — Sous ciel n'y a chambre plus belle. — Se trouve en entrant la chapelle. — La chambre est peinte tout autour ; — Vénus, la déesse d'amour, — Est fort bien tracée en peinture: — On la voit en traits de nature, — Et comment en amour l'on doit — Loyalement tenir son droit.

Cele fu nuit e jur guardee.
De l'altre part fu clos de mer;
Nuls n'i pout eissir ne entrer,
Se ceo ne fust od un batel,
Se busuin eüst al chastel.
Li sire out fait dedenz le mur,
Pur metre i sa femme a seür,
Chambre ; suz ciel n'aveit plus bele.
A l'entree fu la chapele.
La chambre ert peinte tut en tur.
Venus, la deuesse d'amur,
Fu tresbien mise en la peinture;
Les traiz mustrot e la nature
Cument hom deit amur tenir
A leialment e bien servir.
Le livre Ovide, u il enseigne
Coment chascuns s'amur estreigne,

. . . .

Là fut la Dame enclose et mise ; — Une pucelle à son service — Lui avait son seigneur baillée.

. . . .

C'était la fille de sa sœur ; — Se chérissaient avec ferveur; — A tout endroit s'accompagnaient.

. . . .

Un vieux prêtre blanc et fleuri — Gardait la clef de ce logis. — Le plus bas membre avait perdu ; — Autrement

En un fu ardant le getout,
E tuz icels escumenjout,
Ki ja mais cel livre lirreient
Ne sun enseignement fereient.
La fu la dame enclose e mise.
Une pucele a sun servise
Li aveit sis sire bailliee
Ki mult ert franche e enseigniee;
Sa niece ert, fille sa sorur.
Entre les dous out grant amur;
Od li esteit quant il errout.
De ci la que il repairout,
Hume ne femme n'i venist
Ne fors de cel murail n'issist.
Uns vielz prestre blans e floriz
Guardout la clef de cel postiz;
Les plus bas membres out perduz :

n'eut pas été cru. — Servir à table et louer Dieu, — Telle était sa tâche en ce lieu.

Ce jour-là même, après dîner, — La Dame est allée au verger ; — S'est endormie après manger, — Puis a voulu se promener. — Avec elle la nièce va ; — Regardent sur la mer là-bas : — Voici la nef qui vient cinglant ; — Voici le flot qui va montant ; — Mais nul pilote n'est à bord. — La Dame pour fuir fait effort, — Et sa face en devient vermeille.

Altrement ne fust pas creüz.
Le servise Deu li diseit
E a sun mangier la serveit.

Cel jur meïsme ainz relevee
Fu la dame el vergier alee.
Dormi aveit aprés mangier,
Si s'ert alee esbaneier,
Ensemble od li ot la meschine.
Guardent a val vérs la marine ;
La nef virent al flot muntant,
Ki el hafne veneit siglant ;
Ne veient rien ki la cunduie.
La dame vuelt turner en fuie :
Se ele a poür, n'est merveille.
Tute en fu sa face vermeille.
Mes la meschine, ki fu sage

. . . .

Mais la nièce qui était sage — Manifeste plus de courage. — Son mantel ôte la pucelle ; — Entre en la nef qui était belle ; — Mais n'y trouva rien de vivant, — Hormis le chevalier dormant ; — Pâle le vit, mort le cuida ; — Immobile le regarda. — S'en retourne la Demoiselle ; — Hâtivement sa Dame appelle ; — Toute la vérité lui dit — Et plaint fort le mort qu'elle vit. — La Dame lui réplique : « Allons ! — Et, s'il est mort, l'enterrerons. — Notre prêtre

E plus hardie de curage,
La recunforte e asciire.
Cele part vunt grant aleüre.
Sun mantel oste la pucele,
Entre en la nef ki mult fu bele.
Ni trova nule rien vivant
Fors sul le chevalier dormant.
Arestut sei, si l'esguarda ;
Pale le vit, mort le quida.
Ariere vait la dameisele,
Hastivement sa dame apele.
Tute l'aventure li dit,
Mult pleint le mort que ele vit.
Respunt la dame : « Or i aluns !
Se il est morz nus l'enforruns ;
Nostre prestre nous aidera.
Se vif le truis, il parlera. »

nous aidera. — S'il est vivant, il parlera. » — Sans tarder s'en vont les deux femmes, — Et par devant marche la Dame. — Quand elle est dans la nef entrée. — Devant le lit s'est arrêtée, — Considère le chevalier, — Plaint son malheur et sa beauté.

. . . .

Sur sa poitrine met la main, — Chaude la sent et le cœur sain, — Qui sous le côté lui battait. — Le Chevalier qui sommeillait — S'est éveillé : ses yeux l'ont vue — Très

Ensemble vunt, ne targent mes,
La dame avant e cele aprés.
Quant ele est en la nef entree,
Devant le lit est arestee.
Le chevalier a esguardé ;
Mult pleint sun cors e sa belté.
Pur lui esteit triste e dolente
E dit que mar fu sa juvente.
Desur le piz li met sa main ;
Chalt le senti e le quer sein,
Ki suz les costes li bateit.
Li chevaliers, ki se dormeit,
S'est esveilliez, si l'a veüe.
Mult en fu liez, si la salue ;
Bien set qu'il est venuz a rive.
La dame, pluranz e pensive,
Li respundi mult bonement ;

doucement il la salue. — Bien sait qu'il est venu à rive. — La Dame pleurante et pensive — Lui répondit très bonnement, — Lui demande quand et comment — Il s'en vint et de quelle terre — Et s'il eut blessure à la guerre. — « Dame, fait-il.

. . . .

La vérité vous conterai, — De rien ne vous en mentirai; — Je suis fils de Basse-Bretagne. — Chassant hier par la campagne, — Une bête blanche y féris. — Et, la flèche ayant rejailli, — En la cuisse m'a pénétré ; — Jamais ne pense

Demanda li cumfaitement
Il est venuz e de quel terre,
E s'il est eissilliez pur guerre.
« Dame, fet il, ceo n'i a mie!
Mes se vus plest que jeo vus die
M'aventure, vus cunterai ;
Niënt ne vus en celerai.

De Bretaigne la Menur sui.
En bois alai chacier jehui.
Une blanche bisse feri
E la saiete resorti ;
En la quisse m'a si nafré,
Ja mes ne quid aveir santé.
La bisse se pleinst e parla,
Mult me maldist e si ura,
Que ja n'eüsse guarisun

avoir santé. — La Biche avec plaintes parla — Pour me maudire et me jura — Que je ne saurais plus guérir, — A moins que, prompte à s'attendrir, — Quelque pucelle soit trouvée. — Quand j'eus ouï la destinée, — En hâte du bois je sortis ; — Cette nef en un hâvre vis, — Entrai dedans : ce fut folie ! — Avec moi la nef est partie ; — Ne sais où je suis arrivé, — Quel nom porte cette cité. — Belle Dame, pour Dieu, vous prie, — Conseillez moi comme une amie ; — Car je ne sais où m'en aller, — Ni la nef ne puis gouverner. »

Se par une meschine nun.
Ne sai u ele seit trovee !
Quant jeo oï la destinee,
Hastivement del bois eissi.
En un hafne ceste nef vi ;
Dedenz entrai, si fis folie ;
Od mei s'en est la nes ravie.
Ne sai u jeo sui arivez,
Coment a nun ceste citez.
Bele dame, pur deu vus pri,
Conseilliez mei, vostre merci !
Kar jeo ne sai quel part aler,
Ne la nef ne puis governer. »
El li respunt : « Bels sire chiers,
Cunseil vus durrai volentiers.
Ceste citez est mun seignur
E la cuntree tut en tur.

— Elle lui répond ; « Beau cher Sire, — Tout mon conseil je vais vous dire : — Mon maitre a la ville et ses tours — Et le pays tout alentour. — C'est un homme de haut parage ; — Mais il est vieux et de grand âge ; — Jusqu'à l'angoisse il est jaloux.

. . . .

Entre ces murs m'a enfermée ; — Il n'y a qu'une seule entrée : — Un vieux prêtre la porte garde; — Male flamme et feu d'enfer l'arde, — Cy je suis nuit et jour enclose.—

Riches huem est de halt parage,
Mes mult par est de grant eage.
Anguissusement est gelus,
Par cele fei que jeo dei vus.
Dedenz cest clos m'a enserree.
N'i a fors une sule entree ;
Uns vielz prestre la porte guarde :
Ceo doinse deus que mals feus l'arde !
Ici sui nuit e jur enclose ;
Ja nule feiz nen ierc si ose
Que j'en isse, s'il nel comande,
Se mis sire ne me demande.
Ci ai ma chambre e ma chapele,
Ensemble od mei ceste pucele.
Se vus i plest a demurer,
Tant que vus mielz puissiez errer,

. . . .

Cy ai ma chambre et ma chapelle, — Et avec moi cette pucelle : — S'il vous convient d'y demeurer, — Tant que vous puissiez mieux errer, — Volontiers vous hébergerons, — Et de bon cœur vous servirons. » — Quand il a la parole ouïe, — Bien fort la Dame remercie : — Avec elle il fera séjour. — Contre le lit s'est mis debout — Aidé de soins doux à sa peine ; — La Dame le prend et l'emmène.— Sur la couche de la Mesquine (1), — Abrité par une courtine

(1) Mesquine : suivante.

Volentiers vu sojurnerum
E de bon quer vus servirum. »
Quant il a la parole oïe,
Dulcement la dame en mercie ;
Od li sujurnera, ceo dit.
En estant s'est dreciez del lit ;
Celes li aïent a peine.
La dame en sa chambre l'en meine.
Desur le lit a la meschine,
Triers un dossal ki pur cortine
Fu en la chambre apareilliez,
La est li dameisels culchiez ;
En bacins d'or ewe apórterent :
Sa plaie e sa quisse laverent.
A un bel drap de cheinsil blanc
Li osterent en tur le sanc ;
Puis l'unt estreitement bendé.

— Qui doit lui servir de rideau, — Est étendu le damoiseau ; — En bassin d'or l'eau apportèrent ; — Sa plaie et sa cuisse lavèrent ; — Avec un beau drap de lin blanc, — Entour lui ôtèrent le sang, — Puis l'ont étroitement bandé. — Moult le tiennent en amitié. — Quand vers le soir, le repas vint, — La pucelle tant en retint — Que le chevalier eut assez ; — Bien fut nourri et abreuvé. — Mais Amour vient d'une étincelle — Le poindre au cœur sous la mamelle ; — Car la Dame l'a tant navré, — Qu'il a son pays

Mult le tienent en grant chierté.
Quant lur mangier al vespre vint,
La pucele tant en retint,
Dunt li chevaliers out asez :
Bien est peüz e abevrez.
Mes amors l'ot feru al vif;
Ja ert sis quers en grant estrif,
Kar la dame l'a si nafré,
Tut a sun païs ublié.
De sa plaie nul mal ne sent;
Mult suspire anguissusement.
La meschine, kil deit servir,
Prie qu'ele le laist dormir.
Cele s'en part, si l'a laissié.
Puis qu'il li a duné cungié,
Devant sa dame en est alee,
Ki alkes esteit reschalfee

oublié. — De sa plaie aucun mal ne sent ; — Moult soupire angoisseusement. — A celle qui doit le servir — Il dit de le laisser dormir. — Puisqu'il lui a donné congé, — La damoiselle l'a laissé ; — Devant sa dame elle est allée : — Déjà la dame est échauffée — De ce feu dont Guigemar sent — S'embraser tout son cœur brûlant. — Seul est le chevalier resté ; — Il est pensif et tourmenté.

. . . .

Si par la dame il n'est guéri, — C'est par la mort qu'il

Del feu dunt Guigemar se sent
Que sis quers alume e esprent.
Li chevaliers fu remés sous.
Pensis esteit e anguissous ;
Ne set uncore que ceo deit ;
Mes nepurquant bien s'aparceit :
Si par la dame n'est guariz,
De la mort est seürs e fiz.
« A las ! fet il, quel le ferai ?
Irai a li, si li dirai
Que ele ait merci e pitié
De cest chaitif descunseillié.
S'ele refuse ma preiere
E tant seit orgoilluse et fiere,
Dunc m'estuet il a doel murir
U de cest mal tuz jurs languir. »
Lors suspira ; en poi de tens

sera pris.— « Qu'est-ce, dit-il, que je ferai ? — J'irai vers elle et lui dirai — Qu'elle me prenne en sa pitié.

. . . .

Si elle est sourde à ma prière, — Et tant soit orgueilleuse et fière, — Il ne me reste qu'à mourir — Ou de ce mal toujours languir. » — Lors il soupira ; mais bientôt — Lui est venu penser nouveau ; — Il cachera ce qui l'émeut ; — Car ainsi fait qui mieux ne peut. — Toute la nuit il a veillé — Et soupiré et travaillé : — Il se remémorait dans l'âme — Voix

Li est venuz novels purpens,
E dit que sufrir li estoet;
Kar issi fait ki mielz ne poet.
Tute la nuit a si veillié
E suspiré e travaillié;
En sun quer alot recordant
Les paroles e le semblant,
Les uiz vairs e la bele buche,
Dont la dolçurs al quer li tuche.
Entre ses denz merci li crie;
Pur poi ne l'apele s'ámie.
Se il seüst qu'ele senteit
E cum l'amurs la destreigneit,
Mult en fust liez, mien esciënt;
Un poi de rasuagement
Li tolist alques la dolur
dont il ot pale la colur.

et visage de la Dame, — Les yeux vairs et la belle bouche, — Dont la douceur au cœur le touche. — Entre les dents merci lui crie; — Pour peu l'appellerait sa mie; — S'il eût sut ce qu'elle sentait — Et comme l'amour la poignait, — Quel réconfort il eût goûté!

. . . .

A prime aube de la journée — La belle Dame s'est levée — (Comment dormir, quand l'amour point?) — Et de sa veille elle se plaint. — La damoiselle, quoique sage, — A

Se il a mal pur li amer,
El ne s'en puet niënt loër..
Par matinet einz l'ajurnee
Esteit la dame sus levee.
Veillié aveit, de ceo se pleint ;
Ceo fet amurs ki la destreint.
La meschine, ki od li fit,
Al semblant a aparceü
De sa dame, que ele amout
Le chevalier ki sojurnout
En la chambre pur guarisun;
Mes el ne set s'il l'aime u nun.
La dame est entree el mustier,
E cele vait al chevalier.
Asise s'est devant le lit;
E il l'apele, si li dit :
« Amie, u es ma dame alee ?

déjà lu sur le visage — De sa Dame comme elle aimait — Le chevalier, qui séjournait — En la chambre pour guérison. — Comment savoir s'il l'aime ou non? — La Dame est entrée au moutier. — La nièce va au chevalier ; — Se sont assis devant le lit ; — A la pucelle alors il dit : — « Amie, où est ma Dame allée ; — Pourquoi est-ell' si tôt levée ? » — Puis il se tut et soupira. — La nièce ainsi le raisonna : — « Sire, fit-elle, vous aimez. — Gardez-vous de trop vous cacher ; — Aimer pouvez en cette guise ; — Car votre amour est bien

Pur quei est el si tost levee ? »
A tant se tut, si suspira.
La meschine l'araisuna.
« Sire, fet elle, vus amez !
Guardez que trop ne vus celez !
Amer poëz en itel guise,
Que bien iert vostre amurs assise.
Ki ma dame voldreit amer,
Mult devreit bien de li penser.
Ceste amurs sereit covenable,
Se vus amdui fussiez estable.
Vus estes bels, e ele est bele ! »
Il respundi a la pucele :
« Jeo sui de tel amur espris,
Bien me purra venir a pis,
Se jeo n'ai sucurs e aïe.
Cunseilliez mei, ma dulce amie !

assise ; — Celui que ma Tante aimera — Grand honneur lui en reviendra : — Cet amour serait convenable, — Si vous étiez tous les deux stables : — Vous êtes beau et elle est belle. — Il répondit à la Pucelle : — « Je suis d'un tel amour épris ; — Bien me pourra tourner à pis, — Si nul secours n'aide ma foi. — Ma douce amie, conseillez-moi : — De cette amour que vais-je faire ? — La nièce, de douce manière, — A conforté le chevalier — Et l'a de son aide assuré.

Que ferai jeo de ceste amur? »
La meschine par grant dulçur
Le chevalier a conforté
E de s'aïe aseüré,
De tuz les biens qu'ele puet faire;
Mult ert curteise e de bon aire.
Quant la dame a la messe oïe,
Ariere vait, pas ne s'ublie.
Saveir voleit que cil faiseit,
Se il veillout u il dormeit,
Pur qui amur sis quers ne fine.
Avant l'apele la meschine;
Al chevalier la fait venir:
Bien il purra tut a leisir
Mustrer e dire sun curage,
Tust li a pru u a damage.
Il la salue e ele lui.

. . . .

Quand la Dame a la messe ouïe, — Elle revient ; pas ne s'oublie. — Voulait savoir ce qu'il faisait, — S'il veillait ou bien s'il dormait, — Celui vers qui son cœur s'obstine. — D'abord appelle la Mesquine, — Et puis va vers le chevalier. — Bien lui pourra dire en entier — Tout ce dont son cœur est rempli, — Soit à perte soit à profit. — Ils font échange de saluts ; — D'émoi tous deux sont éperdus. — Il hésite ; il ne ne sait que faire : — Pour ce qu'il est d'étrange terre, — Il

En grant esfrei erent amdui.
Il ne l'osot niënt requerre ;
Pur ceo qu'il est d'estrange terre,
Aveit poür, s'il li mustrast,
Qu'il l'enhaïst e esloignast.
Mes ki ne mustre s'enferté,
A peine puet aveir santé.
Amurs est plaie dedenz cors,
E si ne piert niënt defors ;
Ceo est uns mals ki lunges tient,
Pur ceo que de nature vient.
Plusur le tiennent a gabeis,
Si cume cil vilain curteis,
Ki jolivent par tut le mund,
Puis se vantent de ceo que funt ;
N'est pas amurs, einz est folie
E malvaistiez e lecherie.

a bien peur, s'il se révèle — D'être chassé loin de sa belle; — Mais qui ne montre sa blessure — Ne peut avoir guérison sûre. — Amour est une plaie au corps, — Dont il n'apparait rien dehors; — C'est un mal qui longuement tient, — Pour ce que de nature vient. — Plusieurs en font plaisanterie, — Comme ces gens sans courtoisie — Qui, jaloux des autres, s'en sont — Vanter en tous lieux ce qu'ils font. — N'est pas amour, mais est démence, — Libertinage et malveillance. — Qui peut un cœur loyal trouver, — Moult le doit servir et

Ki en puet un leial trover,
Mult le deit servir e amer
E estre a sun comandement.
Guigemar aime durement :
U il avra hastif sucurs,
U li estuet vivre a reburs,
Amurs li dune hardement :
Il li descuvre sun talent.
« Dame, fet il, jeo muerc pur vus ;
Mis quers en est mult anguissus.
Se vus ne me volez guarir,
Dunc m'estuet il en fin murir.
Jo vus requiert de druërie :
Bele, ne m'escundites mie ! »
Quant ele l'a bien entendu,
Avenamment a respundu.
Tut en riant il dit : « Amis,

aimer — Et être à son commandement. — Guigemar aime fervemment ; — Amour l'engage à s'enhardir — Et il exprime son désir : — « Dame, fait-il, pour vous je meurs,— Et l'angoisse me prend le cœur. — Si vous ne me voulez guérir, — Je sens qu'il me faudra mourir. — Je vous requiers d'être ma drue; — De mon appel soyez émue ».— Après l'avoir bien entendu,— Doucement elle a répondu; — Tout en riant lui dit : « Ami, — Il serait trop tôt aujourd'hui — D'accéder à votre prière : — Ce n'est pas chose

Cist cunseilz sereit trop hastis,
D'otreier vus ceste preiere;
Jeo ne sui mie custumiere. »
« Dame, fet il, pur deu merci.
Ne vus ennuit, se jol vus di !
Femme jolive de mestier
Se deit lunc tens faire preier,
Pur sei cherir, que cil ne quit
Que ele ait usé tel deduit.
Mes la dame de bon purpens
Ki en sei ait valur ne sens,
S'ele trueve hume a sa maniere,
Ne se fera vers lui trop fiere,
Ainz l'amera, si'n avra joie.
Ainz que nuls le sace ne l'oie,
Avrunt il mult de lur pru fait.
Bele dame, finum cest plait ! »

coutumière. » — « Dame, fait-il, pour Dieu, merci; — Ne vous blesse ce que je dis : — Femme vilaine de métier — Se doit faire longtemps prier, — Pour se renchérir devant qui — Ne doit soupçonner ce déduit; — Mais la Dame de bon propos, — Qui sait ce que la chose vaut, — A l'homme de bonnes manières — Ne voudra pas faire la fière ; — Mais l'aimera de tout son cœur. — Avant que coure la rumeur, — De leur mieux ils en auront fait. — Bel ami, terminons ce plaid. » — Elle sait bien qu'il a dit vrai — Et lui octroie,

La dame entent que veir li dit,
E li otreie sens respit
L'amur de li, e il la baise.
Des ore est Guigemar a aise.
Ensemble joënt e parolent
E sovent baisent e acolent ;
Bien lur convienge del surplus,
De ceo que li altre unt en us !

Ceo m'est a vis, an e demi
Fu Guigemar ensemble o dli.
Mult fu delituse la vie.
Mes fortune, ki ne s'oblie,
Sa roe turnë en poi d'ure,
L'un met desuz, l'altre desure.
Issi est il d'els avenu ;
Kar tost furent aperceü.

sans nul délai, — L'amour d'elle ; alors il la baise. — Ah ! que Guigemar goûte d'aise ! — Ils se parlent et se cajolent, — Et souvent baisent et accolent.

. . . .

An et demi, ce m'est avis, — Ensemble vécurent unis. — C'était délicieuse vie ; — Mais Fortune, qui ne s'oublie, — En peu d'heures tourne sa roue, — Met l'un dessus, l'autre dessous. — Ainsi est-il d'eux advenu ; — Car tôt ils furent aperçus. — L'amant, par un matin d'été, — Près de la dame

Al tens d'esté par un matin
Jut la dame lez le meschin.
La buchë il baise et le vis
Puis si li dit : « Bels, dulz amis,
Mis quers me dit que jeo vus pert ;
Veü serum e descovert.
Se vus murez, jeo vueil murir ;
E se vus en poëz partir,
Vus recoverrez altre amur,
E jeo remeindrai en dolur. »
« Dame, fet il, nel dites mes !
Ja n'aie jeo joie ne pes,
Quant vers nule altre avrai retur !
N'aiez de ceo nule poür ! »
« Amis, de ceo m'aseürez !
Vostre chemise me livrez !
El pan desuz ferai un pleit ;

était couché — Lui baisant la bouche et le vis (1); — Elle disait : « Beau doux Ami,— Mon cœur me dit que je vous perds — Et que nous serons découverts. — Si vous mourez, je veux mourir ; — Si vous parvenez à partir, — Vous ferez vite un autre amour, — Et j'aurai le deuil sans recours.

. . . .

Doux ami, par la foi promise, — Remettez-moi votre

(1) Visage.

Cungié vus doins, u que ceo seit,
D'amer cele kil desfera
E ki despleier le savra. »
Il li baille, si l'aseüre;
Le pleit i fet en tel mesure,
Nule femme nel desfereit,
Se force u cultel n'i meteit.
La chemise li dune e rent.
Il la receit par tel covent,
Qu'el le face seür de li
Par une ceinture altresi,
Dunt a sa char nue la ceint;
Parmi les flans alkes l'estreint.
Ki la bucle purra ovrir
Senz depescier e senz partir,
Il li prie que celui aint.
Puis l'a baisë ; a tant remaint.

chemise : — Un pli par dessus j'y vais faire. — Congé vous donne, en quelque terre — Que vous vous trouviez, de chérir — Celle qui le saurait ouvrir. — Guigemar fait comme elle dit, — Et la Dame arrange un tel pli — Que ne defera nulle femme, — Sans violence ou fine lame. — Sur la chair nue de son amie — L'amant place à son tour et lie — Une ceinture étroite aux flancs : — Celui qui saura aisément — La boucle ouvrir sans rien casser, — Il lui demande de l'aimer. — Puis la baisa comme il est dû : — Ce jour-là même ils furent vus.

Cel jur furent aparceü,
Descovert, trové e veü
D'un chamberlenc mal vezié,
Que sis sire i ont enveié.
A la dame voleit parler,
Ne pout dedenz la chambre entrer.
Par une fenestre les vit;
Vait a sun seignur, si li dit.
Quant li sire l'a entendu,
Unques mes tant dolenz ne fu.
De ses privez demande treis.
A la chambre vait demaneis ;
Il en fet l'us depescier :
Dedenz trova le chevalier.
Pur la grant ire que il a
A ocire le cumanda.
Guigemar est en piez levez :

. . . .

Un chambellan de male humeur — S'en vint, sur l'ordre du seigneur ; — A la Dame voulut parler, — Ne put dedans la chambre entrer ; — Par une fenêtre les vit ; — Vers son seigneur va et lui dit. — Quand le seigneur l'a entendu, — Jamais pareil deuil ne lui fut. — De ses serviteurs il prend trois ; — A la chambre s'en va tout droit ; — Il fait la porte dépecer ; — Dedans trouve le chevalier. — A cause du grand deuil qu'il a, — A occire le commanda. — Guigemar est

Ne s'est de niënt esfreez.
Une grosse perche de sap,
U suleient pendre li drap,
Prist en ses mains, e sis atent.
Il en fera alkun dolent :
Ainz que il d'els seit aprismiez,
Les avra il tuz mahaigniez,
Li sire l'a mult esguardé ;
Enquis il a e demandé
Ki il esteit, e dunt fu nez,
E coment est laienz entrez.
Cil li cunte cum il i vint,
E cum la dame le retint ;
Tute li dist la destinee
De la bisse ki fu nafree
E de la nef e de sa plaie.
Ore est del tut en sa manaie.

déjà sur pied ; — Nullement ne s'est effrayé ; — Une grosse perche de pin, — Où l'on pendait le linge fin, — Prit en sa main pour les attendre. — Gare à qui se laisse surprendre ! — Avant qu'on ait pu l'approcher, — Les aura tous endommagés. — Le seigneur l'a bien regardé — Enquis lui a et demandé — Quel il était, où il est né — Et comment il est là entré. — Guigemar conte comme il vint, — Comment la Dame le retint, — Toute lui dit la destinée — De la Biche qui fut blessée — Et de la Nef et de sa plaie.

Il li respunt que pas nel creit,
E s'issi fust cum il diseit,
Se il peüst la nef trover,
Il le metreit giers en la mer;
S'il guaresist, ceo li pesast,
E bel li fust, se il neiast.
Quant il l'a bien aseüré,
Al hafne sunt ensemble alé.
La barge truevent, enz l'unt mis:
Od lui s'en vet en sun païs.
La nes eire, pas ne demure.
Li chevaliers suspire et plure;
La dame regrette sovent,
E prie deu omnipotent
Que il li doinst hastive mort
E que ja mes ne vienge a port,
S'il ne repuet aveir s'amie,

. . . .

L'autre met en doute son dire; — Mais s'il peut trouver le navire, — Il y mettra le chevalier; — Et tant mieux s'il peut se noyer!

. . . .

Vers la baie sont allés ensemble. — La barque est là; l'amant y entre, — Pour s'en aller dans son pays. — La nef s'en va; pas ne demeure; — Le chevalier soupire et pleure, — Regrette sa dame souvent,— Et prie Dieu omnipotent —

Qu'il desire plus que sa vie.
Tant a cele dolur tenue,
Que la nes est a port venue
U ele fu primes trovee.
Asez ert pres de sa cuntree.
Al plus tost qu'il pout s'en issi.
Uns damisels, qu'il ot nurri,
Errot aprés un chevalier;
En sa mein menot un destrier.
Il le conut, si l'apela,
E li vaslez se reguarda.
Sun seignur veit, a pié descent;
Le cheval li met en present.
Od lui s'en vait; joïus en sunt
Tuit si ami ki trové l'unt.
Mult fu preisiez en sun païs;
Mes tuz jurs ert maz e pensis.

Qu'il puisse avoir précoce mort, — Et que jamais n'arrive au port, — S'il ne doit retrouver s'amie — Qu'il désire plus que sa vie. — Tant l'a cette douleur tenu — Que l'esquif au port est venu. — C'est le même port que jadis. — Il était près de son pays : — Au plus tôt le voilà sorti. — Un damoiseau, qu'il a nourri — Et qui escorte un chevalier, — Tient en sa main un destrier. — Il le reconnut, l'appela, — Et le varlet le regarda. — Voit son seigneur, à pied descend; — Le cheval lui met en présent; — Avec lui va;

Femme voleient qu'il presist ;
Mes il del tut les escundist :
Ja ne prendra femme nul jur,
Ne pur aveir ne pur amur,
Se ele ne puet despleier
Sa chemise senz depescier.
Par Bretaigne vait la novele ;
Il n'i a dame ne pucele
Ki n'i alast pur asaier.
Une ne la porent despleier.

De la dame vus vueil mustrer ;
Que Guigemar puet tant amer.
Par le cunseil d'un suen barun
Sis sire l'a mise en prisun
En une tur de marbre bis.
Le jur a mal e la nuit pis.

grand joie en font — Tous ses amis, quand trouvé l'ont. — Moult est prisé dans son pays ; — Mais il reste triste et pensif ; — Femme l'on désirait qu'il prît — Et fortement s'en défendit. — Ni pour avoir, ni pour amour — Ne prendra femme en aucun jour,— Si elle ne peut déplier — Sa chemise sans déchirer. — Par Bretagne va la nouvelle : — Il n'y a dame ni pucelle — Qui ne vienne pour essayer ; — Mais ne la peuvent déplier.

. . . .

Nuls huem el mund ne purreit dire
La grant peine ne le martire
Ne l'anguisse ne la dolur
Que la dame suefre en la tur.
Dous anz i fu e plus, ceo quit;
Unc n'i ot joie ne deduit.
Sovent regrette sun ami :
« Guigemar, sire, mar vus vi !
Mielz vueil hastivement murir
Que lungement cest mal sufrir !
Amis, se jeo puis eschaper,
La u vus fustes mis en mer
Me neierai ! « Dunc lieve sus;
Tute esbaïe vient a l'us;
N'i trueve clef ne serreüre :
Fors s'en eissi par aventure.
Unques nuls ne la desturba.

De la Dame vous veux parler, — Que Guigemar sut tant aimer ; — Par le conseil d'un sien baron, — Son seigneur l'a mise en prison — En une tour de marbre gris. — Le jour a mal et la nuit pis, — Nul au monde ne pourrait dire — Ni la peine, ni le martyre, — Ni l'angoisse de chaque jour — Qu'elle eut à souffrir dans la tour. — Deux ans y fut et plus, je crois ; — Oncques n'y eut déduit ni joie ; — Souvent regrette son ami : — « Ah ! Guigemar, je ne vous vis — Que pour malheur ! Mieux vaut mourir

Al hafne vint, la nef trova ;
Atachiee fu al rochier,
U ele se voleit neier.
Quant el la vit, enz est entree ;
Mes d'une rien s'est purpensee
Qu'iluec fu sis amis neiez.
Dunc ne puet ester sur ses piez :
Se desqu'al bort peüst venir,
El se laissast defors chaïr !
Asez suefre travail e peine.
La nes s'en vet, ki tost l'en meine.
En Bretaigne est venue al port
Suz un chastel vaillant e fort.
Li sire qui li chastels fu
Aveit a nun Meriadu.
Il guerreiot un suen veisin ;
Pur ceo fu levez par matin,

— Que longuement ce mal souffrir. — Ami, si je puis m'échapper, — Là où vous fûtes embarqué, — La mer m'aura ! Elle se lève, — Vient à la porte toute en fièvre, — Ne trouve ni clef ni serrure. — Dehors sortit par aventure — Et personne ne la troubla ; — Au Hâvre vint, la nef trouva, — La nef attachée au rocher — D'où elle se voulait noyer. — Voit la nef, dedans est entrée ; — Mais il lui vient une pensée : — Son ami n'est-il pas noyé ? — Elle chancelle sur ses pieds.

Sa gent voleit fors enveier
Pur sun enemi damagier.
A une fenestre s'estot
E vi la nef ki arivot.
Il descendi par un degré ;
Sun chamberlein a apelé.
Hastivement a la nef vunt ;
Par l'eschiele muntent a munt.
Dedenz unt la dame trovee,
Ki de belté resemble fee.
Il la saisist par le mantel ;
Od lui l'en meine en sun chastel.
Mult fu liez de la troveüre,
Kar bele esteit a desmesure ;
Ki que l'eüst mise en la barge,
Bien set qu'ele est de grant parage.

. . . .

Elle souffre travail et peine : — La nef s'en va qui tôt l'emmène ; — En Bretagne est venue au port, — Près d'un château vaillant et fort. — Meriadus était le nom — Du seigneur de ce fier donjon.

. . . .

A une fenêtre il était — Et vit la nef qui arrivait ; — Au perron voici qu'il descend — Et appelle son chambellan. — Ils s'empressent vers le bateau ; — Par l'échelle ils montent bientôt ; — Dedans ont la Dame trouvée, — Dont la beauté

A li aturna tel amur,
Unques a femme n'ot greignur.
Il out une serur pucele;
En sa chambre, ki mult fu bele,
La dame li a comandee.
Bien fu servie e honuree,
Richement la vest e aturne;
Mes tuz jurs est pensive e murne.
Il vait sovent a li parler,
Kar de bon quer la puet amer.
Il la requiert; el n'en a cure,
Ainz li mustre de la ceinture:
Ja mes hume nen amera
Se celui nun ki l'uverra
Sens depescier. Quand il l'entent,
Si li respunt par mal talent:

semblait de fée. — Il la saisit par le mantel, — Avec lui l'emmène au castel. — L'ait mise qui veut dans la nef: — Elle est si belle que le chef — Pressent la race à la figure — Et s'esbaudit de l'aventure. — Amour s'alluma dans son âme, — Tel que jamais n'en eut de femme. — Il avait une sœur pucelle: — En sa chambre, qui moult est belle, — Il veut qu'on serve l'étrangère — De la plus courtoise manière. — Il la vêt d'atours les plus riches; — Mais toujours est morne et pensive. — Bien souvent il vient lui parler; — Car de bon cœur la veut aimer. — Il la requiert; elle n'a cure;

Altresi a en cest païs
Un chevalier de mult grant pris,
De femme prendre en itel guise
Se defent par une chemise,
Dunt li destre pans est pleiez ;
Il ne puet estre deslïez,
Ki force u cultel n'i metreit.
Vus feïstes, ceo quit, cel pleit ! »
Quant el l'oï, si suspira,
Pur un petit ne se pasma.
Il la reçut entre ses braz.
De sun blialt trencha les laz ;
La ceinture voleit ovrir,
Mes n'en poeit a chief venir.
Puis n'ot el païs chevalier,
Que il n'i feïst essaier.

— Elle lui montre la ceinture : — Jamais personne n'aimera, — Sinon celui qui l'ouvrira, — Sans rien casser ! Quand elle a dit, — Il lui répond avec dépit : — Il est de même en ce pays — Un chevalier de très grand prix. — De prendre femme il se défend — Par une chemise. Le pan — Du côté droit en est plié : — Il ne doit être délié — Que si nul couteau n'intervient : — Vous fîtes ce pli, je crois bien. — Il dit ; elle pousse un soupir. — Elle est prête à s'évanouir ; — Il la retient entre ses bras ; — De son bliaud tranche les lacs ; — La ceinture voulait ouvrir, — Mais il n'en put à bout

Issi remest bien lungement
De ci qu'a un turneiement,
Que Meriadus afia
Cuntre celui qu'il guerreia.
Mult i ot semuns chevaliers ;
Guigemar fu tuz li primiers.
Il l'i manda par gueredun
si cum ami e compaignun,
Qu'a cel busuin ne li faillist
E en s'aïe a lui venist.
Alez i est mult richement ;
Chevaliers meine plus de cent.
Meriadus dedenz sa tur
Le herberja a grant honur.
Encuntre lui sa serur mande ;
Par dous chevaliers li comande

venir. — Au pays n'y eut chevalier — Qui n'accourût pour essayer.

. . . .

Pour mieux battre son ennemi, — Mériadus fit publier. — Un grand tournoi. Les chevaliers — Y furent invités nombreux : — Guigemar fut premier d'entre eux.

. . . .

Allé y est moult richement ; — Chevaliers mène plus de cent. — Dedans sa tour, Mériadus — Avec largesse les reçut. — Par devant lui sa sœur il mande ; — Par deux chevaliers

Qu'ele s'aturt e vienge avant,
La dame meint qu'il aime tant.
Cele a fet sun comandement.
Vestues furent richement,
Main a main vienent en la sale ;
La dame fu pensive e pale.
Ele oï Guigemar nomer :
Ne pout desur ses piez ester ;
Se cele ne l'eüst tenue,
Ele fust a terre chaüe,
Li chevaliers cuntre els leva ;
La dame vit e esguarda
E sun semblant e sa maniere.
Un petitet se traist ariere.
« Est ceo ! fet il, ma dulce amie,
M'esperance, mis quers, ma vie,

lui commande — De se parer et de conduire — La belle Dame qu'il désire.

. . . .

Main à main viennent en la salle ; — La Dame était pensive et pâle ; — Elle entend Guigemar nommer, — Et la voici prête à tomber : — Si la sœur ne l'eût retenue,— Elle fût sur la terre chue. — Par devant elles, Guigemar —S'était levé. Il voit son air, — Et son visage et sa manière ; — Il fait quelques pas en arrière : — « Est-ce là, fait-il, mon Amie, — Mon espoir, mon cœur et ma vie, — La belle

Ma bele dame ki m'ama ?
Dunt vient ele ? ki l'amena ?
Ore ai pensé mult grant folie ;
Bien sai que ceo n'est ele mie :
Femmes se resemblent asez.
Pur niënt change mis pensez.
Mes pur cele qu'ele resemble,
Pur qui mis quers suspire e tremble,
A li parlerai volentiers ! »
Dunc vet avant li chevaliers.
Il la baisa, lez lui l'asist ;
Unques nul altre mot ne dist
Fors tant que seeir la rova.
Meriadus les esguarda ;
Mult li pesa de cel semblant.
Guigemar apele en riant.
« Sire, fet il, se vus plaiseit,

Dame qui m'aima ? — D'où vient-elle ? Qui l'amena ? — Mais c'est folie en ma cervelle : — Il ne se peut que ce soit elle ; — Femmes se ressemblent souvent ; — A tort le trouble en moi descend. — Mais tout mon cœur soupire et tremble — Pour celle à qui elle ressemble. — Je lui parlerai volontiers. » — Lors s'avança le chevalier, — La baisa, près d'elle l'assit ; — Oncques nul autre mot ne dit, — Hors que de s'asseoir la pria : — Meriadus les regarda ; — Moult lui pesa de ce semblant ; — Guigemar appelle en riant : — « Sire,

Ceste pucele essaiereit
Vostre chemise a despleier,
S'ele i purreit rien espleitier. »
Il li respunt : « E jeo l'otrei ! »
Un chamberlenc apele a sei,
Ki la chemise ot a guarder ;
Il li comande a aporter.
A la pucele fut bailliee ;
Mes ne l'a mie despleiee.
La dame conut bien le pleit.
Mult est sis quers en grant destreit ;
Kar volentiers s'i essaiast,
S'ele peüst u ele osast.
Bien s'aparceit Meriadus ;
Dolenz en fu, ainz ne fu plus.
« Dame, fait il, kar assaiez,

fait-il, s'il vous plaisait, — Cette pucelle essayerait — Votre chemise à déplier. »

. . . .

Il lui répond qu'il y consent, — Appelle à lui un chambellan — Et fait apporter la chemise.

A la pucelle elle est remise — Mais la Dame ne défait rien — Du pli qu'elle connait si bien, — N'osant essayer son adresse. — Tout son cœur est en grand' détresse.

. . . .

Meriadus s'en aperçoit — Et revient de son triste émoi :

Se desfaire le purriëz! »
Quant ele ot le comandement,
Le pan de la chemise prent ;
Legierement le despleia.
Li chevaliers s'esmerveilla.
Bien la conut ; mes nequedent
Nel poeit creire fermement.
A li parla en tel mesure :
« Amie, dulce creature,
Estes vus ceo ? Dites mei veir !
Laissiez m'en vostre cors veeir
La ceinture dunt jeo vos ceins ! »
A ses cotez li met ses meins,
Si a trovee la ceinture.
« Bele ! fet il, quels aventure
Que jeo vus ai ici trovee !

— « Dame, fait-il, essayez donc — Si vos beaux doigts le déferont ! » — A l'ouïr du commandement, — Le pan de la chemise prend — Et voilà le pli délié. — S'émerveille le chevalier. — Il la reconnaît et pourtant — Ne le peut croire fermement. — Il lui parle en telle mesure : — « Amie, ô douce créature, — Est-ce bien vous ? Dites-le moi ! — Est-ce votre corps que je vois — Et que de ceinture j'ai ceint ? » — A son côté lui met la main — Et il a trouvé la ceinture : — « Belle, fait-il, quelle aventure — De vous rencontrer par ici, — Et quel guide avez-vous suivi ? — Elle lui conte

Qui vus a ici amenee ? »
Ele li cunte la dolur,
Les granz peines e la tristur
De la prisun u ele fu,
E coment li est avenu,
Coment ele s'en eschapa,
Neier se volt, la nef trova,
Dedenz entra, a cel port vint,
E li chevaliers la retint ;
Guardee l'a a grant honur,
Mes tuz jurs la requist d'amur.
Ore est sa joie revenue.
« Amis, menez en vostre drue ! »
Guigemar s'est en piez levez.
« Seigneur, fet il, or m'escultez !
Ci ai m'amie cuneüe

la tristesse, — La grande peine, la détresse — De la prison où elle fut, — Et ce qui lui est advenu, — Comment elle s'en échappa. — Noyer se vint, la nef trouva, — Entra dedans, à ce port vint — Et le chevalier la retint. — Noblement lui prêta secours ; — Mais toujours la requiert d'amour. — Or voici sa joie revenue : « — Ami, emmenez votre Drue ! » — Debout, Guigemar s'est levé : — « Messeigneurs, fait-il, écoutez : — Ici j'ai m'amie reconnue, — Que je croyais avoir perdue. — Mériadus, à votre foi — J'en appelle ! Rendez-la moi. — Votre homme-lige deviendrai ; — Deux

Que jeo quidoue aveir perdue.
Meriadu requier e pri,
Rende la mei, sue merci !
Sis huem liges en devendrai ;
Dous anz u treis le servirai
Od cent chevaliers u od plus. »
Dunc respundi Meriadus,
« Guigemar, fet il, bels amis,
Jeo ne suis mie si suzpris
Ne si destreiz pur nule guerre,
Que de ceo me deiez requerre.
Jeo la trovai, si la tendrai !
Encuntre vus la defendrai ! »
Quand il l'oï, hastivement
Comanda a munter sa gent.
D'iluec se part ; celui desfie.
Mult li peise qu'il lait s'amie.

ou trois ans vous servirai — Avec cent chevaliers et plus ! » — Alors répond Meriadus : — « Guigemar, fait-il, bel ami, — Pourquoi me requérir ainsi ? — Le sort de la guerre ne m'a — Pas encor réduit jusque-là. — Ce que j'ai trouvé garderai — Et contre vous le défendrai. » — Il dit. Guigemar, à l'instant, — Fait assembler toute sa gent — Et part en jetant son défi, — Sans pouvoir emmener s'amie. — Il n'y eut là de chevalier — Venu au castel pour joûter — Que le baron n'ait avec soi — Et qui ne lui jure sa foi. — Où qu'il

En la vile n'out chevalier,
Ki fust venuz pur turneier,
Que Guigemar n'en meint od sei.
Chescuns li afie sa fei :
Od li irunt quel part qu'il alt ;
Mult est huniz ki or li falt.
La nuit sunt al chastel venu,
Ki guerreiout Meriadu.
Li sire les a herbergiez,
Ki mult en fu joius e liez
De Guigemar e de s'aïe.
Bien set que sa guerre est finie.
El demain par matin leverent,
Par les ostels se cunreerent.
De la vile issent a grant bruit ;
Guigemar primes les cunduit.

aille il sera suivi ; — Qui fait défaut sera honni. — Au château, la nuit,sont venus — Du rival de Meriadus; — Les a hébergés le seigneur,— Tant il ressent de joie au cœur ;— Car il comprend que cette aubaine — Est un gage de paix prochaine. — Levés matin le lendemain, — Par les hôtels mènent grand train. — Sortent de la ville à grand bruit ; — Guigemar devant les conduit.

. . . .

Guigemar a la ville assise (1) : — Ne s'en ira, s'il ne l'a

(1) *Assise*, assiégée.

Al chastel vienent, si l'asaillent ;
Mes forz esteit, al prendre faillent.
Guigemar a la vile assise ;
N'en turnera, si sera prise.
Tant li crurent ami e genz,
Que tuz les afama dedenz.
Le chastel a destruit e pris
E le seigneur dedenz ocis.
A grant joie s'amie en meine,
Ore a trespassee sa peine.
De cest cunte qu'oï avez
Fu Guigemar li lais trovez,
Que hum dit en harpe e en rote ;
Bone en est a oïr la note.

prise. — Tant le crurent amis et gens — Que la famine fut dedans. — Le castel a pris et détruit, — Et le seigneur en est occis. — A grande joie s'amie emmène : — C'en est fini de toute peine. — Du conte que j'ai rappelé — De Guigemar fut fait le lai, — Qu'on dit sur la harpe ou la rhote : — Bonne à entendre en est la note.



LAÜSTIC



LAÜSTIC

Une aventure vus dirai,
Dunt li Bretun firent un lai.
Laüstic a nun, ceo m'est vis,
Si l'apelent en lur païs ;
Ceo est russignol en Franceis
E nihtegale en dreit Engleis :

LAI DU ROSSIGNOL

Une aventure vous dirai — Dont les Bretons firent un Lai ; — *Lostic* a nom, ce m'est avis : — Ainsi disent en leur pays ; — C'est *Rossignol* en bon français, — Et *Nightingale* en pur anglais. — A Saint-Malo, en la contrée,

En Seint Malo en la cuntree
Ot une vile renumee.
Dui chevalier ilec maneient
E dous fortes maisuns aveient.
Pur la bunté des dous baruns
Fu de la vile bons li nuns.
Li uns aveit femme espusee,
Sage, curteise e acesmee ;
A merveille se teneit chiere
Sulunc l'usage e la maniere.
Li altre fu uns bachelers,
Bien coneüz entre ses pers
De pruësce, de grant valur,
E volontiers faiseit honur.
Mult turneiot e despendeit
E bien donot ceo qu'il aveit.
La femme sun veisin ama.

— Est une ville renommée : — Deux chevaliers y demeuraient — Et deux maisons proches avaient.

. . . .

... L'un avait pris femme élégante, — Moult courtoise, sage et vaillante.

. . . .

L'autre était gentil Bachelier, — Qui de ses pairs était choyé — Pour sa prouesse, et sa valeur ; — Car volontiers faisait honneur.

Tant la requist, tant la preia
E tant par ot en lui grant bien
Qu'ele l'ama sur toute rien,
Tant pur le bien qu'ele en oï,
Tant pur ceo qu'il ert pres de li.
Sagement e bien s'entramerent.
Mult se covrirent e guarderent
Qu'il ne fussent aparceü
Ne desturbé ne mescreü.
E il le poeient bien faire,
Kar pres esteient lur repaire,
Preceines furent lur maisuns
E lur sales e lur dunjuns ;
Ni aveit barre ne devise
Fors un halt mur de piere bise.
Des chambres u la dame jut,
Quant a la fenestre s'estut,

. . . .

La femme du voisin aima ; — Tant la requit, tant la pria — Et tant parut en lui grand bien — Qu'elle joignit son cœur au sien. — Si parfait était son renom; — Auprès d'elle il était si bon ! — Sagement et bien s'entr'aimèrent; — Moult se couvrirent et gardèrent, — Afin de n'être point guettés, — Ni pris en faute, ni troublés, — Et pouvaient bien faire telle œuvre; — Car proches étaient leurs demeures; — Prochaines étaient leurs maisons, — Et leurs salles et leurs donjons; —

Poeit parler a sun ami,
E il de l'altre part a li,
E lur aveirs entrechangier
E par geter e par lancier.
N'unt guaires rien ki lur desplaise.
Mult esteient amdui a aise,
Fors tant qu'il ne poeent venir
Del tut ensemble a lur plaisir ;
Kar la dame est estreit guardee,
Quant cil esteit en la cuntree.
Mes de tant aveient retur,
U fust par nuit, u fust par jur,
Qu'ensemble poeient parler ;
Nuls nes poeit de ceo guarder
Qu'a la fenestre ne venissent
E iloec ne s'entreveïssent.
Lungement se sunt entramé,

N'y avait barre, ni divise (1), — Fors un haut mur de pierre bise. — De la chambre où la Dame reste, — Rien qu'en venant à la fenêtre — Pouvait parler à son ami, — Lui de là-bas, elle d'ici ; — Leurs cadeaux pouvaient échanger — Et par jeter et par lancer. — N'ont guères rien qui leur déplaise. — Ils étaient tous deux bien à l'aise, — Hormis qu'ils ne pouvaient venir — Du tout ensemble à leur plaisir ;

(1) *Divise* : Division.

Tant que ceo vint a un esté,
Que bruil e pre sunt reverdi
E li vergier erent fluri.
Cil oiselet par grant dulçur
Mainent lur joie en sum la flur.
Ki amur a a sun talent,
N'est merveille s'il i entent.
Del chevalier vus dirai veir :
Il i entent a sun poeir
E la dame de l'altre part
E de parler e de reguart.
Les nuiz quant la lune luiseit
E sis sire culchiez esteit,
De juste lui sovent levot
E de sun mantel s'afublot.
A la fenestre ester veneit

— Car la Dame était bien gardée, — Quand l'Autre était en la contrée. — Mais tant ils avaient de recours, — Durant la nuit, pendant le jour, — Qu'ensemble ils pouvaient se parler. — Ils ne savaient point s'empêcher — De s'approcher de la fenêtre, — Pour s'entrevoir et reconnaître. — Longuement se sont entr'aimés, — Tant que ce vint à un été — Que bois et prés sont reverdis — Et que vergers sont tout fleuris :— Les oiselets par grand' douceur — Mènent leur joie emmi les fleurs : — Qui aimer a selon son vœu — N'est merveille s'il y prend jeu. — Du

Pur sun ami qu'el i saveit,
Ki altel vie demenot
E le plus de la nuit veillot.
Delit aveient al veeir,
Quant plus ne poeient aveir.
Tant i estut, tant i leva
Que sis sire s'en curuça
E meinte feiz li demanda
Pur quei levot e u ala.
« Sire, la dame li respont,
Il n'en a joie en icest mund,
Ki n'ot le laüstic chanter ;
Pur ceo me vois ici ester.
Tant dulcement l'i oi la nuit
Que mult me semble grant deduit ;
Tant m'en delit e tant le vueil

chevaliers j'en dis autant : — A son pouvoir il y entend,— Et la Dame de l'autre part, — Et de parler et de regard. — La nuit, quand la lune luisait, — Que son seigneur couché gisait, — D'auprès de lui souvent leva — Et de son mantel s'affubla ; — Devant la fenêtre se mit ; — Car elle y savait son ami.

. . . .

Tant se leva, tant s'y dressa — Que son Seigneur s'en courrouça, — Et mainte fois lui demanda — Pourquoi levait et où alla : — « Sire, la Dame lui répond, — Il n'est

Que jeo ne puis dormir de l'ueil. »
Quant li sire ot que ele dist,
D'ire et de maltalent en rist.
D'une chose se purpensa :
Le laüstic engignera.
Il n'ot vaslet en sa maisun
Ne face engin, reiz u laçun ;
Puis les metent par le vergier.
N'i ot coldre ne chastaignier
U il ne metent laz u glu,
Tant que pris l'unt e retenu.
Quant le laüstic orent pris,
Al seignur fu rendu tuz vis.
Mult en fu liez, quant il le tint,
As chambres a la dame vint.
« Dame, fet-il, u estes vus ?

de bonheur en ce monde — Que d'ouïr le *lostic* (1) chanter : —C'est pourquoi j'aime ici rester; —Tant douce est sa chanson la nuit — Que moult me semble grand déduit. — Tant me *délecte*, et le désire. — Que je ne puis de l'œil dormir. — Quand le Sire entend ces paroles, — Il en rit de colère folle. — Un projet lui vient à l'esprit, — Et c'est de prendre le Lostic, — En sa maison il n'eut valet — Qui ne fit engin ou filet — Pour les tendre par le verger ;

(1) Rossignol, en breton, *eostil*.

Venez avant! Parlez a nus !
J'ai le laüstic engignié,
Pur quei vus avez tant veillié.
Des or poëz gisir en pais ;
Il ne vus esveillera mais! »
Quant la dame l'a entendu,
Dolente e cureçuse fu.
A sun seignur l'a demandé,
E il l'ocist par engresté.
Le col li runt a ses dous meins :
De ceo fist il que trop vileins.
Sur la dame le corps geta,
Si que sun chainse ensanglenta
Un poi desur le piz devant.
De la chambre s'en ist a tant.
La dame prent le cors petit.

— N'y eut coudre ni châtaignier, — Où ils ne missent lacs et glu, — Tant que pris l'ont et retenu. — Quand le Lostic enfin fut pris, — Au Seigneur fut rendu tout vif. — Moult fut joyeux quand il le tint ; — Es chambres de la Dame vint : — « Dame, fait-il, où êtes-vous ? — Avancez vite, et parlez nous ; — Votre lostic j'ai englué, — Pourquoi vous avez tant veillé : — Dès lors vous dormirez en paix ; — Il ne vous éveillera mais. » — Quand la Dame l'eut entendu, — Dolente et courrouceuse fut ; — A son Seigneur l'a demandé. — Pour la narguer il l'a tué. — Le col lui rompt de ses

Durement plure e si maldit
Cels ki le laüstic traïrent
E les engins e les laz firent,
Kar mult li unt toleit grant hait.
« Lasse, fet ele, mal m'estait !
Ne purrai mes la nuit lever
N'aler a la fenestre ester,
U jeo sueil mun ami veeir.
Une chose sai jeo de veir,
Il quidera que jeo me feigne.
De ceo m'estuet que cunseil preigne :
Le laüstic li trametrai,
L'aventure li manderai ! »
En une piece de samit,
A or brusdé e tut escrit,
A l'oiselet envolupé.

deux mains : — Ne le fit que de cœur vilain. — Sur la Dame le corps jeta, — Et le corsage ensanglanta, — Un peu sur le sein par devant.— De la chambre il sort à l'instant. — La Dame prend le corps petit ; — Durement pleure, elle maudit — Tous ceux qui le Lostic trahirent, — Et les engins et lacets firent.

. . . .

« Las, fait-elle, malheur de moi! — Ne pourrai plus la nuit lever, — Ni à la fenêtre rester,— Où je pouvais voir mon Ami. — Il croira que j'essaie de feindre. »

Un suen vaslet a apelé.
Sun message li a chargié,
A sun ami l'a enveié.
Cil est al chevalier venuz.
De part sa dame dist saluz,
Tut sun message li cunta,
Le laüstic li présenta.
Quant tut li a dit e mustré
E il l'aveit bien esculté,
De l'aventure esteit dolenz ;
Mes ne fu pas vileins ni lenz.
Un vaisselet a fet forgier.
Unkes n'i ot fer ne acier :
Tuz fu d'or fin od bones pieres,
Mult preciüses e mult chieres ;
Covercle i ot tresbien asis.

. . . .

En une pièce de samit — Tout d'or brodé et tout écrit. — A l'oiselet enveloppé ; — Un sien valet a appelé; — De son son message l'a chargé; — Vers son ami l'a envoyé. — Au chevalier il est venu;— De par sa Dame a dit salut; — Tout son message lui conta, — Et le Lostic lui présenta.

. . . .

Après qu'il eut bien écouté, — L'amoureux n'a pas hésité.

. . . .

Un coffret il a fait forger: — Oncques n'y eut fer ni acier,—

Le laüstic a dedenz mis.
Puis fist la chasse ensceeler,
Tuz jurs l'a faite od lui porter.

Cele aventure fu cuntee,
Ne pot estre lunges celee.
Un lai en firent li Bretun,
Le Laüstic l'apelë hum.

Tout fut d'or fin et belles pierres — Moult précieuses et moult chères; — Couvercle y eut très bien assis, — Et le Lostic a dedans mis.— Puis il fait la châsse sceller:— Toujours la veut sur lui porter.





YONEC



YONEC

Puis que des lais ai comencié,
Ja n'iert pur nul travail laissié ;
Les aventures que jeo sai,
Tut par rime les cunterai.
En pensé ai e en talant
Que d'Yonec vus die avant
Dunt il fu nez, e de sun pere
Cum il vint primes a sa mere.

LAI D'YONEC

Je veux vous conter sans délai — Les aventures que je sais.— Le désir me vient à l'esprit — D'Yonec faire le récit, — Dire comme il fut mis sur terre, — Et ce qu'il advint de son père — Qui avait nom Muldumarec.

Cil ki engendra Yonec
Aveit a nun Muldumarec.

En Bretaigne maneit jadis
Uns riches huem, vielz e antis.
De Caruënt fu avuëz
E del païs sire clamez.
La citez siet sur Duëlas ;
Jadis i ot de nes trespas.
Mult fu trespassez en eage.
Pur ceo qu'il ot bon heritage,
Femme prist pur enfanz aveir,
Ki après lui fussent si heir.
De halte gent fu la pucele,
Sage e curteise e forment bele,
Ki al riche hume fu donee ;
Pur sa bealté l'a mult amee.

. . . .

Jadis en Bretagne y avait — Un homme riche vieux et laid — Qui commandait à Caervent, — Ville où le deuil entra souvent.

. . . .

Femme prit pour enfants avoir — Qui pussent recueillir son hoir. — De haute gent fut la pucelle, — Sage et courtoise autant que belle, — Qui à ce riche fut donnée ; — Pour sa grâce elle était aimée, — Et de Lincoln jusqu'à Dublin —

Pur qu'en fereie altre parole ?
Nen ot sun per desqu'a Nicole
Ne tresqu'en Yrlande de la.
Grant pechié fist ki li dona.
Pur ceo que ele est bele e gente,
En li guarder mist mult s'entente.
Dedenz sa tur l'a enserree
En une grant chambre pavee.
Il ot une sue serur,
Vieille ert e vedve, senz seignur ;
Ensemble od la dame l'a mise
Pur li tenir plus en justise.
Altres femmes i ot, ceo crei,
En une altre chambre par sei ;
Mes ja la dame n'i parlast,
Se la vieille nel comandast.
Issi la tint plus de set anz

Sa pareille n'existait point. — Qui la donna fit grand péché. — Pour sa grâce et pour sa beauté, — Le vieillard l'a vite enserrée — Dans une grand' chambre pavée. — Il avait une vieille sœur — Qui était veuve et sans seigneur; — Pour surveillance plus précise, — Auprès de la dame il l'a mise. — Si la vieille ne l'ordonnait, – La triste dame ne parlait. — Ainsi la tint plus de sept ans ; — Oncques entre eux n'eurent enfants. — Ni pour parents ni pour amis, — De la tour elle ne sortit. — Quand le sire allait se coucher, —

(Unques entre els n'ourent enfanz),
Ne fors de cele tur n'eissi
Ne pur parent ne pur ami.
Quant li sire s'alot culchier,
N'i ot chamberlenc ne huissier,
Ki en la chambre osast entrer
Ne devant lui cirge alumer.
Mult ert la dame en grant tristur.
Od lermes, od suspir e plur
Sa belté pert en tel mesure
Cume cele ki n'en a cure.
De sei meïsme mielz volsist
Que morz hastive la presist.

Ceo fu el meis d'avril entrant,
Quant cil oisel meinent lur chant.
Li sire fu matin levez ;

— N'y eut chambellan ni huissier — Qui osât entrer dans la chambre, — Pour lui allumer cierge ou lampe.

. . . .

Ce fut le mois d'avril entrant — Quand des oiseaux monte le chant, — Le seigneur fut matin levé; — D'aller au bois s'est apprêté ; — A tiré la vieille du lit, — A fait clore l'huis après lui.

. . . .

La Dame pleure à son réveil, — Et déjà monte le soleil ;

D'aler en bois s'est aturnez.
La vieille a faite lever sus
E après lui fermer les hus.
Cele a sun comandement fet.
En une altre chambre s'en vet ;
En sa main portot sun psaltier,
U ele voleit verseillier.
La dame en plur e en esveil
Choisi la clarté del soleil.
De la vieille est aparceüe
Que de la chambre esteit eissue.
Mult se pleigneit e suspirot
E en plurant se dementot.
« Lasse, fet ele, mar fui nee !
Mult est dure ma destinee !
En ceste tur sui en prisun,
Ja n'en istrai se par mort nun.

— De la vieille elle est aperçue, — Qui de la chambre était issue. — Moult se plaignait et soupirait, — Et tout en pleurant s'affolait : — « Pour ma misère je suis née : — Moult est dure ma destinée ; — En cette tour suis en prison. — N'en sortirai, si morte non. — Que peut avoir ce vieux jaloux — Pour me tenir sous les verrous ? — Quelle démence le poursuit — De se croire toujours trahi ? — Je ne puis venir au moutier — Entendre l'office sacré. — S'il me permettait seulement — D'aller et de parler aux gens, — Quand j'en

Cist vielz gelus de quoi se crient,
Ki en si grant prisun me tient ?
Mult par est fols e esbaïz,
Il crient estre tuz jurs traïz.
Jeo ne puis al mustier venir
Ne le servise deu oïr.
Se jo peüsse a gent parler
E en deduit od lui aler,
Jo li mustrasse bel semblant,
Ja n'en eüsse jeo talant.
Maleeit seient mi parent
E li altre comunalment,
Ki a cest gelus me donerent
E de sun cors me mariërent !
A forte corde trai e tir !
Il ne purra ja mes murir ;
Quant il dut estre baptiziez,

aurais le moins d'envie, — Je lui ferais mine jolie. — Las ! rien. Maudits soient mes parents — Et les autres pareillement, — Qui à ce jaloux me donnèrent — Et à leur gré me marièrent ! — A forte corde il tire fort — Et je ne verrai point sa mort ; Le jour où il fut baptisé — Au fleuve d'enfer fut plongé : — Durs sont les nerfs, dures les veines, — Qui de sang vif sont toutes pleines. — J'ai souvent ouï raconter — Que jadis on pouvait trouver — En ce pays des aventures, — Pour chasser les pensées obscures ; — Chevaliers rencontraient

Si fu el flum d'enfern plungiez ;
Dur sunt li nerf, dures les veines,
Ki de vif sanc sunt tutes pleines.
Mult ai oï sovent cunter
Que l'em suleit jadis trover
Aventures en cest païs,
Ki rachatouent les pensis.
Chevalier truvoënt puceles
A lur talent, gentes et beles,
E dames truvoënt amanz
Beals e curteis, pruz e vaillanz,
Si que blasmees n'en esteient
Ne nul fors eles ne veeient.
Se ceo puet estre ne ceo fu,
Se unc a nul est avenu,
Deus, ki de tut a poësté,
Il en face ma volenté ! »

pucelles — A leur désir, gentes et belles, — Et dames trouvaient des amants — Beaux et courtois, preux et vaillants.— De ce faire on ne les blâmait; — Car elles seules les voyaient. — Dieu, qui de tout avez pouvoir, — Faites-en selon mon vouloir ! »

. . . .

Après qu'elle a sa plainte faite, — L'ombre d'un grand oiseau parait., — Parmi une étroite fenêtre : — Elle ne sait quoi ce peut être.— Comme un autour entre en la chambre ;

Quant ele ot fait sa pleinte issi,
L'umbre d'un grant oisel choisi
Par mi une estreite fenestre.
Ele ne set que ceo puet estre.
En la chambre volant entra.
Giez ot es piez, ostur sembla ;
De cinc mues fu u de sis.
Il s'est devant la dame asis.
Quant il i ot un poi esté
E ele l'ot bien esguardé,
Chevaliers bels e genz devint.
La dame a merveille le tint ;
Li sans li remue e fremi,
Grant poür ot, sun chief covri.
Mult fu curteis li chevaliers,
Il l'en araisuna primiers.
« Dame, fet il, n'aiez poür,

. . . .

Devant la Dame vient descendre. — Quand il y fut un peu resté — Et qu'elle l'eut bien regardé, — Chevalier jeune et beau devient. — La dame à merveille le tient. — Le sang lui remue et frémit. — Grand' peur elle eut ; son chef couvrit. — Moult fut courtois le chevalier, — A lui parler fut le premier : « — Dame, rassurez-vous, dit-il; — L'autour est un oiseau gentil,

. . . .

Gentil oisel a en ostur,
Se li segrei vus sunt oscur.
Guardez que seiez a seür,
Si faites de mei vostre ami !
Pur ceo, fet-il, vinc jeo ici.
Jeo vus ai longement amee
E en mun quer mult desiree ;
Unkes femme fors vus n'amai
Ne ja mes altre n'amerai.
Mes ne poeie a vus venir
Ne fors de mun païs eissir,
Se vus ne m'eüssiez requis.
Or puis bien estre vostre amis ! »
La dame se raseüra ;
Sun chief descovri, si parla.
Le chevalier a respundu
E dit qu'ele en fera sun dru,

Si faites de moi votre ami : — Pour ce, suis-je venu ici.— Je vous ai longuement aimée, — Et en mon cœur moult désirée ; — Jamais d'autre femme n'aimai, — Et jamais autre n'aimerai ; — Mais ne m'auriez point vu venir — Ni hors de mon pays sortir,— Si pour devenir votre ami — Vous-même ne m'aviez requis. — La dame alors se rassura, — Découvrit sa tête et parla : — Au chevalier a répondu — Et dit qu'elle en fera son dru, — S'il croit en Dieu..........

. . . .

S'en deu creïst e issi fust
Que lur amurs estre peüst.
Kar mult esteit de grant bealté;
Unkes nul jur de sun eé
Si bel chevalier n'esguarda
Ne ja mes si bel ne verra.
« Dame, fet-il, vus dites bien!
Ne voldreie pur nule rien
Que de mei i ait achaisun,
Mescreance ne suspesçun.
Jeo crei mult bien al creatur,
Ki nus geta de la tristur
U Adam nus mist, nostre pere,
Par le mors de la pume amere;
Il est e iert e fu tuz jurs
Vie e lumiere as pecheürs.
Se vus de ceo ne me creez,

Sous le soleil — En beauté n'y a son pareil.

. . . .

« Madame, vous avez raison;— Je ne veux sur moi nul soupçon,

. . . .

Dit-il, je crois au Créateur,

. . . .

Vie et lumière des pécheurs. — Si là-dessus ne me croyez, — Votre chapelain demandez : — Dites que, prise de faiblesse, — Vous voulez entendre la messe.

Vostre chapelain demandez !
Dites que mals vus a suzprise,
Si volez aveir le servise
Que deus a el mund establi,
Dunt li pecheür sunt guari.
La semblance de vus prendrai :
Le cors dame deu recevrai,
Ma créance vus dirai tute.
Ja ne serez de ceo en dute !»
El li respunt que bien a dit.
De lez li s'est culchiez el lit ;
Mes il ne volt a li tuchier
Ne d'acoler ne de baisier.
A tant la vieille est repairiee.
La dame trova esveilliee,
Dist li que tens est de lever,
Ses dras li voleit aporter.

. . . .

La semblance de vous prendrai; — Le corps du Seigneur recevrai ; — Ma foi vous confesserai toute, — Et vous ne serez plus en doute.» — Elle répond qu'il a bien dit; — Près d'elle il s'étend sur le lit; — Mais il ne la veut point toucher, — Ni l'accoler ni la baiser. — Lors la vieille, étant retournée, — Trouva la Dame réveillée, — Ses vêtements lui veut porter — Et lui dit qu'il faut se lever ; — La Dame dit qu'elle a la fievre ; — Du Chapelain veut qu'on s'enquière ;

La dame dist qu'ele est malade ;
Del chapelain se prenge guarde,
Sil face tost a li venir,
Kar grant poür a de murir.
La vieille dist : « Or suferrez !
Mis sire en est el bois alez ;
Nuls n'enterra ça enz fors mei. »
Mult fu la dame en grant esfrei ;
Semblant fist qu'ele se pasma.
Cele le vist, mult s'esmaia.
L'us de la chambre a desfermé,
Si a le prestre demandé ;
E cil i vint cum plus tost pot,
Corpus domini aportot.
Li chevaliers l'a receü
Le vin del chalice a beü,
Li chapeleins s'en est alez,

— Car elle a grand peur de mourir.— La vieille dit : « C'est de souffrir. — Monseigneur est allé au bois : — Nul n'entrera ici que moi. — Moult fut la Dame en grand effroi, — Fit semblant qu'elle se pâma, — Et la vieille alors se troubla.— L'huis de la chambre a défermè; — Le vieux prêtre elle a demandé. — Le prêtre au plus vite arriva, — *Corpus domini* apporta : — C'est l'amoureux qui l'a reçu,— Et le vin du calice a bu. — Le chapelain s'en est allé — Et la vieille a l'huis refermé. — La Dame gît près de l'ami : — Jamais si beau

E la vieille a les us fermez.

La dame gist lez sun ami :
Unkes si bel cuple ne vi.
Quant unt asez ri e jué
E de lur priveté parlé,
Li chevaliers a cungié pris ;
Raler s'en vuelt en sun païs.
Ele le prie dulcement
Que il la reveie sovent.
« Dame, fet il, quant vus plaira ;
ja l'ure ne trespassera.
Mes tel mesure en esguardez,
Que nus ne seium encumbrez.
Ceste vieille nus traïra
E nuit e jur nus guaitera.
Ele parcevra nostre amur,

couple on ne vit. — Quand ils ont bien ri et joué — Et tous leurs secrets échangés, — Le chevalier congé a pris, — Pour retourner dans son pays. — La Dame le prie doucement — De revenir la voir souvent : — « Dame, fait-il, quand vous plaira, — Pas une heure ne passera ; — Mais prenez garde sagement — Qu'il ne nous vienne du tourment. — Cette vieille nous trahira — Et nuit et jour nous guettera : — Elle apercevra notre amour. — Et rendra compte à son seigneur. — S'il en advient comme je dis, — Si nous sommes ainsi

Sil cuntera a sun seignur.
S'issi avient cum jeo vus di
E nus sumes issi traï,
Ne m'en puis mie departir
Que mei n'en estuece murir. »
Li chevaliers a tant s'en vait ;
A grant joie s'amie lait.
El demain lieve tute seine ;
Mult fu haitiee la semaine.
Sun cors teneit en grant chierté :
Tute recuevre sa bealté.
Or li plest plus a surjurner
Qu'en nul altre deduit aler.
Sun ami vuelt suvent veeir
E sa joie de lui aveir ;
Des que sis sire s'en depart,
E nuit e jur et tost e tart

trahis, — Je ne saurais m'en départir, — Il me sera temps de mourir. »

Le chevalier s'est éloigné, — A laissé sa dame en gaieté. — Le lendemain se lève, pleine — D'allégresse pour la semaine, — Soigne son corps et sa beauté ; — Bien mieux lui plaît de séjourner — Qu'en nul autre déduit aller. — Peut son ami souvent revoir — Et sa joie peut de lui avoir. — Sitôt que son maître est absent, — Et nuit et jour à tout instant, — Elle l'a tout à son désir ! — Que Dieu prolonge leur plaisir ! —

Ele l'a tut a sun plaisir.
Or l'en duinst deus lunges joïr !
Pur la grant joie u ele fu,
Que sovent puet veeir sun dru,
Esteit tuz sis semblanz changiez.
Sis sire esteit mult veziëz ;
En sun curage s'aparceit
Qu'altrement ert qu'il ne suleit.
Mescreance a vers sa serur.
Il la met a raisun un jur
E dit que mult a grant merveille
Que la dame si s'apareille ;
Demanda li que ceo deveit.
La vieille dist qu'el ne saveit
(Kar nuls ne pot parler a li
Ne ele n'ot dru ne ami)
Fors tant que sule remaneit

Pour la grand' joie où elle fut — Que souvent pouvait voir son dru, — Elle eut la mine qui changea ! — Le seigneur s'en inquiéta.

. . . .

Il eut soupçon contre sa sœur, — Et lui vint dire sa rancœur. — Lui demande pour quel secret — La Dame a le goût si coquet, — Veut connaître à quoi cela tient. — La vieille dit : « Je n'en sais rien. — Nul ne peut lui parler ici ; — Elle ne voit dru ni ami ; — Mais elle paraît mieux se plaire,

Plus volentiers qu'el ne suleit ;
De ceo s'esteit aparceüe.
Dunc l'a li sire respundue.
« Par fei, fet il, ceo quit jeo bien.
Or vus estuet faire une rien !
Al matin quant jeo ierc levez
E vus avrez les hus fermez,
Faites semblant de fors eissir,
Si la laissiez sule gisir.
En un segrei lieu vus estez
E si veez e esguardez
Que ceo puet estre et dunt ceo vient
Ki en si grant joie la tient. »
De cel cunseil sunt departi.
Alas ! cum ierent mal bailli
Cil que l'um vuelt si aguaitier
Pur els traïr e engignier !

— A rester seule que naguère. — De cela me suis aperçue.» — Le Sire alors a répondu : — « Voici, je crois, comme il convient — D'agir pour en venir à bien : — Au matin, après mon lever, — Vous irez les portes fermer ; — Puis faites semblant de sortir ; — Laissez-la seule au lit gésir ; — En un lieu secret demeurez, — Observez et considérez — En quoi consiste et d'où lui vient — Ce qui en telle joie la tient. »

. . . .

Tierz jurs aprés, ceo oi cunter,
Fet li sire semblant d'errer.
A sa femme a dit e cunté
Que li reis l'a par brief mandé,
Mes hastivement revendra.
De la chambre ist e l'us ferma.
Dunc s'esteit la vieille levee,
Triers une cortine est alee ;
Bien purra oïr e veeir
Ceo qu'ele cuveite a saveir.
La dame jut, pas ne dormi,
Kar mult desire sun ami.
Venuz i est, pas ne demure
Ne trespasse terme ni hure.
Ensemble funt joie mult grant
E par parole e par semblant,
Des i que tens fu de lever,

Trois jours après ce fin complot,— Il invente un voyage à faux,— Dit à sa femme qui le croit, — Qu'un bref le mande auprès du Roi ; — Mais que bientôt il reviendra ; — Il sort, clôt la porte, et voilà — La vieille incontinent levée. — Derrière un rideau est allée : — A son gré peut entendre et voir — Ce qu'elle convoite savoir. — La Dame est au lit ; mais ne dort, — Car son ami désire fort. — Il ne tarde pas à venir.

. . . .

Kar dunc l'en estuveit aler,
Cele le vit, si l'esguarda,
Coment il vint e il ala.
De ceo ot ele grant poür
Qu'ume le vist e puis ostur.
Quant li sire fut repairiez,
Ki n'esteit gaires esluigniez,
Cele li a dit et mustré
Del chevalier la verité,
E il en est forment pensis.
Des engins faire fu hastis
A ocire le chevalier.
Broches de fer fist granz furgier
E acerer les chiés devant :
Suz ciel n'a rasur plus trenchant.
Quant il les ot apareilliees
E de tutes parz enfurchiees,

Ensemble ils goûtent grand plaisir,

. . . .

Jusqu'à ce que soit arrivé — Le temps où il faut se lever. — La vieille vit et regarda — Comment il vint et s'en alla ; — Mais elle prit peur de voir comme — Un autour se muait en homme. — Lorsque le seigneur fut rentré, — Qui ne s'était guère éloigné, — La vieille lui a tout conté.

. . . .

Triste et pensif, surtout méchant,— Il veut un piège sur

Sur la fenestre les a mises,
Bien serrees e bien asises,
Par unt li chevaliers passot,
Quant a la dame repairot.
Deus, qu'il ne set la traïsun
Que apareillent li felun !

El demain a la matinee
Li sire lieve a l'ajurnee
E dit qu'il vuelt aler chacier.
La vieille le vait cunveier ;
Puis se reculche pur dormir,
Kar ne poeit le jur choisir.
La dame veille, si atent
Celui qu'ele eime leialment,
E dit qu'or purreit bien venir
E estre od li tut a leisir.

le champ, — Qui frappe à mort le chevalier : — Quatre broches il fait forger — De bon acier pointu devant; — Sous ciel n'eut rasoir plus tranchant.

. . . .

Sur la fenètre les a mises — Bien enchâssées et bien assises, — Par où le chevalier passait, — Lorsque sa Dame visitait : — Le pauvre ! il n'a pas de soupçon ; — Il ne voit pas la trahison !

Au point du jour, le lendemain, — Se lève le maitre

Si tost cum el l'ot demandé,
N'i a puis guaires demuré.
En la fenestre vint volant ;
Mes les broches furent devant.
L'une le fiert par mi le cors,
Li sans vermeilz en sailli fors.
Quant il se sent a mort nafrez,
Desferre sei, enz est entrez.
Devant la dame el lit descent,
Que tuit li drap furent sanglent.
Ele veit le sanc e la plaie,
Mult anguissusement s'esmaie.
Il li a dit : « Ma dulce amie,
Pur vostre amur pert jeo la vie !
Bien le vus dis qu'en avendreit,
Vostre semblanz nus ocireit. »
Quant el l'oï, dunc chiet pasmee ;

inhumain, — Et dit qu'il veut aller chasser : — La vieille va l'accompagner, — Puis se recouche pour dormir.

. . . .

La Dame veille ; à son amant — Elle songe loyalement : — Se disant qu'il peut bien venir — Pour être avec elle à loisir. — Sitôt comme el(le) l'a demandé, — Il ne s'est guères attardé; — Vers la fenêtre il vient volant ; — Mais là sont les broches devant ; — L'une lui traverse le corps ; — Le sang vermeil jaillit dehors. — Quand il se sent à mort

Tute fu morte une loëe.
Il la cunforte dulcement
E dit que duels n'i valt niënt.
De lui est enceinte d'enfant,
Un fiz avra pruz e vaillant.
Icil la recunfortera ;
Yonec numer le fera.
Il vengera e lui e li,
Il oscira sun enemi,
Il n'i puet dunc demurer mes,
Kar sa plaie seignot adés,
A grant dolur s'en est partiz.
Ele le siut a mult halz criz.
Par une fenestre s'en ist ;
C'est merveille qu'el ne s'ocist,
Kar bien aveit vint piez de halt
Iloec u ele prist le salt.

navré, — Malgré le piège il est entré; — Devant la Dame au lit descend — Que tous les draps en sont sanglants. — Elle voit le sang et la plaie ; — Elle s'éplore, elle s'effraye : — Il lui a dit : « Ma douce amie, — C'est pour vous que je perds la vie ! — Ne vous avais-je pas prédit — Que la mort me viendrait ainsi ? — Elle se pâme en l'entendant; — Toute fut morte un long moment. — Il la console avec douceur, — Lui dit d'apaiser sa douleur, — Que de lui est grosse d'enfant ; — Un fils aura pieux et vaillant : — C'est lui qui la

Ele esteit nue en sa chemise.
A la trace del sanc s'est mise,
Ki del chevalier decureit
Sur le chemin u ele esteit.
Icel sentier erra e tint,
Des i qu'a une hoge vint.
En cele hoge ot une entree,
De cel sanc fu tute arusee ;
Ne pot niënt avant veeir.
Dunc quidot ele bien saveir
Que sis amis entrez i seit.
Dedenz se met a grant espleit.
El ni trova nule clarté.
Tant a le dreit chemin erré,
Que fors de la hoge est eissue
E en un mult bel pre venue.
Del sanc trova l'erbe moilliee,

consolera ; — Yonec nommer le fera : — Il les vengera elle et lui, — Il occira leur ennemi. — Il ne peut rester plus longtemps, — Tant par sa plaie il perd de sang. — A grand chagrin il est parti : — Elle veut le suivre à grands cris. — Par une fenêtre elle sort, — Sans se soucier de la mort ; — Car bien avait vingt pieds de haut, — De là où elle a pris son saut. — Elle était nue en sa chemise; — En la trace du sang s'est mise, — Qui du chevalier dégouttait, — Sur le chemin où elle était. — Ce sentier elle suit et tient, — Tant

Dunc s'est ele mult esmaiee.
La trace en siut par mi le pre.
Asez pres vit une cité.
De mur fu close tut en tur.
N'i ot maisun, sale ne tur
Ki ne parust tute d'argent.
Mult sunt riche li mandement.
Devers le burc sunt li mareis
E les forez e li defeis.
De l'altre part vers le dunjun
Curt une ewe tut envirun ;
Iloec arivoënt les nes,
Plus i aveit de treis cenz tres.
La porte a val fu desfermee ;
La dame est en la vile entree
Tuz jurs après le sanc novel

qu'à une hutte elle vient ; — Qui n'avait qu'une seule entrée — Du même sang toute arrosée; — Mais elle ne peut y rien voir.— Donc pensait-elle bien savoir, — Que son ami entré y soit. — Dedans se met à grand exploit, — Et n'y trouve nulle clarté. – Tant a le droit chemin suivi — Que hors de la hutte est sortie;— Elle est venue en un beau pré. — De sang trouva l'herbe mouillée, — Dont elle fut fort effrayée. – La trace en suit parmi le pré; — Elle atteignit une cité — Close de murs tout alentour : — Il n'y avait maison, ni tour, — Qui n'apparût toute d'argent.

Par mi le burc desqu'al chastel.
Unkes nuls a li ne parla,
N'ume ne femme n'i trova.
El palais vient al paviment,
De sanc le trueve tut sanglent.
En une bele chambre entra ;
Un chevalier dormant trova.
Nel cunut pas, si vet avant
En une altre chambre plus grant.
Un lit i trueve e niënt plus,
Un chevalier dormant desus ;
Ele s'en est ultre passee.
En la tierce chambre est entree ;
Le lit sun ami a trové.
Li pecol sunt d'or esmeré ;
Ne sai mie les dras preisier ;
Li cirgë e li chandelier,

. . . .

La Dame en la ville est entrée, — Conduite par le sang nouveau — Depuis le bourg jusqu'au château ; — Pas une âme ne lui parla, — Homme ni femme ne trouva ; — Au palais vint, et le pavé — De sang frais était tout mouillé. — En une belle chambre entra : — Un chevalier dormant trouva, — Ne le reconnut point. Elle entre — Dans une autre chambre plus grande ;— Un lit y trouve, rien de plus : — Un chevalier gisait dessus; — Ce que voyant, outre est

Ki nuit e jur sunt alumé,
Valent tut l'or d'une cité.
Si tost cum ele l'a veü,
Le chevalier a cuneü.
Avant ala tute esfreee ;
Par desus lui cheï pasmee.
Cil la receit ki forment l'aime,
Maleürus sovent se claime.
Quant del pasmer fu respassee,
Il l'a dulcement cunfortee.
« Bele amie, pur deu vus pri,
Alez vus en ! Fuiez de ci !
Sempres murrai en mi le jur ;
Ça enz avra si grant dolur,
Se vus i esteiez trovee,
Mult en seriëz turmentee ;
Bien iert entre ma gent seü

passée ; — En la tierce chambre est entrée : — Orné d'émail et d'or poli, — Là est le lit de son ami. — Je ne sais les draps estimer; — Les cierges et les chandeliers, — Qui nuit et jour sont allumés, — Valent tout l'or d'une cité. — Si tôt comme elle est là venue, — Le chevalier l'a reconnue. — S'avance alors toute effrayée — Et contre lui tombe pâmée. — Celui qui l'aime tendrement — Malheureux se clame souvent. — Quand elle fut ressuscitée, — Il l'a doucement confortée : — « Au nom de Dieu, je vous en prie, — Allez-

Qu'il m'unt pur vostre amur perdu.
Pur vus sui dolenz e pensis ! »
La dame li a dit : « Amis,
Mielz vueil ensemble od vus murir
Qu'od mun seignur peine sufrir !
S'a lui revois, il m'ocira. »
Li chevaliers l'aseüra.
Un anelet li a baillié,
Si li a dit e enseignié,
Ja, tant cum el le guardera,
A sun seignur n'en memberra
De nule rien ki faite seit,
Ne ne l'en tendra en destreit.
S'espee li cumande e rent ;
Puis la cunjure e li defent
Que ja nuls huem n'en seit saisiz,
Mes bien la guart a oés sun fiz.

vous en, ma belle amie ; — Je rendrai l'âme vers midi : — Telle douleur aura ici — Que si vous y étiez trouvée — Vous pourriez être tourmentée. — Parmi mes gens il est connu — Qu'ils m'ont par votre amour perdu. — C'est pour vous que j'ai du souci ! » — La Dame lui a dit : « Ami, — Il me faut mourir avec vous. -- Si je rentre chez mon époux, — Je suis sûre qu'il me tuera. » — Le chevalier la rassura; — Un anneau il lui a baillé, — Lui a bien dit et enseigné — Que le seigneur, sera muet, — Sur ce qui a pu être fait.

Quant il sera creüz e granz
E chevaliers pruz e vaillanz,
A une feste u ele irra
Sun seignur e lui amerra.
En une abeïe vendrunt ;
Par une tumbe qu'il verrunt
Orrunt renoveler sa mort
E cum il fu ocis a tort.
Iluec li baillera l'espee.
L'aventure li seit cuntee
Cum il fu nez, ki l'engendra ;
Asez verrunt qu'il en fera.
Quant tut li a dit e mustré,
Un chier blialt li a doné;
Si li cumanda a vestir.
Puis l'a faite de lui partir.
Ele s'en vet ; l'anel en porte

. . . .

Puis il lui donne son épée, — Qui par elle sera gardée — Pour être remise à son Fils. — Sans qu'homme vif s'en soit saisi, — Quand il sera devenu grand — Et chevalier preux et vaillant, — Dans une fête où elle ira — Son seigneur et lui mènera ; — Dans une abbaye entreront. — Par une tombe, qu'ils verront, — Sauront nouvelle de sa mort, — Et comme il fut occis à tort : — A son fils donnera l'épée ; — L'aventure lui soit contée, — Comme il fut né,

E l'espee ki la cunforte.
A l'eissue de la cité,
N'ot pas demie liwe alé,
Quant ele oï les seins suner
E le doel el chastel lever
Pur lur seignur ki se moreit.
Ele set bien que morz esteit ;
De la dolur que ele en a
Quatre fiëes se pasma.
E quant de pasmeisuns revint,
Vers la hoge sa veie tint.
Dedenz entra, ultre est passee,
Si s'en revait en sa cuntree.
Ensemblement od sun seignur
Demura meint di e meint jur,
Ki de cel fet ne la reta

qui l'engendra ; — Assez verront ce qu'il fera. — Quand tout lui eut dit et montré, — Un cher bliaud lui a donné, — Lui ordonne de le vêtir, — La prie ensuite de partir. — Elle s'en va, l'anneau emporte — Et l'épée qui la réconforte. — A la sortie de la cité, — N'avait pas demi lieue marché — Qu'elle entend les cloches sonner — Et le deuil au château crier, — Pour le seigneur qui expirait. — Elle sut bien que mort était. — De la grand' douleur qu'elle en a, — Quatre fois elle se pâma. — Et, quand de pamoison revint, — Vers la hutte alla son chemin, — Dedans entra, outre est passée —

Ne ne mesdist ne ne gaba.

Sis fiz fu nez e bien nurriz
E bien guardez e bien cheriz.
Yonec le firent numer.
El regne ne pot um trover.
Si bel, si pru ne si vaillant,
Si large ne si despendant.
Quant il fu venuz en eé,
A chevalier l'unt adubé.
En l'an meïsme que ceo fu,
Oëz cument est avenu !
A la feste seint Aaron
Qu'on celebrat a Karlion
E en plusurs altres citez,
Li sire aveit esté mandez,
Qu'il i alast od ses amis

Et retourna dans sa contrée. — Elle s'en revint dans sa tour — Et là demeura plus d'un jour.

. . . .

Naquit son fils. Fut bien nourri — Et bien gardé et bien chéri : — Yonec on le fit nommer. — Au règne on n'aurait pu trouver — Si généreux, si beau, si grand, — Si plein de force et si vaillant. — Quand il fut en âge arrivé, — A chevalier l'ont adoubé. — En l'an même que cela fut, — Oyez comme il est advenu ; — A la fête Saint Aaron — Que

A la custume del païs ;
Sa femme e sun fiz i menast
E richement s'apareillast.
Issi avint, alé i sunt.
Mes il ne sevent u il vunt ;
Ensemble od els ot un meschin,
Kis a menez le dreit chemin,
Tant qu'il vindrent a un chastel ;
En tut le siecle n'ot plus bel.
Une abeïe aveit dedenz
De mult religiüse genz.
Li vaslez les i herberja,
Ki a la feste les mena.
En la chambre ki fu l'abé
Bien sunt servi e honuré.
El demain vunt la messe oïr ;
Puis s'en voleient departir.

l'on célébrait à Carlion — Et en plusieurs autres cités, — Le Sire avait été mandé, — A la coutume du pays — Avec beaucoup de ses amis.— Sa femme et son fils y mena — Et richement s'appareilla. — Voilà comme ils partent et font ; — Mais ils ne savent où ils vont. — Un jeune homme les accompagne — Pour les guider dans la campagne. — Ils atteignirent un château : — Au monde il n'y avait si beau ; — Une abbaye avait dedans — De très religieuses gens ; — Le valet lès y hébergea, — Qui a la fête les mena ; — En

Li abes vet a els parler ;
Mult les prie de surjurner,
Si lur musterra sun dortur,
Sun chapitre e sun refeitur ;
E cum il sunt bien herbergié,
Li sire lur a otrié.
Le jur quant il orent digné,
As officines sunt alé.
El chapitre vindrent avant.
Une tumbe troverent grant.
Coverte d'un paile roé,
D'un chier or freis par mi bendé.
Al chief, as piez e as costez
Aveit vint cirges alumez.
D'or fin erent li chandelier,
D'ametiste li encensier,
Dunt il encensouent le jur

la chambre où était l'Abbé — Sont bien servis et honorés. — Le lendemain ils vont ouïr — La messe, et veulent repartir. — Mais voici l'abbé s'avancer — Qui les prie de demeurer : — Il veut leur montrer le dortoir,— Le chapitre et le réfectoire — Et, comme on l'a fort bien traité, — Le seigneur s'y est résigné. — Aussitôt qu'ils eurent dîné, — Aux officines sont allés ; — Dans le chapitre pénétrèrent; — Un grand tombeau ils y trouvèrent, — Couvert d'un riche orfroi brodé. — Au chief, aux pieds et aux côtés, —

Cele tumbe per grant honur.
Il eut demandé e enquis
A cels ki erent del païs
De la tumbe qui ele esteit,
E quels huem fu ki la giseit.
Cil comencierent a plurer
E en plurant a recunter,
Que c'est li mieldre chevaliers
E li plus forz e li plus fiers,
Li plus beals e li plus amez
Ki ja mes seit el siecle nez.
« De ceste terre ot esté reis ;
Unques ne fu nuls si curteis.
A Caruënt fu entrepris,
Pur l'amur d'une dame ocis.
Unques puis n'eümes seignur,
Ainz avum atendu meint jur

Avait vingt cierges allumés. — D'or les chandeliers beaux à voir, — D'améthyste les encensoirs, — Dont tout le jour on encensait — Le tombeau avec grand respect. — Près des personnes du pays — Les voyageurs se sont enquis — De la tombe, à qui elle était, — Quel personnage y reposait : — Les gens se mirent à pleurer — Et en pleurant à raconter — Que du chevalier le plus fort, — Le meilleur gisait là le corps : — Nul autre en aucun lieu n'est né — Qui fût plus beau et mieux aimé ; — De cette terre il fut le roi ; — Nul

Un fiz qu'en la dame engendra,
Si cum il dist e cumanda. »
Quant la dame oï la novele
A halte voiz sun fiz apele.
« Beals fiz, fet ele, avez oï
Cum deus nus a amenez ci !
C'est vostre pere ki ci gist,
Que cist villarz a tort ocist.
Or vu comant e rent s'espee ;
Jeo l'ai asez lung tens guardee. »
Oianz tuz li a coneü
Qu'il l'engendra e sis fiz fu,
Cum il suleit venir a li,
E cum sis sire le traï ;
L'aventure li a cuntee.
Sur la tumbe cheï pasmee ;
En la pasmeisun devia :

homme ne fut si courtois. — A Caervent fut entrepris; — Pour l'amour d'une Dame occis ; — La terre est restée sans seigneur ; — Nous attendons dans la douleur, — Comme il le dit et ordonna, — Le fils que la Dame engendra.

Quand la Dame entend la nouvelle, — A haute voix son fils appelle : — « Beau fils, fait-elle, avez ouï — Pourquoi Dieu nous amène ici ; — C'est votre père qui ci-gît, — Que ce vieillard à tort occit ! » — Alors lui baille et tend l'épée, — Qu'elle avait si longtemps gardée.

. . . .

Unc puis a hume ne parla.
Quant sis fiz veit que morte fu,
Sun parastre a le chief tolu.
De l'espee ki fu sun pere
A dunc vengié lui e sa mere.
Puis que si fu dunc avenu
E par la cité fu seü,
A grant honur la dame unt prise
E el sarcu posee e mise
De lez le cors de sun ami ;
Deus lur face bone merci !
Lur seignur firent d'Yonec,
Ainz que il partissent d'ilec.

Cil ki ceste aventure oïrent
Lunc tens aprés un lai en firent,
De la peine et de la dolur
Que cil sufrirent pur amur.

Et quand l'aventure eut contée, — Sur la tombe tomba pâmée. — En la pamoison expira, — Et plus un mot ne proféra. — Quand le fils a vu ce trépas — Au vieillard met la tête bas ; — Il venge la mort de son père — En un seul coup et de sa mère. — Dès que ceci fut advenu — Et par la cité fut connu, — En grande pompe on a porté — La Dame au cercueil et placée — Contre le corps de son ami. — Dieu leur accorde sa merci ! — Yonec est prince à son tour :

. . . .

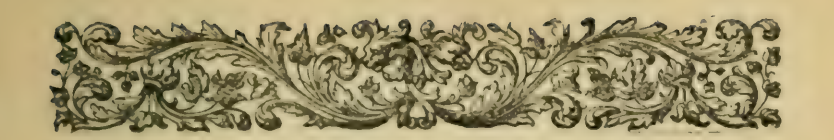
Ainsi finit ce lai d'amour.

APPENDICE CRITIQUE

I Manuscrits des lais.

II Editions.

III Opinions et commentaires.



I

MANUSCRITS DES LAIS

Les Lais de Marie de France nous ont été conservés,en totalité ou en partie, dans les manuscrits suivants :

1° Le manuscrit (1) H de Londres, Mus. Brit. Bibliothèque Harléïenne, 978. Outre les Lais qui viennent en second lieu, ce manuscrit contient les Fables de Marie. Il fut rédigé en Angleterre dans la seconde moitié du XIIIe siècle, d'une belle et

(1) Renseignements inclus à l'édition Warncke et que nous reproduisons.

nette écriture. Seul il renferme le prologue où Marie se nomme et duquel il résulte qu'elle est l'auteur des douze lais du manuscrit.

L'ordre des lais est le suivant : *Guigemar, Equitan, Fresne, Bisclaveret, Lanval, Dous Amanz, Yonec, Laüstic, Milun, Chaitivel, Chevrefoil, Eliduc.*

2° Le manuscrit S de Paris, Bibliothèque nationale, nouv. acq. franç. 1104. Gaston Paris a donné une description de ce manuscrit (*Romania* VIII, 29), qu'il fait remonter à la fin du XIIIe siècle. La langue du copiste est le dialecte de Paris. Le manuscrit contient : *Guimar, Lanval, Dyonet, Chevrefueil, II Amanz, Bisclaret, Milon, Fresne, Aquitan.* Derrière la page 35, deux feuilles sont déchirées, qui renfermaient la fin des *Deux Amants* et le début du *Bisclavret*.

3° Le manuscrit P de Paris. Bibliothèque nationale, 2168. Ce manuscrit rédigé en dialecte picard appartient à la deuxième moitié du treizième siècle. Il contient *Junec* (fragment), *Guimar, Lanval*.

4° Le manuscrit Q de Paris, Bibliothèque nationale, 24452. Il résulte de son contenu qu'il aurait été rédigé vers 1332. La langue du copiste est celle de l'Ile de France. Le lai d'*Yonet* s'y trouve seul.

5° Le manuscrit C de Londres, Mus. Brit. Bibliothèque Cottonienne. Il aurait été rédigé en

Angleterre vers la fin du XIIIe siècle ou au commencement du XIVe. Il ne contient que le Lai de *Lanval*.

TRADUCTIONS.

Il existe à l'Université d'Upsal un recueil de Lais français, traduits en vieux scandinave et publiés à Christiania par R. Keyser et C.R. Unger sous le titre de *Strengleikar edda Lioddabok* (1850). Cette traduction fut exécutée pour le roi Haakon, que les éditeurs ont identifié à Haakon Haakonsen (1217-1263), ce qui fait remonter le travail en question à la moitié du XIIIe siècle. En ce recueil se trouvent tout ou partie du Prologue et des onze premiers lais de la Bibliothèque Harléïenne. *Eliduc* manque.

Il existait une traduction anglaise du *Lanval* de *Marie* due à Thomas Chestre, aujourd'hui perdue.

Une traduction anglaise libre du Lai du *Frêne*, composée dans le premier quart du quatorzième siècle, a été publiée par Werber, (*Metrical Romances*) et reproduite par H. Varnhagen (*Anglia* III).

BIBLIOGRAPHIE.

B. DE ROQUEFORT, Poésies de *Marie de France*, poète anglo-normand du XIIIe siècle, Paris, 1819.

Li Lais de Lanval, alt französisches Gedicht den Marie de France, nebst Th. Chestres Launfal neu herausgegeben von L. Erling, Kempten, 1883; *Bisclavret* dans Bartsch-Horning, *La Langue et la littérature française*, Paris, 1887 ; *Chèvrefoil* dans la *Chrestomathie* de Constans ; W. Hertz : *Marie de France, Poetische Erzhälungen nach altbretonischen Liebessagen*, Stuttgard, 1862 ; *Spielmannsbuch*, Novellen in Versen aus dem zwolften und dreizehnten Jahrhundert, Stuttgard 1900. Le *Lai de Graelent* dans Barbazan-Méon, *Fabliaux et Contes*, Paris, 1808.

GULLBERG, *Deux Lais du XIIe siècle*, Kalmar, 1876 (*Graelent*, *L'Espine*).

Les Lais de *Tyolet*, *Guingamor*, *Lecheor*, *Doon*, *Tydorel* ont été reproduits par Gaston Paris (*Romania* VIIe et VIIIe).

FRANCISQUE MICHEL : *Lais inédits des XIIe et XIIIe siècles*, Paris et Londres, 1826.

Montmerqué et Fr. Michel : *Lai d'Ignaures, en vers, du XIIe siècle* par Renaut suivi de *Mélion* et du *Trot*, en vers, *du XIIIe siècle*, Paris, 1832. Francisque Michel : *Le Lai d'Havelok le Danois*, Paris, 1833 ; reproduction de T. Wright, 1850, de Hardy et Martin, 1889.

F. WOLF : *Le Lai du Cor* (Ueber die Lais) ;

Wulff, *Le Lai du Cor* ; Lund, 1888; Warnatsh, (*Der Mantel*) et Richter (*Versuch einer Dialektbestimmung des Lai du Corn*), 1885. Ritson ; *Ancient metrical romances,* London, 1802. Axel Ahlstrŏn : *Studier i den Fornfranska Lais Literaturen,* Upsal, 1892.

JOSEPH BÉDIER, *Les Lais de Marie de France,* Revue des Deux-Mondes, 1891. — Birsch-Hirschfeld, *Lais,* Erch und Grubers Allg. Encyclopaedie, Leipzig, 1887, — Grober : *Grundriss der romanischen Philologie,* Strasbourg, 1898. — Gaston Paris : *Histoire Littéraire* XXIII et XXX.

Romania : VIII, 38. — XIV, 598. — XIX, 155. — XXIX, 581. — XXX, 313. — XXIV, 290.

A signaler un mémoire manuscrit de Miss Farrer sur les *mots anglais* chez Marie de France ; ce mémoire a été lu en Sorbonne (1908).

Maintes histoires littéraires ont parlé de Marie à des titres divers ; nous nous sommes bornés à signaler ici les travaux les plus marquants, ceux qui font époque ou autorité.

II

EDITIONS

Le meilleur manuscrit des Lais est celui de la Bibliothèque Harléïenne, n° 678, déjà suivi par M. de Roquefort, pour son édition des *Poésies de Marie de France* publiée en 1832.

Cette édition est la seule qui ait été faite en France.

On doit à l'initiative de M. Hermann Suchier la publication d'un texte critique établi par M. Karl Warncke.

Cet ouvrage a paru en Allemagne en 1885 et a été réédité en 1900. En voici le titre :

Die Lais von Marie de France herausgegeben von Karl Warncke, mit vergleichenden Anmerkungen von Reinhold Koehler ; Halle, Niemayer, 1885, in-8, 276 pages. Ce volume est le troisième

de la *Bibliotheca Normannica*, que M. Suchier entreprit en 1880.

L'auteur croit qu'il faut chercher l'origine de Marie en dehors du royaume anglo-normand. Suivent des considérations sur le *normannique*, langue de cour usitée par Wace et par Marie. Le texte critique de Warncke ne diffère pas beaucoup de celui de Roquefort. C'est que le manuscrit harléïen suivi par Roquefort est le meilleur des quatre que l'on possède. Il n'en est pas de même des *Fables*.

Les considérations grammaticales qui accompagnent ce travail sont d'un grand intérêt, puisqu'il s'agit de déterminer par là la date approximative à laquelle ont pu être composés les Lais. Mais, en dépit des progrès accomplis par la science des langages médiévaux, bien des points obscurs demeurent. Ainsi M. Warncke pense que la vocalisation habituelle de l'L n'était pas un fait accompli au temps de Marie ; M. Gaston Paris est d'une opinion contraire (*Romania* XIV, 578.)

Au reste, pour M. Gaston Paris, Marie a parlé le vrai français de France et non celui de Normandie. (*Romania* XXIV, 290). M. Gaston Paris était enclin, dans ses conclusions, à favoriser l'Ile de France. Ses constatations scientifiques demeurent.

M. Kœhler joint à l'édition de M. Warncke cinquante pages de remarques comparatives. Il

étudie la légende du *Frêne*, d'*Eliduc*, de *Milon*. Pour lui, le thème du *Frêne* est devenu le sujet du roman de *Galeron de Bretagne*; *Eliduc* présente une visible analogie avec la deuxième partie du roman d'*Ille et Galeron*. Le savant commentateur s'étend aussi très longuement sur le thème du combat entre le père et le fils (*Milon*) si répandu, sur la croyance d'après laquelle la mer ne peut supporter un navigateur coupable de crime (*Eliduc*), sur la réprobation attachée à la mère de deux enfants jumeaux (*Frêne*), etc.

A ce propos, le beau travail de folk-lore comparatif dû a Théophile Braga (*Romanceiro geral portuguez*, Lisbonne, 1906-07-09, 3 vol.) pourrait servir à d'instructifs rapprochements. Selon le caractère prêté à la femme et en conformité de courants traditionnels superposés d'invasion en invasion, le savant érudit classe les ballades qu'il nous présente en cycles différents, évolués, croit-il, selon un leit-motiv particulier d'amour. Ainsi le cycle breton peut prendre le nom de cycle de la *Femme Infidèle*.

Mais sans doute les récits gallo-irlandais, les contes du *Mabinogion* sont d'une exploration plus directement instructive, parce que la signification mythique y demeure plus évidente. De ce côté, ce nous semble, un grand effort méthodique reste à accomplir, malgré d'ingénieuses tentatives.

Que Marie en ait été consciente ou non, il se cache sous l'affabulation gracieuse des principaux de ses lais, toute une doctrine profondément individualiste et mystique.

Pour la première fois dans la littérature, apparaît le culte exclusif de la Beauté. Le mot doit être ici pris au double sens interne et externe ; car la beauté complète comporte celle de l'âme, qui ne va pas sans la pureté du sentiment.

Cela est celtique au premier chef et ce fut, quoi qu'il en semble, le ciment d'union entre les aspirations contradictoires du Nord et du Midi français. La Renaissance en devint possible et tout ce qui motiva la Révolution, y compris le Romantisme, peut y trouver son point de départ.

Marie traduisit, adapta, diversifia une matière, dont nous découvrons dans les *Mabinogion* une cristallisation différente et sans doute plus près des sources. Peut-être les contes populaires, arrangés par Perrault, sont-ils de la même famille.

III

OPINIONS ET COMMENTAIRES

Citons quelques commentaires :

Le manuscrit harléïen nous fait connaître que douze lais reproduits par M. Warncke sont de Marie. M. Gaston Paris pense que Marie a composé ces lais d'après une version anglaise ou française venue du breton. Il rappelle à ce propos la fin du *Chèvrefeuille* et le début du *Laustic*. Le *Chèvrefeuille* est un épisode de la légende galloise de Tristan (*Drys-Tan*, feu du chêne, par extension vigueur, force amoureuse ?)

Lanval est le plus gracieux, le plus poétique, le plus celtique de ces contes. Le Lai de *Graelent* en est une autre forme, sans doute plus ancienne que les récits de Marie. *Yonek*, (variantes *Dyonet, Ionet,*

Que Marie en ait été consciente ou non, il se cache sous l'affabulation gracieuse des principaux de ses lais, toute une doctrine profondément individualiste et mystique.

Pour la première fois dans la littérature, apparaît le culte exclusif de la Beauté. Le mot doit être ici pris au double sens interne et externe ; car la beauté complète comporte celle de l'âme, qui ne va pas sans la pureté du sentiment.

Cela est celtique au premier chef et ce fut, quoi qu'il en semble, le ciment d'union entre les aspirations contradictoires du Nord et du Midi français. La Renaissance en devint possible et tout ce qui motiva la Révolution, y compris le Romantisme, peut y trouver son point de départ.

Marie traduisit, adapta, diversifia une matière, dont nous découvrons dans les *Mabinogion* une cristallisation différente et sans doute plus près des sources. Peut-être les contes populaires, arrangés par Perrault, sont-ils de la même famille.

III

OPINIONS ET COMMENTAIRES

Citons quelques commentaires :

Le manuscrit harléïen nous fait connaître que douze lais reproduits par M. Warncke sont de Marie. M. Gaston Paris pense que Marie a composé ces lais d'après une version anglaise ou française venue du breton. Il rappelle à ce propos la fin du *Chèvrefeuille* et le début du *Laustic*. Le *Chèvrefeuille* est un épisode de la légende galloise de Tristan (*Drys-Tan*, feu du chêne, par extension vigueur, force amoureuse ?)

Lanval est le plus gracieux, le plus poétique, le plus celtique de ces contes. Le Lai de *Graelent* en est une autre forme, sans doute plus ancienne que les récits de Marie. *Yonek*, (variantes *Dyonet, Ionet,*

Yonnet, Ywenec) est très semblable aux contes de l'*Oiseau bleu*.

Tous ces récits circulaient dès le XIIIe siècle dans les deux Bretagnes.

Au reste, à côté de Marie, deux autres auteurs de lais sont connus et se sont nommés. Ce sont Renaut, auteur du *Lai d'Ignaure* et Robert Biket, auteur du *Lai du Cor*, (*Romania*, XIV, 598).

Un manuscrit cédé par le conte de Seyssel-Sothonod à la Bibliothèque nationale contient plusieurs lais d'un grand intérêt. M. Gaston Paris en tira d'abord le *Lai de l'Epervier* et le *Lai d'Amour* ; il publia ensuite le texte inédit des lais de *Tyolet*, de *Guingamor*, de *Doon*, du *Léchéor* et de *Tydorel*. Cette publication, (*Romania* VIII, p. 38), fut accompagnée d'une analyse et d'un essai sur l'origine des lais.

D'après le sagace érudit, le début de *Tyolet* manifeste une grande analogie avec le *Contes del Graal* de Chrestien de Troyes et le *Fils de la Veuve* de la forêt s'apparie à Perceval. Ce lai comprend deux parties distinctes : 1° l'éducation sauvage de Tyolet, 2° Tyolet attire à lui le cerf blanc et il est doué de la faculté de se faire suivre de tous les animaux en sifflant. L'ensemble comprend 704 vers.

Guingamor est une variante de Tannhäuser. Guingamor mange d'un certain fruit, et tout

aussitôt il prend l'aspect d'un vieillard décrépit. C'est un admirable morceau de 678 vers.

Pour M. Lot (*Romania* xxx, 14) le *Blanc porc* qui s'y trouve en scène ne serait qu'une métamorphose peu poétique de la fée.

De son côté M. Schefield (*Romania* xxv — 590-91) établit un rapprochement entre *Guingamor* et le *Voyage de Bran* irlandais.

Doon, dont l'étendue est de 288 vers, assemble deux thèmes assez différents l'un de l'autre.

Le Léchéor n'a que 124 vers et présente moins d'intérêt.

Tydorel, le chevalier du lac, fait pendant à la Dame au lac, qui servit de mère à Lancelot et dont on trouve le prototype dans les récits gallois et les *Mabinogion*.

Parallèlement, on a beaucoup discuté sur les origines du mot *lai*.

L'opinion la plus accréditée est qu'elle doit être cherchée en dehors du celtique. Le gothique donne *laik*, morceau de musique.

Roquefort cite le latin *leudus* en usage dès le VIe siècle et tiré selon lui des langues du Nord. Il mentionne le teuton *lied*, le danois *leege*, le saxon *leoth*, l'anglo-saxon *leod*, l'islandais *liod*. Il y aurait aussi l'irlandais *laoi*, qui nous fournirait une modalité celtique du même radical.

Des le VIe siècle, ajoute le commentateur, le

Yonnet, Ywenec) est très semblable aux contes de l'*Oiseau bleu*.

Tous ces récits circulaient dès le XIIIe siècle dans les deux Bretagnes.

Au reste, à côté de Marie, deux autres auteurs de lais sont connus et se sont nommés. Ce sont Renaut, auteur du *Lai d'Ignaure* et Robert Biket, auteur du *Lai du Cor*, (*Romania*, XIV, 598).

Un manuscrit cédé par le conte de Seyssel-Sothonod à la Bibliothèque nationale contient plusieurs lais d'un grand intérêt. M. Gaston Paris en tira d'abord le *Lai de l'Epervier* et le *Lai d'Amour* ; il publia ensuite le texte inédit des lais de *Tyolet*, de *Guingamor*, de *Doon*, du *Léchéor* et de *Tydorel*. Cette publication, (*Romania* VIII, p. 38), fut accompagnée d'une analyse et d'un essai sur l'origine des lais.

D'après le sagace érudit, le début de *Tyolet* manifeste une grande analogie avec le *Contes del Graal* de Chrestien de Troyes et le *Fils de la Veuve* de la forêt s'apparie à Perceval. Ce lai comprend deux parties distinctes : 1° l'éducation sauvage de Tyolet, 2° Tyolet attire à lui le cerf blanc et il est doué de la faculté de se faire suivre de tous les animaux en sifflant. L'ensemble comprend 704 vers.

Guingamor est une variante de Tannhäuser. Guingamor mange d'un certain fruit, et tout

aussitôt il prend l'aspect d'un vieillard décrépit. C'est un admirable morceau de 678 vers.

Pour M. Lot (*Romania* xxx, 14) le *Blanc porc* qui s'y trouve en scène ne serait qu'une métamorphose peu poétique de la fée.

De son côté M. Schefield (*Romania* xxv—590-91) établit un rapprochement entre *Guingamor* et le *Voyage de Bran* irlandais.

Doon, dont l'étendue est de 288 vers, assemble deux thèmes assez différents l'un de l'autre.

Le Léchéor n'a que 124 vers et présente moins d'intérêt.

Tydorel, le chevalier du lac, fait pendant à la Dame au lac, qui servit de mère à Lancelot et dont on trouve le prototype dans les récits gallois et les *Mabinogion*.

Parallèlement, on a beaucoup discuté sur les origines du mot *lai*.

L'opinion la plus accréditée est qu'elle doit être cherchée en dehors du celtique. Le gothique donne *laik*, morceau de musique.

Roquefort cite le latin *leudus* en usage dès le VIe siècle et tiré selon lui des langues du Nord. Il mentionne le teuton *lied*, le danois *leege*, le saxon *leoth*, l'anglo-saxon *leod*, l'islandais *liod*. Il y aurait aussi l'irlandais *laoi*, qui nous fournirait une modalité celtique du même radical.

Dès le VIe siècle, ajoute le commentateur, le

poète Fortunat, évêque de Poitiers, faisait mention de *lais*, dénomination qui paraît s'attacher à la poésie accompagnée de musique ; mais il ne faut pas confondre les *Lais* dits *de chevalerie* avec les autres pièces de même nom et dont Alain Chartier parait avoir le premier fixé les règles.

La grande vogue des Lais au Moyen-âge s'éteignit avec celle des Romans de la Table-Ronde ; leur allure cadrait mal, en effet, avec le retour de l'esprit dogmatique.

La plupart des bibliographes de l'époque classique n'ont parlé que des *Fables* de l'*Ysopet*, qui serait, selon M. Gaston Paris, le plus ancien ouvrage de Marie. C'est là qu'elle prend soin de se nommer :

Marie ai nom, si suis de France.

Ce n'est pas l'opinion de M. Mall qui attribue la priorité à l'*Espurgatoire*, traduit d'un *Tractatus de Purgatorio Sancti Patrici* d'Henri de Salterey.

M. Gaston Paris estime que l'*Espurgatoire* aurait pu être composé vers 1190 (l'original date de 1188), les *Lais* vers 1180, les *Fables* vers 1170.

Il ajoute que les *Lais* sont le meilleur ouvrage de Marie, dont le bagage entier n'a pas dû parvenir jusqu'à nous.

Quoi qu'il en soit, Le Grand d'Aussy fut l'un des premiers à ramener l'attention des lettrés sur

ces productions singulières. Il traduisit quatre lais (*Fabliaux*, tomes I et II) qui sont *Lanval, Graelent, L'Espine* et *Gugemer* ; mais il négligea d'en faire connaître l'auteur.

L'Abbé de la Rue (*Recherches sur les ouvrages des Bardes de Bretagne armoricaine dans le Moyen-âge*) introduisit en la matière une discussion plus sérieuse. Au surplus, nombre de travaux dûs aux amateurs d'études celtiques, depuis La Villemarqué jusqu'à D'Arbois de Jubainville, peuvent être avec fruit consultés pour l'élucidation des leit-motivs poétiques de la Table-Ronde.

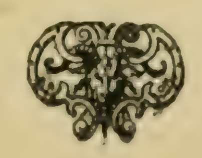
De leur côté, les derniers travaux de M. Joseph Bédier ont une autorité presque définitive en la matière.



TABLE DES MATIÈRES



TABLE DES MATIÈRES



Publ mod lang. ass of america
1900

